

REVUE
DES
DEUX MONDES

CII^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

LIBRARY
COLLEGE
DARTMOUTH

REVUE
DES
DEUX MONDES

CII^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME DOUZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15
—
1932

054
R3274

1932 v. 62

FEB 1 1933
318694

15.8

HTUOMTRAD
303LLIOO
YHIA9BLI

C
Fu
tio
du

la
sav
pre
ave
alp
cal

cèr
sèr
no
leu
de
se
M.
un

ZULFU

I

C'ÉTAIT dans les temps où notre Ghazi songeait à nous donner un état civil qui achevât de faire de nous de vrais Occidentaux. Seulement, comme tout le monde en Turquie s'appelait Ali, Mehmed, Tewfik, Mustapha, la distinction d'une famille à l'autre demeurait difficile, et les projets du grand réformateur étaient retardés dans leur application.

Quelques républicains, impatients de fixer leur identité à la façon occidentale, allèrent consulter les onomatologues : ces savants jugèrent que l'Europe était d'une grande richesse en prénoms d'hommes et en prénoms de femmes, et qu'après lui avoir emprunté son argent, ses chapeaux, son code civil et son alphabet, nous pouvions bien lui prendre les saints de ses calendriers.

C'est à quoi opinèrent plusieurs de mes amis qui devancèrent avec ivresse les décrets attendus et, du coup, en dépassèrent l'esprit. Peut-être pensaient-ils qu'en changeant de prénom ils changeraient le sens de ce qui était écrit au livre de leur destin, qu'en s'appelant Charles, comme M. l'ambassadeur de France, ils verraient les taches et les reprises de leur veston se changer en chamarrures, et qu'en s'appelant Albert, comme M. le directeur des Tramways d'Istanbul, ils rouleraient dans une voiture automobile avec trompette à quatre notes.

Ils montraient de la candeur dans leur raisonnement. Mais

il faut convenir qu'au siècle de la radio-diffusion et de la télévision on ne saurait s'appeler Ibrahim, Soliman ou Achmet sans paraître un peu en retard sur l'époque.

Mon nom était Ahmed; je devins Amédée.

J'avais dix-huit ans; j'étais sans emploi; mais je savais tout ce qu'il faut savoir pour arriver ministre, général, directeur des Tabacs, poète national ou cire-bottes, car je sortais du lycée de Galata Séraï avec le diplôme de bachelier français.

J'hésitais dans ma voie; je balançais entre l'armée, où mon physique avantageux m'eût facilité l'avancement, et la danse qui mène parfois au beau mariage, quand Mahmoud Chukri pacha, député de Zafaranboli au parlement d'Ankara, vint à passer par Istanbul.

Mahmoud Chukri pacha cherchait un homme de confiance qui eût de la lecture, qui s'entendit aux choses de l'Occident et qui sût à la fois parler avec aisance et se taire avec prudence.

J'étais bachelier français : je me présentai.

— Ahmed, me dit-il.

— Amédée, s'il vous plaît, monsieur.

— Ahmed, répéta-t-il, car cet homme que je devais connaître si adroit dans la manœuvre politique manquait de souplesse dans la langue, Ahmed, as-tu de l'éloquence?

— Si j'ai de l'éloquence, monsieur!

J'étais très fort aux jeux de la parole. J'avais étudié Démosthène, Cicéron, Massillon, passé mon baccalauréat sur la réflexion de M^{me} du Deffand : « *L'Esprit des Lois*, c'est de l'esprit sur les lois », et j'avais, en trois heures, tiré de ce sujet dix pages de copie d'une écriture serrée. J'étais homme à parler de n'importe quoi ou n'importe quoi sur n'importe quel ton, à louer celui-ci ou bien à le blâmer selon qu'on m'en priât, à la condition qu'on ne me fit pas aller contre mes opinions politiques : j'étais républicain.

Et, pour manifester un don que je me connaissais sans avoir eu l'occasion de le mettre en valeur, j'improvisai sur-le-champ une harangue de ton parlementaire.

— Messieurs, m'écriai-je, un attachement indéfectible aux principes immortels de notre révolution, un loyalisme que rien ne saurait vous permettre de suspecter...

— C'est bon, dit Chukri pacha.

— ...Un civisme que nul dans cette assemblée, poursuivis-

je emporté par le torrent de la parole, ne saurait dénier au démocrate aussi dévoué que désintéressé, aussi...

— C'est bon, c'est bon, disait Chukri pacha en appliquant ses mains sur ses oreilles.

Il m'engagea aussitôt. J'avais le titre de conseiller oratoire avec l'obligation de lui faire ses discours, de les lui placer dans la voix, de les écouter moi-même et de les couper de quelques interruptions auxquelles je préparais des répliques incisives. Il était tout à la fois mon élève et mon maître : comme élève, il me parut médiocrement doué ; comme maître, il me satisfit d'emblée en m'offrant des honoraires fort honnêtes.

Là-dessus, nous partîmes pour Ankara. Je voudrais dire ici les mouvements de mon cœur quand je pénétrai dans cette cité magnifique, surgie d'un désert pierreux par la seule volonté républicaine de notre Ghazi. Je dus me retenir de ne point crier mon admiration devant les futurs ombrages des futurs boulevards, devant les ébauches de *sky-scrapers* un peu partout dispersées, devant la promesse de tant de merveilles. Mais le rythme précipité des aventures qui devaient m'emporter par la suite sur d'autres chemins de la terre ne me permet pas de m'arrêter à décrire notre capitale.

Le parlement siégeait. C'est-à-dire qu'il célébrait avec enthousiasme l'excellence des mesures prises par le chef du gouvernement : c'est le rôle naturel d'une assemblée législative dans un pays délivré de l'horrible oppression des tyrans.

Mon maître, Chukri pacha, qui présidait la commission des Travaux publics, en profita pour placer un morceau d'éloquence de ma confection sur la motorisation des routes d'Anatolie. J'avais donné tous mes soins à cette harangue. Après une série de sarcasmes sur le chameau de bât et les ânes à couffins, je brossais un tableau fort animé de la démocratisation de la route par la traction automobile. On voyait de rapides autocars portant dans les campagnes les bienfaits du progrès, les produits de la ville et les journaux de la république ; je développais dans une fresque de l'âge d'or les récoltes décuplées par l'apport des engrais, le lait, à peine tiré des trayons des bufflonnes, volant vers la beurrerie, de là vers le port le plus proche, de là vers la riche Angleterre ; et, pour conclure, j'adjurais l'assemblée, au nom de l'idéal de justice,

de liberté et de démocratie, de donner au peuple des roues et des moteurs.

Chukri remporta un grand succès et je ne doutai pas qu'il dût tirer un profit matériel considérable de cette victoire de la parole, car il m'offrit cent livres de gratification. La place était bonne; je m'y fixai à la façon de ces écrevisses de mer que les chrétiens appellent « bernard l'hermite » et qui demandent à une coquille abri et protection, la tête demeurant libre.

J'étudiai ma coquille : c'était la carrière même de mon maître. Elle me parut solide, à l'épreuve des tempêtes de la politique et des marées de l'opinion publique. J'y trouvais abri et nourriture, travail et agrément. Et j'étais bien décidé à ne point la quitter quand nous primes le chemin de Zafaranboli, à la clôture de la session parlementaire.

O temps nouveaux ! O prémices de la Révolution ! Est-ce aux confins perdus d'un vilayet d'Anatolie que je devais voir s'épanouir vos fécondes promesses ?

La maison de mon maître dépassait en beauté rationnelle, en confort syllogistique tout ce que j'avais admiré jusqu'alors à Nichantache d'Istanbul où des ascenseurs mûs par la seule force de l'électricité desservent des palais de six étages, à Ankara-la-Verte où l'eau venue des montagnes lointaines emplît, par le seul jeu d'un robinet, des baignoires, des cuvettes, des piscines.

Elle symbolisait la conquête du libre esprit sur la superstition ; elle était l'image même de notre révolution.

Tout en vitres et en poutrelles de ferrociment, elle recevait l'air, la lumière du soleil, la santé, le progrès, la vérité par de larges baies. Un Suédois l'avait construite, c'est ce qui lui donnait cet aspect occidental dont je fus ému au delà de ce que je puis exprimer. Nous y arrivâmes un soir de mai ; il y faisait chaud, cela est vrai, mais nous nous réfugiâmes dans le sous-sol aménagé en bar où nous trouvâmes de la fraîcheur, un appareil à faire la glace et des boissons merveilleuses, des vermouths, des gentianes, des amers, des curaçaos, que nous mélangions, comme c'est l'usage en Occident, pour mieux en ressentir les effets toniques. De nombreux républicains de Zafaranboli nous y avaient rejoints. Nous levions nos verres, nous les choquions, nous les vidions. Et nous passâmes la nuit au frais en célébrant les temps nouveaux et les boissons

apéritives. Toutefois, mon maître, pour son goût personnel, s'en tenait au raki, ce qui ne laissait pas de me surprendre.

Le lendemain, je connus d'autres émerveillements.

Ce que Newton, Descartes, *la Nouvelle Héloïse*, Spencer, Victor Hugo n'avaient su m'enseigner, je l'appris en parcourant la demeure du député Chukri. Les pièces, inondées de soleil, étaient meublées de sièges en toile de sangle et en tubes de ferronickel. Les murs étaient ornés de tableaux figurant des journaux, des pipes, des bouteilles, parfois un visage humain qui, lui-même, ressemblait à une pipe ou une bouteille. Sous les pieds l'on avait des tapis où s'inscrivaient les principales figures de la géométrie : ainsi l'on s'instruisait en marchant.

J'allais de pièce en pièce, poussant des cris d'admiration. Je croisais des serviteurs qui abattaient au sol des mouches par centaines au moyen d'une petite pompe jetant par les airs une poussière liquide. D'autres venaient après ceux-là et promenaient sur ce champ de carnage un tuyau à bouche de nickel où grondait un bruit de tempête et où les mortes disparaissaient.

Merveilles du progrès ! O science ! O raison !

Malheureusement, la chaleur devint bien vite intolérable et je dus regagner la cave.

Mon maître s'y tenait plus volontiers qu'en ses salons : il avait des goûts simples et les mouches l'irritaient. Je le trouvai assis, les genoux croisés, sur un divan bas que couvrait un amas de coussins. En chemise de nuit, les pieds dans ses chaussettes, il tenait à la main quelques grains d'ambre avec lesquels ses doigts jouaient.

— Monsieur, m'écriai-je dans l'enthousiasme qui me transportait, vive la république !

— C'est bien dit, mon enfant, me répondit Mahmoud Chukri pacha, mais assieds-toi ici quelques instants et repose-toi de la république en quittant tes souliers.

Je m'étonnai d'abord qu'un si bon républicain se laissât aller à ces façons réactionnaires et m'y encourageât. Je m'aperçus bientôt que les coussins donnaient plus de bien-être au séant que les chaises de ferronickel. Pour les pieds, ils étaient fort à l'aise hors des souliers par cette chaleur extrême. Si bien que je m'abandonnai avec plaisir à une posi-

tion que j'eusse rougi de prendre en tout autre endroit que cette demeure issue des grands principes de la Révolution.

— Ahmed, me dit mon maître, l'Occident est grand et le Ghazi est son annonciateur, mais les coussins ont du bon.

— Aussi vrai, dis-je, que je me nomme Amédée, cette pièce en sous-sol est un lieu de délices, mais les lois du progrès n'y sont pas exactement suivies.

Nous ouvrîmes un débat sur le progrès. Le député de Zafaranboli le situait dans le seul avancement des idées.

— Le progrès, disait-il, c'est d'abord de prouver l'inexistence de Dieu.

Pour moi, encore tout pénétré de l'enseignement de Galata Serai, je tenais le progrès pour le signe extérieur de la raison ; et la maison dans laquelle nous menions ce débat le définissait à elle seule.

— Le progrès, disais-je, ce n'est pas de croire que l'homme peut se passer du surnaturel, c'est de le prouver en abattant les mouches sous le souffle d'une seringue et en les aspirant dans un tuyau à bouche de nickel.

Tel était le thème de nos conversations. J'étais à la joie, car il est dans ma nature de remuer des idées comme il est dans celle du papillon de battre des ailes. Et je ne demandais rien d'autre que de passer mes jours et mes nuits en cette aimable demeure où l'intelligence prenait librement ses ébats et où je touchais si précisément du doigt la grandeur de mon pays.

Toutefois, Chukri pacha revenait sans cesse à son projet de motorisation des routes. Il entretenait une correspondance abondante avec Turin, Detroit, Paris, Dusseldorf ; je dus me familiariser avec les noms de Renault, de Ford, de Dunlop, discuter devis d'autocars avec Panhard, avec Fiat, parler pétrole avec l'*Azneft* de Bakou, huile avec la *Standard*, publicité sur routes avec la *Turkish Publicity Cy*.

Mon maître, sous des airs de nonchalance, dissimulait une activité que la chaleur de la saison et le silence de Zafaranboli n'arrivaient point à abattre. La voix douce, les doigts aux grains d'ambre de son chapelet, il tenait le langage d'un homme d'affaires : il construisait sur le papier deux mille kilomètres de routes en une minute, jetait cent mille tonnes de cailloux, de sable et de goudron entre Zafaranboli et Kasta-

mouni, reliait d'un trait Istanbul à Adana et parlait d'autostrades avec le calme souriant d'un précurseur.

— Ahmed, me dit-il un jour, es-tu un homme ?

— Je le suis, monsieur.

Sur cette affirmation, il me fit part d'un projet qu'il avait et qui me jeta dans l'enthousiasme.

Il était dans le dessein de Mahmoud Chukri de m'envoyer à Paris où je rencontrerais les fabricants d'automobiles pour transports publics, où je leur manderais de la part de cet ami du progrès tout ce qu'un honnête homme ne saurait traiter par correspondance en ce genre d'affaires, où, en un mot, je préparerais à la fois la fortune de mon maître et la motorisation des routes de mon pays.

— Et puis, ajouta Chukri, tu y verras Zulfu ; je lui écris, dès aujourd'hui, de te bien accueillir.

— Zulfu ?

— C'est ma fille, me répondit-il.

Sur ces mots, mon maître me parut prendre un air soucieux et, avant que j'eusse pu satisfaire ma curiosité touchant cette demoiselle, il revint à ses marchés d'autocars, de pneus et de pompes à essence.

II

Comment dire l'émoi patriotique qui s'empara de moi quand, au matin de mon arrivée, je traversai Paris de la gare de Lyon à Levallois-Perret où je devais prendre pension au Motor Palace ? Ces boulevards, ces taxis, ces passants affairés, ces magasins de nouveautés grands à eux seuls comme une bourgade d'Anatolie, ces trottoirs de bitume d'où sortaient des platanes aussi verts que ceux de Bayazid Djami, tout cela, avec le bruit des klaxons, des trompes d'autos, des timbres de tramways et des sifflets d'agents, tout cela, avec la fumée des moteurs, les effluves du goudron, avec l'odeur de bière des terrasses de café, tout cela me donnait l'image des grandeurs auxquelles était promise notre chère Ankara.

Pendant deux ou trois jours, je m'enivrai de la modernité de Paris : ce bruit, c'était mon vermouth ; ce mouvement, c'était mon cognac. Dès le matin, je quittais mon hôtel, je sautais dans le métro ; ou bien je prenais place sur la plate-

forme d'un autobus : c'était tantôt l'S, tantôt l'U. Je me laissais conduire jusqu'au centre de la ville : j'étais ravi de la vivacité du receveur, courant de l'intérieur de la voiture au cordon de la sonnette, toujours irrité, toujours impatient ; j'aimais les coups de frein du chauffeur, ses démarrages, ses virages qui jetaient les uns sur les autres les voyageurs. Quelle presse ! Quelle hâte !

J'allais ensuite par les trottoirs. J'admirais que chacun des promeneurs eût le désir de passer l'autre, marchât comme s'il se fût agi d'atteindre au plus tôt un but que j'ignorais. Certains lisaient le journal sans cesser de mener un bon train de piéton ; d'autres sortaient en hâte d'une boutique, d'une voûte, me glissaient sous le nez comme des mouches, sautaient dans un taxi ; d'autres encore, venant à l'encontre de mes pas, semblaient se précipiter pour me saluer, mais d'un léger crochet ils m'évitaient et poursuivaient leur route à la façon zigzagante d'un jeune chien en humeur de se détendre les muscles.

Les femmes, elles-mêmes, d'ordinaire peu pressées de fuir le regard des passants, les femmes allaient d'un pas preste et léger, le corps en avant, les yeux fixés au loin, gazelles de ville portées par les plus fines chevilles.

« Il faut, me disais-je, que tout ce monde ait bien de la joie au cœur pour bondir ainsi. »

Je comparais à cet entrain, à cette alacrité, la nonchalante mollesse des Zafaranboliotes. A la même heure, la rue de la République à Zafaranboli retentissait du seul cri des marchands de salade ; l'un après l'autre, les amis de mon maître, Ali, Naïm, Hassan, Hikmet, allaient chez le cafetier Zéki pour y lire le *Djumhuriyet* de l'avant-veille. Mon maître, lui-même, pourtant si favorable au mouvement des idées, renonçait, dès le matin, aux mouvements de ses membres ; déjà il était dans sa cave, il se déchaussait, il s'asseyait parmi les coussins du divan, il déployait l'*Akcham* de la veille, il bâillait en lisant l'article du rédacteur Muchtak.

Ici, c'était déjà *Paris-Midi* ; c'étaient les nouvelles de la dernière heure, de la dernière minute. Cent mille Parisiens apprenaient avant leur déjeuner ce que l'on ne saurait à Zafaranboli que le surlendemain après le souper. O vitesse, ô record, ô dernière heure ! J'étais au cœur de la civilisation.

Après trois jours de cette ivresse, je retrouvai mes sens et je me mis à mes affaires.

Ma première démarche fut pour me présenter à notre ambassadeur. Je fus reçu par un jeune homme de bureau qui me considéra sans amitié. Je m'étais fait annoncer sous le nom d'Amédée, et mon passeport me donnait le nom d'Ahmed : c'est ce qui semblait suspect à cet attaché.

— Monsieur, lui dis-je, je suis républicain : voilà pourquoi je m'appelle Amédée.

Cela fit toute une histoire ; on alla consulter le premier secrétaire qui demanda l'avis du drogman, qui s'en remit à la décision du conseiller. Il s'agissait, me disait-on, de savoir si j'étais Amédée ou Ahmed. Je jurai que j'étais l'un et l'autre, Ahmed pour les réactionnaires, Amédée pour les républicains. Mais le drogman n'était pas de cet avis et exigeait une semaine pour établir un rapport onomatologique, dont il ne me cachait pas qu'il me serait défavorable.

— Amédée, me dit ce traducteur professionnel, est une déformation de l'italien Amadeo où je trouve, au sens radical du mot, de l'amour pour un Dieu qui n'est rien de moins que celui du Coran. Ce n'est pas là, monsieur, un nom convenable pour un Turc.

« Quoi ! me disais-je, faut-il que j'entende tenir ici, à mes compatriotes, un langage aussi contraire à l'idéal de notre révolution ? »

Enfin, les choses s'arrangèrent quand on apprit que j'étais dans la confiance de Mahmoud Chukri pacha ; on le prit de moins haut avec moi ; le conseiller fit dire au premier secrétaire, qui le transmit à l'attaché qui m'en avisa, que je ne serais pas l'objet d'une demande de poursuites pour usage illégal d'un nom qui n'était pas le mien, mais que j'eusse à m'en tenir à mon état civil.

Je remerciai M. le conseiller par le truchement de l'attaché, et je gagnai la rue en sautant, deux à deux, les marches de l'escalier : j'étais impatient de me retrouver parmi des hommes qui fussent sincèrement ouverts aux idées démocratiques et ne me fissent point grief d'avoir occidentalisé un prénom désuet.

J'avais annoncé ma visite à M. Ponce, député de gauche au Parlement français, ami et correspondant de mon maître, qui

le tenait en grande estime républicaine. Je courus chez lui : c'était à deux pas de là, avenue Henri-Martin.

Sa demeure était magnifique, et je fus quelques instants à effacer, du coin de mon mouchoir, la poussière de mes souliers avant d'oser sonner à la porte. Je me trouvais devant une façade à larges baies, ornée de guirlandes et de rinceaux, dans le goût des siècles passés, et que précédait un étroit jardin plus fleuri, dans son exiguité, que le plus beau des jardins d'Ankara.

Bien que mon maître m'eût averti que M. Ponce était un démocrate, je ne vis pas sans étonnement, dans la loge du portier, un homme vêtu avec la magnificence d'un officier supérieur de l'armée ottomane, et qui me salua poliment avant que je lui eusse adressé la parole : c'était le concierge. Comme je pénétrais dans le vestibule, tout en glaces et en marbre poli, un valet en habit bleu à boutons d'or, culotte rouge et bas blancs, s'inclina devant moi, et s'empara de mon chapeau ; je glissai vivement mes gants dans ma poche avant qu'il eût pu s'en saisir, car les siens étaient si blancs que j'eusse rougi de lui remettre les miens. Je m'informai encore une fois, que j'étais bien chez M. Ponce : le valet s'inclina et m'invita, sur le ton le plus respectueux, à gagner l'étage supérieur.

Je gravis les marches d'un escalier garni d'un épais tapis de pieds, où je pus, dès que je fus hors des regards du domestique, achever la toilette de mes souliers, vérifier la propreté de mes ongles, et repousser sous les manches de mon veston les manchettes de ma chemise qui manquaient de fraîcheur.

Ces marbres, ces colonnes, le silence sonore de ce vaste escalier, tout cet appareil, si éloigné de l'idée que je me faisais de la demeure d'un ami du peuple, éveillait en moi le doute, l'angoisse et une peur glacée de l'inconnu. Je ne crains rien ; les gens de ma race sont braves, hardis, aventureux. Et pourtant je jure que j'étais mal à l'aise à ce moment : la tête me tournait, le cœur me manquait. Aussi je décidai de me dissimuler pendant quelques instants sur le palier que j'allais atteindre ; je soufflerais, je regagnerais le vestibule du pas tranquille d'un homme qui a vu qui il voulait voir, et je quitterais cette demeure, où je sentais obscurément que je n'avais rien à faire.

O fatalité, ô destin ! ma raison vous rejette, mais il faut reconnaître que vous étiez bien utiles à donner un sens à l'inexplicable.

Les murs de M. Ponce me sont témoins que mon désir de fuir était sincère, et qu'il ne dépendit pas de ma seule volonté que, rebroussant chemin, j'interrompisse le cours des événements heureux et malheureux dont je rapporte ici l'enchaînement extraordinaire.

A peine avais-je résolu de me tenir caché au haut de l'escalier, qu'un deuxième valet m'accueillit à la dernière marche et me pria de lui rappeler le nom qu'il devait annoncer.

— Mon nom est Amédée, répondis-je d'une voix courte.

Cet homme me considéra avec curiosité, porta ses regards sur mes souliers, sur mes mains et sur mes manchettes qui, par malheur, avaient glissé vers mes poignets.

— Amédée? répéta-t-il sur un ton où perçait quelque moquerie.

Il ne se pressait pas d'ouvrir la porte dont il avait la garde; et comme j'entendais à travers les panneaux le bruit d'une conversation avec des éclats de voix et des rires de femmes, moi-même je n'étais point pressé qu'il me l'ouvrit.

— Et, poursuivit le valet, monsieur est attendu?

— C'est-à-dire, répondis-je, que je viens de la part de mon maître, Mahmoud Chukri pacha.

— De votre maître... De votre maître... Eh bien!...

Il ne put achever.

A ce moment, — ô moment, ô concordance des temps! — une jeune fille, qui montait l'escalier, jeta un petit cri.

— Quoi! dit-elle, qu'entends-je? C'est Ahmed, c'est lui! Ah! monsieur, donnez-moi des nouvelles de Chukri pacha: je suis Zulfu, je suis sa fille.

Je vois une ravissante personne franchir d'un bond léger les marches qui me séparaient d'elle; elle me saisit les mains, elle me pose dix questions à la fois:

— Ah! parlez-moi de Zafaranboli... Comment va ma chèvre Zouzou? Et le pot de basilic qui est à ma fenêtre, l'arrose-t-on? En prend-on soin?... Avez-vous vu mon amie Néiré? C'est la petite qui vend des abricots auprès du turbé de Naïm Dédé...

Pendant que la fille de mon maître s'inquiétait de sa chèvre et de son basilic, pendant qu'elle me reprochait doucement de lui avoir caché mon arrivée et de n'être pas allé la visiter aussitôt que j'étais descendu du train, je me trouvai transporté au milieu d'un salon où s'agitaient, mangeaient, buvaient,

discutaient et riaient une foule de gens dont les façons étaient bien différentes de celles des Zafaranboliotes.

D'une oreille, j'entendais M^{lle} Zulfu qui me disait : « ... et le bon aveugle de Chéref Pacha Djami, à qui je donnais chaque vendredi une poignée de piastres, des figues, des pâtes grillées, du *kaïmak*, qui est-ce qui le nourrit?... »

De l'autre, je percevais dans un bruit de rumeur : « C'est lui, c'est notre Turc. »

En un instant, nous fûmes entourés, pressés. Une jeune femme fort élégante, que la fille de mon maître me nomma pour être M^{me} Ponce, demanda le silence sur le ton de l'autorité et me fit un petit discours plein d'allusions à la Corne d'or et à ses caïques, à la mosquée d'Eyoub et aux Eaux-Douces d'Europe. Je compris qu'elle pensait me flatter en citant quelques phrases des livres du Français Pierre Loti, où il est question de ces vieilleries, et je lui répondis à mon tour en célébrant les autobus, le métro et la tour Eiffel que je tenais pour un bien plus grand chef-d'œuvre que la misérable mosquée d'Eyoub. Elle parut étonnée de ma réponse et que je m'exprimasse en français avec autant d'aisance. J'étais sûr de mon effet, car j'avais remarqué qu'elle m'avait parlé en détachant nettement les syllabes de chaque mot et en élevant la voix comme on fait en s'adressant aux sourds, aux imbéciles ou aux étrangers.

— Mais, me dit-elle avec inquiétude, vous êtes bien turc ?

— Il est bien turc ? disaient les autres.

Je n'aurais jamais cru qu'il fût extraordinaire d'être turc. Je trouvais, au contraire, que cela était banal, et pour me donner de l'éclat aux yeux de cette société, je répondis d'abord que j'étais bachelier français. L'effet de ma réponse ne fut pas celui que j'attendais : en un instant, la curiosité tomba, le cercle s'élargit et le regard des femmes perdit, en se portant sur moi, beaucoup de son ardeur. J'éprouvai de nouveau cette angoisse, ce doute, cette peur qui m'avaient si fort tourmenté pendant que je gravissais l'escalier.

« Évidemment, dis-je en moi-même, c'est un pauvre titre que celui-là aux yeux d'une assemblée d'élite. »

D'ailleurs, j'étais étourdi par tout ce qui m'arrivait : je venais saluer un ami de mon maître et c'est M^{lle} Zulfu que je rencontrais ; j'apportais dans la demeure d'un démocrate

tout ce que j'avais en moi d'enthousiasme républicain et je tombais dans une assemblée où l'on semblait me faire grief de la modestie de mon savoir. Et si l'on veut bien remarquer que ces événements, pour moi si considérables, s'étaient déroulés en un très court instant, on conviendra que j'avais lieu d'être éberlué.

Cependant, la fille de mon maître, qui semblait être en familiarité avec les hôtes de ce salon où tout m'était nouveau, expliquait à chacun que je m'appelais Ahmed, que j'étais l'ami de son amie Néiré qui vendait des abricots auprès du turbé de Naïm Dédé, et du bon aveugle de Chéref Pacha Djami, qui vivait de figues, de pâtes et de kaïmak. Je ne sais où cette jeune fille allait chercher cela, mais elle mettait tant de plaisir à le conter, elle colorait si bien son récit, qu'à l'entendre parler, je me sentais plus Turc en ce salon de Paris que je ne l'avais jamais été à Istanbul, à Ankara-la-Verte ou à Zafaranboli.

Aux histoires qu'elle contait, les dames s'étaient rapprochées de moi. On me demandait ce que c'était que le kaïmak et si les abricots tures étaient préférables aux abricots d'Anjou; je dus décrire un turbé, parler du saint homme Naïm Dédé; de tous côtés me venaient des questions sur les femmes de Turquie, si elles étaient jalouses, si elles étaient fidèles; on s'informait des confitures qu'elles mangeaient, du tabac qu'elles fumaient. De la Turquie républicaine, personne ne soufflait mot.

— Y a-t-il toujours des harems? disait une dame.

— Et des eunuques? disait une autre.

— Est-il vrai, disait une troisième, qu'une femme turque n'est vraiment belle qu'à partir de cent kilos?

Je regardais M^{me} Zulfu : j'attendais qu'elle m'aidât à rejeter ces questions ridicules. Mais il semblait qu'elle eût du plaisir à les entendre poser. Parfois même, quand je me taisais devant la vanité d'une interrogation, c'est elle qui répondait.

— Oui, disait-elle, le lait de buffonne est la meilleure des boissons... Non, les jeunes filles turques ne boivent pas de cocktails : ce sont les Juives de Péra qui ont ces goûts-là, il ne faut pas confondre...

Enfin, quand le questionnaire fut épuisé, je pus m'entretenir un instant avec M^{me} Ponce et M^{lle} Zulfu, et voir clair en

moi, car j'étais si loin des affaires mêmes qui m'appelaient à Paris, des autocars, des pneus, des pompes à essence, que j'avais l'impression d'être plongé dans un rêve.

Je fus d'abord sans parole, tant j'avais de plaisir à considérer la fille de mon maître. Elle était de petite taille et mince, avec des yeux verts, et le teint d'une pâleur que nul artifice ne rehaussait. Lorsqu'elle parlait, elle penchait légèrement la tête à droite, à gauche, comme font les oiseaux quand ils chantent. Sa voix était douce, plus murmurante qu'harmoneuse. Mais ce qui me frappa surtout dans l'apparence de sa personne, c'est sa coiffure : elle cachait ses cheveux sous une sorte de turban de soie noire qui lui donnait l'aspect d'une femme des temps passés. Malgré le déplaisir que me causait la moindre allusion aux mœurs et aux coutumes d'avant la Révolution, je dois convenir qu'ainsi parée, M^{me} Zulfu était bien jolie.

— Mademoiselle, lui dis-je, je suis tout étourdi par l'imprévu de l'accueil que je reçois ici. Où suis-je ? Que m'arrive-t-il ? Et par quel enchaînement logique, mais surprenant, de faits non préétablis, venant saluer dans cette demeure M. Ponce, député républicain, y trouvé-je la fille de mon maître et l'assemblée la plus élégante ?

— Cher Ahmed, dit M^{me} Zulfu...

— Amédée, s'il vous plaît, mademoiselle.

— N'aviez-vous pas annoncé votre visite ici ?

— Et, interrompit M^{me} Ponce, vous pouvez croire, monsieur, que mes amis brûlaient de rencontrer un Turc dans mon salon. Aussi sont-ils venus en nombre.

Cette dame, qui connaissait si bien Eyoub et sa mosquée, et les Eaux-Douces, et les caiques, et tout l'attirail de grand bazar des romanciers français, me donna à entendre qu'un Turc était pour son salon un élément de pittoresque et que ses amis se réjouissaient déjà des histoires que je leur conterais, des mœurs que je leur décrirais et des tableaux que je leur ferais des lieux célèbres de mon pays.

En disant cela, elle frappait dans ses mains et demandait qu'on fit silence.

— M. Ahmed, annonçait-elle d'une voix qui dominait le bruit des conversations, M. Ahmed...

— Amédée, s'il vous plaît, madame.

— ... va nous parler des mystères de l'Islam.

Elle prenait chacun par le coude, par l'épaule, l'asseyait d'autorité dans un fauteuil ou sur une chaise, agissait en tout comme un chef obéi de sa troupe.

— Qu'est-ce ? demandai-je à la fille de mon maître. Que me veut cette dame ?

— Que vous parliez de notre cher pays, dit-elle.

— Quel singulier endroit, m'écriai-je, où l'on est interrogé comme à l'école et commandé comme à la caserne !

— C'est, dit-elle, un salon littéraire.

A ce moment, M^{me} Ponce me saisit à mon tour par les épaules, me dirigea d'une main douce et ferme vers le foyer de son salon et, m'ayant adossé au marbre de la cheminée, me laissa seul en face de cinquante personnes dont le regard était chargé de curiosité. Toute ma pensée était pour mes manchettes et pour mes souliers exposés en spectacle. Et puis, qu'avais-je à dire de mon pays que ces Français, informés chaque jour par tant de journaux successifs, ne connussent déjà et peut-être mieux que moi ? Mon aisance naturelle dans l'exercice de la parole me tira de cet embarras.

— Je m'appelle Amédée, commençai-je...

A ces premiers mots, un murmure s'éleva des rangs occupés par les dames : c'étaient des « oh » de dépit, des « ah » d'étonnement, mais je n'en avais cure.

— ... et, poursuivis-je, je suis né à Istanbul.

— Est-ce en Turquie ? demanda une dame.

— Chut ! fit M^{me} Ponce, la discussion générale viendra en son temps.

Je continuai en célébrant l'œuvre de la république ; j'y mettais tout mon cœur, puisque j'étais chez M. Ponce. Je citai les travaux splendides de la Révolution : la construction des usines à sucre d'Anatolie, des caves à vin de Rodosto, des distilleries de Chichli ; je décrivis les grands tanks à essence du Bosphore et l'Ipekich de Brousse ; anticipant les projets de mon maître, je fis, en phrases haletantes, vives et sonores, un tableau des routes motorisées. Puis je passai à l'eupéanisation de notre coiffure, à l'occidentalisation de nos mœurs ; je glorifiai notre alphabet latinisé, notre orthographe phonétisée.

Je n'eus aucun succès.

Pas un applaudissement, pas un cri d'enthousiasme.

M^{lle} Zulfu, elle-même, demeurait indifférente aux grands que je célébrais. C'était à douter que je fusse bien chez un républicain, et j'en doutai fortement, quand, sur la fin de mon discours, je vis apparaître un homme jeune, mis avec la plus fine élégance, qui m'écouta quelques instants en souriant et vint se présenter à moi lorsque j'eus terminé :

— Marcel Ponce, fit-il en me tendant la main.

— Ah ! monsieur le député, m'écriai-je, les dames françaises n'ont pas l'esprit républicain.

Je lui contai mon arrivée chez lui, mon étonnement, mon émoi devant la brillante société qui s'y trouvait réunie, et ma déconvenue à sentir ce public de choix insensible aux efforts démocratiques de la révolution turque.

— Il ne faut pas vous frapper, dit-il en me prenant familièrement par le coude. C'est ici un salon littéraire : parlez-leur des amours de Roxane et de Bajazet. Et, pour la politique, revenez me voir un de ces jours : nous nous entretiendrons dans le particulier.

Il s'éloigna et me laissa en tête-à-tête avec une dame en proie à une grande agitation et qui me dit dans l'oreille :

— Vous êtes républicain, monsieur ? Nous sommes faits pour nous entendre.

Elle m'invita à l'aller voir chez elle et me donna sa carte sur laquelle je lus : Comtesse de Villeneuve-Châtillon.

« Voilà un curieux pays ! me dis-je. Les bourgeois qui ont fait la Révolution y sont conservateurs ; les nobles qui l'ont subie y sont républicains. »

Je me promis d'étudier de près cette contradiction et, malgré M^{me} Ponce qui me réclamait pour la discussion générale, je m'éloignai de ce salon réactionnaire, après avoir pris un rendez-vous avec M^{lle} Zulfu.

III

Je n'oubliais point ma mission. Je devais visiter tous ceux que la motorisation des routes d'Anatolie devait intéresser, et surtout les banquiers, car j'avais bien compris que, pour motoriser, il fallait d'abord de l'argent, ensuite des routes, enfin des voitures.

Je me présentai de la part de Mahmoud Chukri pacha à

différentes sociétés de crédit où je fus reçu avec une grande politesse : à peine avais-je pénétré dans ces palais magnifiques qu'on me priait très respectueusement de bien vouloir prendre la peine d'entrer dans une pièce d'attente et d'avoir l'extrême obligeance de bien vouloir m'asseoir quelques instants. La peine et l'obligeance m'étaient légères : les tapis étaient moelleux aux pieds, les fauteuils accueillants aux reins ; je me voyais traité comme mon maître lui-même ne l'eût point été dans son propre pays. Nous étions trois ou quatre à demander audience ; si les deux ou trois autres étaient des Français, c'est toujours moi qui, le premier, recevais l'invitation à bien vouloir prendre la peine de pénétrer dans le bureau du directeur. Il semblait que ma qualité de Turc me donnât le pas sur eux : je n'en étais pas peu fier.

D'ailleurs, à chacune de mes visites aux banques, j'eus l'impression que les Français étaient plus naturellement enclins à offrir leur argent aux entreprises anatoliennes de Mahmoud Chukri pacha qu'à leur industrie nationale ; cette confiance dans les destinées de mon pays, ce crédit accordé à notre constante honnêteté confirmaient tout ce que j'avais appris du bon sens des Français au cours de mes études à Galata Serai.

Assuré de réussir du côté des banquiers, je remis à plus tard mes démarches auprès des sociétés de constructions automobiles, et n'eus plus qu'une idée : découvrir une à une les merveilles de l'Occident.

J'allai auparavant visiter M^{me} Zulfu. J'étais curieux d'apprendre ce qui poussait cette enfant de la Turquie nouvelle à conter aux Français des histoires de kaimak et de turbé, quand son esprit, comme le mien, devait déborder de l'amour du progrès.

Elle demeurait au quartier des étudiants, dans une vaste maison où les races étaient aussi mêlées qu'en un caravan-sérail des confins de Mossoul : c'était la *Foreign House*. Dans le vestibule, où l'on me fit attendre, j'aperçus en quelques minutes des Chinoises, des négresses, des Balkaniques, de grandes filles blondes du Nord, dont l'aspect vraiment occidental faisait plaisir à voir. Elles entraient, elles sortaient, un cartable sous le bras, des cahiers et des livres à la main, silencieuses, rapides, affairées, abeilles butineuses de la pensée

moderne. Les unes arrivaient des écoles voisines, chargées de miel juridique, médical, grammatical; elles disparaissaient par les couloirs, elles gagnaient les cellules de leur ruche. Les autres, en sens contraire, me glissaient sous les yeux et volaient à leur tour vers les jardins de la raison, vers la biochimie, la psychanalyse, la statistique, vers les fleurs du savoir.

Gloire à vous, logique, objectivisme, rationalisme!

J'étais soulevé d'enthousiasme à la vue de ces filles venues de Chine ou de Madagascar pour dépouiller ici la superstition héritée de leurs grossiers aïeux: je me reconnaissais en elles, je goûtais avec elles le miel philosophique dont elles étaient chargées. Ces femmes jaunes, ces femmes noires prenaient à mes yeux la beauté de la raison pure.

— Ah! m'écriai-je quand je vis apparaître M^{lle} Zulfu, ah! mademoiselle, la science et la philosophie, voilà la véritable parure de la femme!

Et, gagnant la salle de conversation où elle m'entraînait, je lui disais ma joie de la trouver enfin dans un milieu qui ne nous prit point l'un et l'autre pour des personnages de turqueries littéraires.

— Maintenant, ajoutai-je, contez-moi votre histoire. Je brûle de vous entendre parler de vous, de vos études et de cet Occident qui nous est si cher.

Elle me regarda un instant sans rien dire; ses yeux verts exprimaient une tristesse qui arrêta sur mes lèvres les élans renouvelés de ma sympathie.

— Vous savez, commença-t-elle, que je m'appelle Zulfu.

— Si j'étais vous, lui dis-je, je m'appellerais Suzy.

— Oh! fit-elle brusquement, pouvez-vous parler ainsi? Zulfuyar est un très vieux nom; dans les chansons de ma nourrice, il est devenu Zulfu. Ne le trouvez-vous pas orné de toute la poésie des divans de Rahimi et de Baki?

Elle me citait là les œuvres les plus démodées, les poètes les plus éloignés de l'idéal républicain, l'un et l'autre écrivant à l'époque où le sultan Suléiman était l'allié du roi de France François I^{er}.

— Oui, dis-je, mais Suzy conviendrait mieux à une demoiselle des temps nouveaux.

Elle ne répondit pas et commença en ces termes le récit de ses années d'enfance:

— J'ai grandi dans les temps où le port du fez fut interdit aux hommes, où le *icharchaf* fut arraché au visage des femmes. Des vieillards étaient pendus pour le crime de n'avoir point de visière à leur coiffure ; des grand mères mouraient de honte à dévoiler aux yeux des passants leur visage et leurs cheveux.

— C'est bien ce que j'ai vu aussi, interrompis-je. Peu d'enfants ont eu le privilège d'assister à la naissance d'une république, de voir le règne de la raison succéder au règne de la superstition. Nous sommes de ceux-là : c'est, mademoiselle, de quoi nous pouvons être fiers.

— Hélas ! soupira-t-elle, je n'en suis pas fière.

Elle me conta ensuite comment sa mère était belle comme le soleil, la lune et les étoiles, et comment cette dame mourut du chagrin de livrer une pareille beauté à d'autres yeux que ceux de son mari. Elle me dit aussi comment son père avait désiré qu'elle fût elle-même la vivante image de l'ère nouvelle, et comment, dans ce dessein, il lui fit donner une éducation européenne : un ancien lieutenant du général Liman von Sanders lui enseigna l'allemand et la philosophie ; un secrétaire de M. l'ambassadeur Albert Sarraut, demeuré en Turquie pour des raisons que sa raison ignorait, lui apprit le français et s'efforça de lui peindre la vie comme une aventure où le cœur avait la meilleure part ; un Russe de l'armée Wrangel fut son maître à danser et lui donna des leçons de grâce, de maintien et d'aisance dans le monde.

— Rien de cela, dis-je, n'est bien démocratique.

— Aussi, quand j'eus treize ans, dit M^{lle} Zulfu, mon père ordonna-t-il qu'on me fit lire *le Contrat social*, commenter les œuvres de Proudhon et apprendre par cœur la *Déclaration des Droits de l'homme*. C'est ce qui me porta à lire en cachette *les Souffrances du jeune Werther* et à me réciter de mémoire *le Lac* de Lamartine. En même temps, on me mêlait aux enfants du pauvre peuple afin que je connusse leur misère, leur patience, leur soumission au mauvais destin. C'est ainsi que je devins l'amie de la petite Nèiré, la marchande d'abricots. Comme j'allais avoir quatorze ans et que j'atteignais l'âge du mariage, une demoiselle bavarroise, médecin à l'hôpital allemand d'Istanbul, fut chargée de m'expliquer l'embryogénie : les leçons étaient faites devant un tableau noir qu'elle couvrait

de dessins et elle me parlait de ce que je croyais être l'amour comme d'un problème de physico-chimie. Ensuite, une dame anglaise, d'une extrême laideur et d'une grande sévérité, m'enseigna le *birth control*. Le soir des jours où l'on m'avait parlé de ces choses-là, je courais avec mon amie Néré jusqu'aux vallons du Soganli Sou; nous nous asseyions sous un bouquet de lauriers roses et nous écoutions chanter les grillons... Je comprenais alors que la Bavaroise et l'Anglaise me trompaient et que l'amour, c'était autre chose que de la chimie.

Je la laissais parler; j'étais pris entre le désir de défendre les *Droits de l'homme* et le plaisir de les voir attaqués par une aussi jolie bouche. Seulement, je me disais qu'il y avait beaucoup à faire avant que cette demoiselle devint, au désir de son père, une vivante image de l'ère nouvelle; je pressentais avec satisfaction que je pouvais avoir à jouer un rôle dans l'essor de son intelligence et que, tout en travaillant à la motorisation des routes de mon pays, je pouvais consacrer une bonne part de mon temps à l'occidentalisation de la fille de mon maître. Pendant que je raisonnais ainsi, la jeune fille poursuivait ses confidences.

— Aujourd'hui, j'ai seize ans, disait-elle. Je suis à Paris; j'y apprends, sur l'ordre de mon père, ce que mon professeur de français avait omis de m'enseigner : que la raison a toujours raison, qu'une chose est ce qu'elle est et qu'elle ne peut être autrement.

— Que cette vérité est donc belle! m'écriai-je. Comme elle est occidentale!

— Je ne trouve pas, poursuivit-elle, que ce soit là une vérité. Je sens, au contraire, que la raison a presque toujours tort et que, si les professeurs de Sorbonne connaissaient les vallons du Soganli, ils ne parleraient pas ainsi.

— Quoi! ces affreux cailloux, ces collines pelées que paissent de maigres chèvres, vous osez, mademoiselle, les opposer aux jardins de la raison?

Elle me regarda avec cet air de tristesse qui donnait tant de grâce à son jeune visage, et elle me demanda si j'avais entendu quelquefois chanter les grillons sous les lauriers du Soganli à l'heure où la lune brille vers les sommets de l'Ala Dag.

— Croyez-vous, dit-elle, que ces petites bêtes-là sont ce

qu'elles sont : des insectes orthoptères avec des pattes comme ci, une mâchoire comme ça ? Non, et non, et non... Les grillons, monsieur le bachelier, sont des joueurs de flûte : le jour, ils font danser les sauterelles ; la nuit, ils distraient les étoiles.

Tels étaient les propos qu'il me fallait écouter : on conviendra qu'ils n'étaient pas de ceux que je pouvais attendre d'une demoiselle élevée dans une maison de ferrociment, parmi les meubles les plus rationnels et les appareils ménagers les plus ingénieux de la Turquie nouvelle. Mais j'étais pris par un désir d'apostolat qui grandissait en moi à mesure que la jeune fille, par son langage, s'éloignait davantage de l'idéal républicain auquel je me donnais de toute la force de ma raison, à mesure aussi que se dessinaient plus vivement sur le champ de ma rétine les traits de son visage.

« Elle est ignorante, me disais-je, mais elle est bien jolie ; elle confond l'appareil stridulatoire d'un orthoptère avec une flûte, mais elle a les yeux couleur de sesquioxyde de chrome, son sang, que l'on devine sous ses lèvres, a certainement l'éclat de l'Fe²O³, et ses cheveux... Ah ! ses cheveux, — heureux celui qui les délivrera de ce turban archaïque ! — ont, j'en suis sûr, le ton profond et velouté de la magnésie noire... »

Elle me quitta quelques instants et revint tenant à deux mains un plateau de cuivre chargé d'une cafetière et de deux tasses.

— Je le prépare moi-même dans ma chambre, dit-elle. Les Français le boivent comme une affreuse tisane, amère à sécher la langue.

Elle parlait de ce café en poudre que consomment encore quelques marchands de tapis du bazar d'Istanbul, quelques réactionnaires de Brousse, d'Ismid et de Kastamouni, et que les vrais républicains ont remplacé par le café filtre ou par l'apéritif. Je refusai de toucher à ce breuvage des temps passés. Autour de nous, des Britanniques buvaient du thé, des Américaines de l'eau gazeuse et des jus de fruits. J'eusse souffert mille soifs plutôt que de passer à leurs yeux pour un buveur de café turc.

M^{lle} Zulfu ne saisit point le sens patriotique de mon refus et prit pour un caprice d'estomac ce que je désirais qu'elle tint pour une manifestation d'attachement aux idées de notre Ghazi.

— Vous n'aimez pas notre café? me dit-elle naïvement. Ce n'est pas comme M. de Villeneuve-Châtillon.

— Villeneuve-Châtillon? fis-je en me rappelant la dame républicaine qui m'avait prié de l'aller voir.

— C'est un ami français : il vient quelquefois goûter ici le café que je prépare.

Je sus que cet amateur de vieilleries était le fils de ma républicaine, qu'il avait connu M^{lle} Zulfu chez M^{me} Ponce, qu'il écrivait des livres, qu'il avait du renom et qu'il aimait le café turc par goût de l'Orient.

— C'est, dis-je, un goût singulier. Il faut que ce monsieur se fasse du progrès une idée à rebours : l'Orient est en retard sur l'Occident d'environ six cents ans. Qu'est-ce qu'un Français peut demander à une boisson désuète que ne lui donnent en abondance le cognac, le vermouth, le pernod ou bien ces mélanges merveilleux appelés chambéry-fraisette, raphaël-citron, picon-grenadine dont on m'a toujours dit à Galata Séraï qu'ils étaient de la meilleure tradition républicaine?

— Ah! soupira M^{lle} Zulfu, j'aime beaucoup M. de Villeneuve-Châtillon.

Elle but à petits coups sa tasse de café; tous les yeux étaient sur elle. Je frémissais d'impatience : ces histoires de grillons jouant de la flûte aux étoiles, cette préférence donnée à la poudre de café sur les boissons occidentales, exaltaient mon besoin de vérité, de clarté. J'avais hâte d'arracher la fille de mon maître aux voies exécrables où elle s'égarait, de l'amener par les chemins du progrès à une conception rationnelle de l'entomologie, de la boisson et de la vie en général.

— Venez, lui dis-je. Allons courir Paris.

Je lui offris la visite des égouts dont on m'avait dit qu'ils étaient un des grands ouvrages de la civilisation. Elle me demanda de la conduire d'abord à la mosquée. Nous disputâmes là-dessus un bon moment : elle déplorait que je n'eusse pas encore visité le seul monument de Paris où l'on pût, disait-elle, se croire transporté sous le ciel de l'Islam ; moi, je lui reprochais d'avoir attendu si longtemps avant de parcourir le réseau de rivières souterraines qui drainaient les déchets d'une ville cent fois plus peuplée qu'Ankara.

Elle balançait la tête; elle refusait de me suivre à moins

que je ne la conduisise à la mosquée ou dans quelque vieux quartier de Paris dont elle était curieuse. Sans m'obstiner aux égouts, je lui proposai soit les ascenseurs des magasins de nouveautés où l'on goûtait d'extraordinaires sensations verticales, soit l'escalier mobile d'une station de métro que j'avais découvert, le matin même, et qui m'avait enthousiasmé.

— Figurez-vous, lui dis-je, le monde renversé : c'est l'escalier qui monte, la rampe l'accompagne; vous ne bougez ni pieds, ni mains, et pourtant vous vous élevez. Ce serait à crier au sortilège, si la science n'expliquait ce mécanisme.

Hélas! elle demeurait indifférente à tout ce qui m'enchantait, refusait ascenseurs et escaliers mobiles. Elle ne paraissait même plus prendre plaisir à ma présence et à ma conversation. Je l'avais heurtée dans les puérides habitudes qu'elle conservait de ses années de Zafaranboli. Je la quittai en lui jurant que je lui ferais aimer ce que j'aimais; elle me jura que j'y perdrais mon temps. Il n'en fallait pas plus pour que je me jurasse à moi-même que j'y réussirais. Car, au physique, elle me plaisait au delà des limites de la raison.

Je ne poussai pas plus loin, ce jour-là, mes recherches occidentales : le récit de Zulfu, son langage chargé de métaphores, son ignorance impertinente et surtout le ton qu'elle avait eu en me parlant de ce M. de Villeneuve-Châtillon, m'ôtaient tout entrain à découvrir d'autres escaliers mobiles.

Je regagnai mon hôtel de Levallois-Perret. C'était l'heure où le bar du Motor Palace s'animait d'une foule de gens intéressés aux choses de l'automobile et particulièrement à la vente, à l'échange, au troc des voitures. Je me joignis à cette compagnie : c'étaient des hommes jeunes, fort élégants, qui savaient commander au barman sur un ton à la fois familier et distant qui me plaisait beaucoup. J'aimais aussi leur langage où revenaient sans cesse des mots que j'eusse voulu prononcer avec l'aisance qu'ils y mettaient : ils disaient « bénéf » au lieu de bénéfice, « combine » pour combinaison; ils qualifiaient de « pote » un ami et d'« as » un homme adroit en sa partie. Je me répétais en moi-même ces raccourcis de langage qui donnaient à la phrase un allant, une légèreté incomparables, et je songeais que la fille de mon maître, après plusieurs mois d'études en Sorbonne, n'en faisait point usage : c'étaient là pourtant les fleurs vivantes de la langue; en les écoutant,

j'entendais se former sur les lèvres de ces jeunes gens le français, qui demain serait classique. Car les langues sont évolutives comme les espèces animales, comme les formes de gouvernement. O bénéf, ô combine, enfants vifs et rapides du lent *bénéfice*, de l'interminable *combinaison* ! O Ghazi, successeur des sultans !

Aux propos qu'ils tenaient, il m'apparut que les habitués du Motor Palace pouvaient m'être utiles dans la conduite des affaires de mon maître, et je décidai de me présenter à l'un d'eux qui m'avait frappé par l'élégance de son veston et par l'odeur exquise du tabac qu'il fumait.

— Monsieur, lui dis-je en m'approchant du comptoir devant lequel il se tenait debout, à vous écouter depuis quelques instants, je crois avoir découvert en vous le conseiller qui m'est indispensable si je veux voir couronnée de succès la mission pour laquelle je me trouve à Paris.

Je lui dis que je m'appelais Amédée, que j'étais le secrétaire, l'ami, le confident du rapporteur du budget des Travaux publics au parlement d'Ankara et que j'étais chargé de mener à bien la motorisation des routes d'Anatolie. Il me dit, à son tour, qu'il s'appelait Mercery et qu'il avait une voiture à vendre.

— Mais, ajouta-t-il, qu'est-ce donc qu'Ankara et dans quelle partie du monde situez-vous l'Anatolie ?

Quand il apprit qu'Ankara était Angora, qu'Angora était en Anatolie et que l'Anatolie formait la meilleure part de la Turquie nouvelle, il m'assura que rien ne pouvait l'intéresser plus que la motorisation des routes de ce pays-là.

— Ah ! lui dis-je, si je croyais encore au destin et que tout ce qui arrive est écrit, je m'expliquerais aisément notre rencontre. Mais je suis rationaliste, et si je vous ai rencontré, monsieur, c'est que mes pas m'ont porté vers vous par l'action des muscles jumeaux, soléaires et jambiers qui sont, avec différents autres, les promoteurs de la marche. Ainsi, rien n'est moins simple à expliquer qu'une rencontre favorable, depuis que les lois du Coran ont été abrogées.

Il me regarda avec un étonnement où je lisais quelque admiration ; je n'étais pas fâché qu'il sût à qui il avait affaire. Il commanda aussitôt deux verres d'un mélange d'alcools frais à la bouche et chaud à l'estomac ; j'avalai le mien d'un trait ; il m'en fit servir un second que j'absorbai de même : je ne

voulais pas qu'il me prit pour un buveur de café turc. Quand nous eûmes échangé quelques considérations sur les bienfaits de l'alcool, il m'offrit de me vendre sa voiture, et comme je lui répondais que je n'avais point d'argent pour acquérir un objet de cette valeur :

— Qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il. Vous allez en gagner plus que vous n'en pourrez dépenser.

Il me posa tout d'un trait cent questions sur mon maître, sur ses dépenses, sur son train de vie, s'il aimait les femmes et s'il avait des dettes.

— Combien vaut, en moyenne, un député turc ? me demanda-t-il.

Je ne compris point d'abord sa question et je le priai de la développer.

— Oui, dit-il, est-ce du dix, du vingt, du vingt-cinq pour cent sur les marchés passés ? Ou bien est-ce une somme forfaitaire ? Ou bien encore, s'il est avocat, les honoraires sont-ils de l'ordre de grandeur de quatre, cinq ou six zéros ?

Je lui répondis prudemment que mon maître n'était pas à vendre et que, tout avocat qu'il fût, il ne songeait certainement pas à se faire rémunérer pour avoir défendu le progrès et l'idéal républicain en motorisant les routes d'Anatolie. Mercery sembla frappé de stupeur en m'entendant parler ainsi.

— Et vous ? dit-il.

Je lui jurai sur le même ton que j'étais désintéressé dans les démarches que je menais, car je travaillais pour la grandeur de mon pays. Ma réponse parut le combler d'aise. Il commanda, du coup, un mélange d'alcools plus frais encore à la bouche et plus chaud encore à l'estomac que le précédent. Il me traitait déjà en ami, me priait de l'appeler Mercery ; lui m'appellerait Amédée. Il m'affirma que, dès le lendemain, les fabriques d'autocars, d'autobus, d'auto-camions, d'auto-pompes et d'autostrades seraient alertées, les auto-devis établis, les auto-commissions mises au point et que l'Anatolie serait motorisée en un rien de temps.

— Ne vous pressez pas trop, lui dis-je.

Car je songeais que l'occidentalisation de M^{lle} Zulfu me prendrait plus de temps qu'il n'en faudrait à ce vif Mercery pour motoriser mon pays.

— Amédée, me dit mon nouvel ami, vous êtes un pote.

Ah ! que ce petit mot me fit donc plaisir ! Enfin, quelqu'un qui ne me traitât point comme un porteur de fez ! Enfin, un homme de formation scientifique, sportive, industrielle qui me parlât d'Occidental à Occidental !

— Mercery, lui dis-je, vous êtes un as.

Et nous bûmes encore plusieurs verres qui me firent oublier le café turc de M^{lle} Zulfu.

IV

Dans les jours qui suivirent, je reçus de différentes personnes inconnues de moi une carte de visite avec ces mots, *Cocktail 6 à 8*, accompagnés d'une date. Je goûtais ces formules brèves de politesse qui me changeaient de l'obséquiosité des vieillards de mon pays. *Cocktail 6 à 8*, c'est ce que les Zafaranboliotes n'eussent point osé, c'est ce qui convenait à ces Parisiens agiles des pieds, vifs de la langue, toujours courants, toujours pressés. *Cocktail 6 à 8*... Entre ce mot et ces deux chiffres une civilisation tenait tout entière avec son sens de la vitesse, son dédain de la civilité, sa recherche des plaisirs immédiats.

« Aussi longtemps, me disais-je, que l'Anatolie ne sera pas motorisée, qu'on verra des chameaux trainer dans la poussière des pistes leurs pieds mous et archaïques, aussi longtemps que la fille de mon maître préférera le café turc au café filtre et aux alcools mélangés, Zafaranboli ignorera ces cartes laconiques : *Cocktail 6 à 8*. »

Je suis sans vanité ; je ne me flatte point de mérites que je n'ai pas ; mais il me fallut bien croire que je n'avais pas déplu aux invités de M^{me} Ponce, puisque ces cartes, ces cocktails, ces 6 à 8 me venaient, à n'en point douter, des aimables personnes rencontrées chez cette dame.

Je cours d'abord chez la comtesse de Villeneuve-Châtillon dont la carte portait, en plus de 6 à 8, ces mots qui m'allèrent au cœur : « Venez sans faute. » Venez sans faute ! Il fallait que ma républicaine eût gardé de moi un souvenir bien vif pour qu'elle se fût donné la peine d'en écrire si long à mon adresse.

J'arrivai chez elle à six heures tout juste. Elle habitait, dans le quartier de M^{me} Ponce, un vaste appartement où je fus bien surpris de n'apercevoir, à première vue, que meubles

des temps anciens et tableaux figurant des gens d'épée en perruque et en falbalas. Elle était seule ; j'en fus fort aise, car je brûlais de lui parler de la république d'abord, de son fils ensuite, et de M^{me} Zulfu enfin.

Elle ne me laissa pas le temps d'entamer le petit discours que j'avais préparé sur l'amitié républicaine. A peine avais-je franchi la porte du salon qu'elle s'écriait :

— Monsieur Ahmed, c'est vous !

— Madame, lui dis-je, mon nom républicain est Amédée.

— C'est un affreux nom, dit-elle. Je m'en tiens à Ahmed.

Elle me prend par la main, m'entraîne vers un canapé, s'assied auprès de moi et me fait mille compliments sur ma jeunesse et ma bonne mine. Pendant qu'elle m'affirmait que les Turcs avaient les plus beaux yeux du monde, — ce que je savais, — je jetais sur elle quelques rapides regards.

C'était une femme qu'en Turquie nous eussions appelée « grand mère » si, sur le vrai visage que l'âge lui avait fait, elle n'en avait point posé un autre tout en fards, en teintures et en crèmes. Il semblait qu'aucun des traits de sa physionomie ne fût proprement à elle : le rose de ses joues cachait une chair que l'on devinait jaune ; le rouge de ses lèvres, de ses narines et de ses ongles masquait la pauvreté et la tiédeur d'un sang désormais au repos. Elle était blonde, bien que les plis de son front se fussent mieux accordés avec des cheveux blancs ; elle riait d'un rire très haut et très aigu, bien que sa voix au naturel reprit le timbre grave qui est celui des femmes d'âge.

L'avouerai-je ? Je me sentis porté vers M^{me} de Villeneuve-Châtillon par l'élan d'une sympathie qui n'était pas seulement républicaine. Ses façons étaient, au bout de cinq minutes, celles d'une véritable amie : j'avais chaud, elle m'alla chercher un verre de boisson fraîche ; dans une boîte qu'elle ouvrit je pris une cigarette ; c'est elle qui l'alluma. De tels soins étaient nouveaux pour moi ; ce n'est pas au quartier de Péra à Istanbul que j'eusse rencontré une dame, en âge d'être ma mère, qui se fit ma servante.

J'étais en confiance. Je lui dis en deux mots comment le baccalauréat français m'avait conduit à Ankara où j'écrivis pour mon maître un discours radical sur la motorisation...

— Radical ? fit M^{me} de Villeneuve-Châtillon. Ah ! que n'étais-je à la Chambre turque pour l'entendre ?

— Je vous le répéterais sans peine dans son entier, lui dis-je.

— C'est cela, dit-elle, quand nous serons seuls.

Je lui contai ensuite comment j'avais découvert l'Occident à Zafaranboli dans la demeure de mon maître et comment j'avais retrouvé l'Orient à Paris en visitant M^{me} Zulfu à la *Foreign House*.

— Cette demoiselle Zulfu est une amie de mon fils, dit M^{me} de Villeneuve-Châtillon.

— Hélas! madame, je le sais bien, soupirai-je.

Comme mon soupir se prolongeait d'un silence, M^{me} de Villeneuve-Châtillon porta devant ses yeux cette sorte de lunettes qu'on appelle « face-à-main » et que je n'avais jamais vues à aucune dame d'Ankara ou de Zafaranboli. Elle me considéra quelque temps à travers ces verres ronds, puis, d'une voix sèche que je ne lui connaissais pas :

— Cette fille est une primitive, dit-elle. J'espère, cher petit, qu'elle vous laisse bien indifférent.

— C'est-à-dire que...

Elle me jeta à travers ses lunettes à main un regard mi-sévère, mi-tendre qui semblait me promettre à la fois quelque punition et quelque récompense. J'attendais l'une et l'autre avec curiosité quand nous fûmes interrompus par l'arrivée de plusieurs invités.

— Mon cher ministre, s'écria M^{me} de Villeneuve-Châtillon... Mon cher président... Mon cher rapporteur général...

C'étaient des députés républicains, des sénateurs démocrates. A leur vue, mon cœur s'épanouit, le rouge de l'émoi me monta aux joues. J'approchais donc ces hommes vers qui ma pensée, au temps de mes études, s'élançait chaque fois que les grands noms de Danton, de Gambetta, de Combes venaient à mes oreilles. O principes immortels, c'étaient là vos champions! Je profitai du mouvement causé par leur entrée pour les toucher du doigt, pour les frôler du coude et de l'épaule. Les temps nouveaux me sont témoins que je flétris les pratiques absurdes des vieilles femmes de mon pays qui vont pincer le pan de veste d'un *hadji*, les haillons d'un aveugle de mosquée pour attirer sur elles je ne sais quelles bénédictions, mais il n'est pas un esprit libre qui n'eût approuvé ma dévotion auprès de ces héros de la démocratie.

Quand M^{me} de Villeneuve-Châtillon me présenta à celui-ci, dont j'avais si souvent rencontré le nom dans les échos de notre presse républicaine ; à celui-là, que Mahmoud Chukri tenait pour le maître de la pensée laïque, les paroles d'admiration que je leur destinai s'arrêtèrent sur mes lèvres, la main que je leur tendais fut prise de tremblement.

— Monsieur Ahmed est un républicain turc, disait M^{me} de Villeneuve-Châtillon en me menant de l'un à l'autre.

— Aussi, ajoutai-je, mon nom de démocrate est Amédée.

Ma voix, hélas ! demeurait étranglée dans le détroit de mon gosier. Aucun de ces personnages ne saisit bien l'accent que je donnais à ce nom d'Amédée. Amédée, sur mes lèvres de Turc évolué, c'était l'occidentalisation de l'Orient, la républicanisation de l'empire des sultans, la laïcisation du khalifat ; Amédée, c'était l'industrialisation, la rationalisation ; c'étaient toutes ces belles finales en *tion* qui sonnent gravement aux oreilles des amis du progrès ; c'étaient aussi les coiffures à visière, les concours pour la plus belle fille de Turquie, les *buildings* de ferrociment, le vermouth-citron ; c'était la science, c'était la raison ; c'était le symbole même de la politique que ces messieurs représentaient dans le plus grand des parlements démocratiques : le parlement français.

Lorsque je fus remis de mon émoi et que je sentis la voix me revenir, j'allai de groupe en groupe dans l'espoir d'entendre tenir des propos qui exaltassent mon occidentalisme et me permissent de placer quelque déclaration de loyalisme républicain. En peu de temps, le salon de M^{me} de Villeneuve-Châtillon s'était empli d'une nombreuse société d'hommes de tout âge et de femmes dont beaucoup étaient jeunes et jolies.

— Je ne vois pas M. Ponce, dis-je à M^{me} de Villeneuve-Châtillon.

— Ponce ? Mais, cher petit, Ponce est un homme de droite.

Je lui fis remarquer que M. Ponce était un correspondant de mon maître, qu'il était démocrate et républicain de gauche.

— C'est bien ce que je dis, répartit-elle ; Ponce est un homme de droite.

Elle m'exposa que les républicains de gauche étaient nationalistes, militaristes, bellicistes...

— Ils ne sont donc, comme vous voyez, ni républicains ni de gauche.

— Cela est évident, fis-je.

Et je fus écouter ce qui se disait ici et là.

Je m'approchai d'un premier groupe qu'animait un vieillard à la parole ailée. On y parlait du suffrage des femmes. Je ne fus pas peu surpris d'entendre le vieillard, que les autres appelaient « monsieur le Sénateur », soutenir que la place de la femme n'était pas au forum, mais sur un piédestal ; qu'à élire et à être élue la femme perdrait sa grâce, son élégance, son charme, sa beauté, sa puissance de séduction, sa musicalité, sa fragilité, sa légèreté, sa spiritualité, sa sensibilité, en un mot sa souveraineté. Il semblait qu'il parlât d'une de ces poupées fétiches qu'honorent les peuplades des déserts d'Arabie et qui sont habillées de chiffons, parées de colliers et de bracelets, frêles des membres, menues de la tête, mais puissantes du seul génie que la superstition leur accorde. Je m'attendais que les dames qui l'écoutaient fussent prises de gaieté ou bien lui donnassent quelques vives et vertes répliques. Elles se taisaient et le regardaient, au contraire, avec admiration. Et comme il faisait allusion à leur beauté que le vote, à l'en croire, détruirait, je vis M^{me} de Villeneuve-Châtillon se tourner vers la glace de la cheminée et y mirer longuement son visage.

— Ah ! mon cher sénateur, dit-elle, comme cela est bien jugé ! Comme vous nous connaissez !

Elle soutint, à son tour, que la femme n'avait pas à se mêler des affaires des hommes, que les soins de sa beauté et les tourments de son cœur suffisaient bien à l'occuper. Je n'en croyais pas mes oreilles : les femmes du harem de Soliman le Magnifique ne se fussent point exprimées autrement il y a quatre cents ans.

— Quoi ! lui dis-je, les femmes du pays le plus civilisé du monde refusent le droit que les Laponnes du Finmark, les Chinoises des rives du Peï Ho et les dames de Zafaranboli ont obtenu depuis bien des années ?

— C'est, me répondit M^{me} de Villeneuve-Châtillon, que nous obtenons plus par notre sourire que nous n'obtiendrions par notre bulletin de vote.

Il est vrai qu'elle m'adressa là-dessus un sourire de trente ans plus jeune qu'elle, que je n'eusse point laissé sans quelque récompense politique si j'avais été député français. Mais je

pensais en moi-même que toutes les Françaises n'étaient pas gracieuses, élégantes, charmantes, belles, séduisantes, musicales, fragiles, légères, spirituelles, sensibles, en un mot souveraines, selon ce qu'en avait dit le sénateur. L'occasion m'était offerte de placer un morceau d'éloquence.

— Messieurs, dis-je, je suis turc...

A l'étonnement général qui accueillit ces premiers mots, je compris que j'avais jusque-là passé inaperçu ; je compris aussi que les présentations à la mode occidentale n'étaient qu'un murmure de convenance et que la politesse voulait qu'on y fût expéditif autant que sur les cartes de *cocktail* 6 à 8, de sorte qu'on glissât le plus vite possible sur le nom et sur la qualité de celui qu'on présentait. C'est ainsi que l'Occident m'apparaissait, chaque jour davantage, comme soumis aux lois de la vitesse.

— Il est turc, murmurait-on autour de moi. C'est un Turc...

Aussitôt les dames demandèrent que je leur fusse présenté plus précisément. Ce qui s'était passé chez M^{me} Ponce se passa chez M^{me} de Villeneuve-Châtillon : notre hôtesse expliqua que j'arrivais du pays des odalisques et des hammams...

— Où les femmes votent, dis-je, dans le dessein de placer mon morceau d'éloquence.

Mais ceux qui m'entouraient ne me permirent pas de développer ma pensée. Les dames se disaient l'une à l'autre : « Il est charmant... Il est oriental... » Elles parlaient à voix de confidence de mes yeux, de mes dents, en termes si flatteurs que je n'aurai pas la fatuité de les rapporter ici. Puis le ton s'éleva ; on discuta de la psychologie des peuples bruns et des peuples blonds, si les bruns étaient plus jaloux, si les blonds étaient plus fidèles ; en quelques répliques, on en fut à l'amour et à ses contingences. Du vote des femmes, il n'était plus question.

Je laissai ce petit groupe s'égarer dans d'oiseuses controverses et je fus prêter l'oreille aux discours qu'échangeaient dans l'embrasure d'une porte plusieurs personnages d'un aspect très sérieux. Ils parlaient des affaires de l'Europe. L'un jugeait que, si les choses allaient mal, la faute en était à la France ; un autre affirmait que la France était trop riche en militaires, en or et en colonies ; un troisième l'approuvait et

ajoutait que, si l'on désarmait la France, si l'on prêtait son or aux peuples qui en manquaient et si l'on distribuait ses colonies à ceux qui n'en avaient pas, la paix reviendrait sur la terre et la prospérité s'étendrait à toute l'Europe et aux deux Amériques.

« Ce sont des étrangers, me dis-je. S'ils parlaient de la Turquie, à Ankara, comme ils parlent de la France, à Paris, ils seraient poliment reconduits à la frontière. »

J'allai à M^{me} de Villeneuve-Châtillon et je lui appris à voix basse que des étrangers se concertaient dans son salon pour ruiner la France et la livrer à qui voudrait la prendre après l'avoir désarmée.

— Enfant, me dit-elle en riant, ce sont des députés français, et non des moindres.

— Mais ils parlent de leur propre pays comme s'ils lui étaient hostiles et qu'ils voulussent sa perte.

— C'est qu'ils l'aiment à leur façon qui est celle des pacifistes.

— Ah ! madame, m'écriai-je, je suis pacifiste, mais je ne voudrais pas que mon pays se dépouillât au profit des Kurdes de la montagne ou des Grecs des îles.

— Cher petit, vous reviendrez me voir et, dans le tête-à-tête, je vous démontrerai que le désarmement est quelquefois la condition de la victoire...

Elle mit un doigt sur ses lèvres, comme si le désarmement fût un secret entre nous, et elle m'entraîna vers une table où l'on servait des alcools mélangés, des petites saucisses chaudes, des pommes de terre frites, des galettes au fromage, des mies de pain au caviar et toutes sortes de sucreries dont je me régalai.

— Mais, lui dis-je, je ne vois pas monsieur votre fils, qui aime tant boire du café turc avec M^{lle} Zulfu...

— Soyez sûr, me dit-elle, qu'il est avec cette fille. Il n'est pas de jour qu'ils ne se rencontrent.

Ces mots m'enlevèrent d'un coup l'appétit qui me portait aux sucreries. Quoi ! M^{lle} Zulfu voyait tous les jours cet amateur de café turc ! J'étais soulevé par l'indignation. Il semblait que, par un de ces phénomènes de prémonition encore inexplorés par la science mais qui n'échapperont pas à l'analyse rationaliste, il semblait que j'eusse, dès ce moment, la vue des

malheurs où cet inconnu devait entraîner la fille de mon maître.

— Madame, dis-je à M^{me} de Villeneuve-Châtillon, êtes-vous vraiment républicaine ?

— Cher enfant, me répondit-elle, n'est-ce pas chez moi que la république tient salon ?

Je l'adjurai alors de m'aider à convertir à nos chères idées la fille du grand républicain Mahmoud Chukri pacha. Elle ne parut pas ardente à me suivre dans ce projet ; elle me parlait de M^{lle} Zulfu comme d'une sorte d'odalisque dont s'amusaient son fils et qui ne valait pas la peine qu'on lui donnât plus d'importance qu'à une petite sauvagesse quelconque.

— Il est vrai, dis-je, que cette demoiselle n'a pas l'esprit ouvert aux raisons de la raison pure, qu'elle préfère les poésies de l'antique Rahimi à la *Déclaration des Droits de l'homme*, et qu'elle ne veut pas me suivre aux escaliers mobiles du métro ; mais, madame, elle est la fille de mon maître, et je dois l'arracher aux influences qui la maintiennent dans l'ignorance et la superstition.

J'étais si pressant, je mettais tant de chaleur dans mon discours, que M^{me} de Villeneuve-Châtillon finit par m'accorder son appui dans la mission que je m'étais donnée.

— Eh bien ! dit-elle dans un soupir, que voulez-vous que je fasse ?

— Il faut, dis-je, que je voie monsieur votre fils, que je lui parle de l'occidentalisation de l'Orient, de la républicanisation de l'empire des sultans, de la laïcisation du khalifat, et que je le persuade de ne point aller boire du café turc avec une demoiselle dont le père a pour dessein de motoriser l'Anatolie.

— Il faut, il faut... Voilà bien de la tyrannie, murmura doucement M^{me} de Villeneuve-Châtillon en me considérant à travers ses lunettes à main. Eh bien ! cher tyran, vous verrez donc mon fils et, pour cette demoiselle, vous l'accommoderez à la façon qu'il vous plaira : elle ne sera jamais qu'une petite sauvagesse.

— Ah ! madame, c'est ce que nous verrons.

Aussitôt je repris goût aux friandises éparses sur la table, particulièrement à celles qui cachaient dans une chemise de sucre un fruit trempé d'alcool. Et quand j'eus, à force de boissons et de sucreries, rassemblé mes idées dispersées entre

tant de spéculations politiques et sentimentales, je regagnai le groupe du suffrage des femmes : on y parlait maintenant du rouge à lèvres et du rouge à joues qui trouvaient là leurs partisans et leurs adversaires.

V

Le lendemain, comme je me trouvais dans ma chambre, prêt à rejoindre Mercery qui m'attendait au bar, le portier de l'hôtel vint me chercher.

— On vous demande au téléphone, me dit cet homme.

Je le suivis ; il m'ouvrit la porte d'une étroite et sombre cabine, et me laissa seul en face de cet appareil dû au génie inventif des Occidentaux. Celui-là n'était point du modèle qui m'était devenu familier dans la maison de Zafaranboli.

« Pourvu, me dis-je, qu'on m'y entende et que je n'y aie point l'air hésitant et malhabile ! »

Avant de mettre la main à l'objet qui brillait dans l'obscurité, je repassai en moi-même le chapitre de mon *Précis de physique*, où ce merveilleux instrument était décrit. Je me rappelai le microphone transmetteur de Hughes, et le récepteur magnétique de Graham Bell ; je me retraçai en esprit, comme si j'eusse été au tableau noir de Galata Séraï, le schéma des courants induits et des oscillations de la membrane vibrante.

J'éprouvai, pendant une seconde, l'orgueil d'être bachelier ; je hénissais mes maîtres et leur enseignement ; je me revoyais, naïf Ahmed, sur les bancs du lycée où je découvrais avec passion ces courants, ces pôles, ces potentiels, prenant l'un après l'autre, dans mon cerveau d'enfant, la place qu'y occupaient les génies de la fable. Rassuré, je saisis l'appareil, et je commençai par me nommer.

— Allo, dis-je, ici Amédée.

A ma voix répondit celle d'un homme qui paraissait fort impatient.

— Encore une fois, disait cet homme irrité, je vous demande M. Ahmed.

— C'est moi sans être moi, répondis-je. Mon nom occidental est Amédée.

— Ici, Hubert de Villeneuve-Châtillon, dit l'autre.

J'en laissai choir l'appareil... Si habitué que je fusse aux

merveilles rationnelles de la science, l'enthousiasme s'emparait parfois encore de moi quand l'usage me les faisait toucher du doigt. Ce petit mot *ici* m'avait donné un choc : *ici*, dans cette cabine tout juste large pour moi seul, *ici* l'ami de la fille de mon maître, *ici* le fils de celle chez qui la république tenait salon ! Il était là sans que je le visse, me parlant au creux de l'oreille ; j'entendais le souffle de ses lèvres, je croyais sentir la chaleur de sa joue. Je refaisais, par l'imagination, le trajet que suivait cette voix presque confidentielle par les rues, les places, les avenues toutes bruyantes de voitures, encombrées d'autobus, de tramways, que j'avais moi-même parcourues la veille.

Dans ma surprise émerveillée, j'oubliais de maudire celui que M^{lle} Zulfu semblait me préférer ; il eût été là, en même temps que sa voix et son souffle, que je l'eusse serré dans mes bras.

— C'est donc vous, monsieur, m'écriai-je en reprenant l'appareil qui pendait au bout de son fil. Ah ! que je suis heureux de vous entendre, que vos paroles me sont amicales !

Je continuai sur ce ton pendant cinq bonnes minutes ; je célébrais à la fois le téléphone et l'amitié française. Ma propension à tourner en morceau d'éloquence mes enthousiasmes comme mes indignations, m'entraînait dans un discours plein d'allusions au bonheur de l'humanité par l'avancement des sciences. Quand je repris contact avec l'endroit où je m'abandonnais à ces effusions, c'est en vain que je priai M. de Villeneuve-Châtillon de m'exposer l'objet de son appel téléphonique : ce n'était plus sa voix que j'entendais à mon oreille, mais celle d'une employée sans politesse qui répétait sur le ton de l'insistance : « J'écoute... Eh bien ! j'écoute... Allo, voyons, j'écoute... »

Je n'avais plus qu'à sauter dans l'autobus et à rejoindre chez lui Hubert de Villeneuve-Châtillon.

— Où courez-vous ? me dit Mercery quand je traversai le bar.

— Je vais, lui répondis-je, retrouver un ami de toujours.

Le dirai-je ? J'étais sincère en m'exprimant ainsi.

Hubert de Villeneuve-Châtillon occupait dans l'appartement de sa mère une pièce où l'on me conduisit par un couloir plein de détours. C'était un grand garçon blond aux yeux clairs, pâle de teint, lent de manières, qui me tendit sans élan une longue main transparente.

— Je suis heureux de vous connaître, me dit-il sans qu'il y parût dans l'expression de ses traits. Je suis au fait des choses de Turquie par notre amie, M^{me} Zulfu, que je rencontre dans le salon de M^{me} Ponce et qui veut bien me familiariser avec les charmantes coutumes de votre nation. Ah ! monsieur, que je vous envie ! Comme je vous fais mon compliment d'appartenir à un pays où le loisir est encore possible, où les douceurs de la méditation ne sont point ruinées par le vacarme et les fracas de l'Occident ! Vous me voyez encore tout confus du dérangement que je vous ai causé, il y a peu d'instants, par mon coup de téléphone...

— Mais...

— Oui, j'ai bien compris que vous n'aviez pas la pratique de cette diabolique invention. Je vous en fais mon compliment : tout ce qui est soumis à la loi du préfixe *télé* est infernal. L'éloignement, l'incertitude où l'on est de l'état actuel d'un objet lointain, le voile que tisse la distance autour des traits de l'être aimé, toutes ces précautions que prend la nature pour lutter contre la monotonie de la présence sont les aliments de l'imagination. Pourquoi les anéantir ? De quoi se nourriront l'amitié et l'amour quand la télévision s'ajoutera à la téléphonie ? Heureux les peuples qui, comme le vôtre, se gardent des faux semblants de l'invention scientifique...

— Monsieur, m'écriai-je, la Turquie républicaine...

— Ah ! poursuivit-il de sa voix triste et lente, ne protestez pas. Vous ne savez pas téléphoner : cela est suffisant pour que vous me soyez extrêmement sympathique... Mais laissons là ces mécaniques insupportables ; parlons plutôt de vous, de votre cher pays, de ces mœurs si tranquilles qui font de votre peuple, au milieu de la folie générale, un modèle de sagesse et de sérénité.

— Ne croyez pas...

— Pourquoi vous récrier ? Il est bon qu'il y ait encore sur le globe de paisibles territoires où les jeunes filles, indifférentes à la chimie appliquée, aux sciences politiques et aux boissons américaines, se plaisent à distribuer des figues et du lait aux aveugles des portes de mosquées. Elles ignorent les complexes de Freud, les nébuleuses spirales, elles arrosent le pot de basilic qui rafraîchit l'air au seuil de leur fenêtre, elles préparent le café pour les visiteurs...

— Ah ! ah !...

— ...Et, le soir, elles prennent pour confidente de leurs innocents plaisirs une petite marchande d'abricots. Ainsi leur cœur reste ouvert aux joies simples de la vie qui sont la source des plus grands bonheurs.

Pendant que ce jeune Français me tenait le langage d'un Turc du temps des khalifes, je jetais quelques rapides regards sur le décor et sur les meubles qui m'entouraient. Ils me rappelaient, en moindres proportions, les tentures, les sièges et les porte-bougies des salons de Dolma-Bagtché. Tout semblait dater des années où le sultan Abdul-Medjid régnait sur la Turquie, où l'empereur Napoléon III gouvernait les Français. Les fauteuils étaient de soie capitonnée, les rideaux lourdement chargés de franges et de glands; les murs étaient ornés d'images représentant des scènes où l'on voyait des femmes en crinoline, assises dans des voitures étroites qu'encombraient leurs jupons ridicules; la table de la cheminée portait, sous des globes de verre, deux bouquets dont les fleurs étaient faites de plumes d'oiseaux curieusement assemblées; sur des guéridons noirs, décorés de paysages en nacre incrustée, se trouvaient disposés des godets, des vases et des pots de verre rose ou bleu, des coffrets en coquillages, des petits livres reliés en toile noire frappée de dessins dorés, bref tout un bric à brac dont un juif de Péra n'eût pas donné vingt piastres. Pas le moindre siège de ferronickel, pas le moindre tapis à figures de géométrie; nul tableau de pipes, de bouteilles et de journaux. Rien de moderne, rien de vraiment évolué.

— Je suis impatient, poursuivait Hubert de Villeneuve-Châtillon, de vous entendre exprimer des pensées qui ne soient pas nées d'un cerveau brûlé par les rayons perfides de la science : parlez, livrez-moi les secrets de la sagesse orientale : d'un garçon de mon âge qui ne sait pas téléphoner j'ai tout à espérer.

Il était impatient; je l'étais bien davantage.

Je lui fis un beau discours; il y avait deux heures que je l'avais dans le gosier. Je lui dis qui j'étais et qui était mon maître. A chacune de ses histoires de pot de basilic, de café pour les visiteurs et de marchande d'abricots, je répondis par une description, menée avec un extrême enthousiasme, des sucreries d'Anatolie, des distilleries de Chichli et des tanks à essence du Bosphore. Je lui fis de la motorisation des routes

d'Anatolie un tableau si poussé que j'étais pris moi-même à mon récit et que je voyais rouler entre Kastamouni et Zafaranboli des autocars à voyageurs et des autos de messageries dans une poursuite étourdissante. Je lui contai les merveilles de la demeure de Mahmoud Chukri pacha, le bar et ses apéritifs, les appareils à tuer les mouches, les tapis à théorèmes.

— Et pour le téléphone, ajoutai-je, ne croyez pas, monsieur, que nous n'en ayons point l'usage. Il n'est pas un étudiant de Galata Séraï qui ne connaisse le microphone de Hughes et le récepteur magnétique de Graham Bell. Aussi vrai que Charlemagne était turc par ses origines, nous sommes occidentaux par notre aisance à nous mouvoir dans le scientifique et dans le mécanique. Il est certain que nous n'avons pas encore d'escaliers mobiles et que la tour Eiffel l'emporte de beaucoup sur les antennes de T. S. F. d'Ankara. Mais nous avons le rationalisme, le positivisme et le scientisme : ce sont de hardis monuments de l'esprit que nous avons surélevés de plusieurs étages depuis que nous sommes en république.

Mon adversaire paraissait écrasé par tous ces arguments contre son basilic, son café et ses joies simples de la vie. Il ne disait rien ; il me considérait comme un vaincu considère son vainqueur ; il semblait attendre que je décidasse si je lui étais toujours aussi sympathique de n'avoir point l'usage du téléphone ou si nous devions rompre dès cette première rencontre. Ce fut l'estomac qui régla la question ; j'avais grand faim et grand soif, car les mouvements de la parole ont la propriété de tarir les sources de ma salive et d'ouvrir, au contraire, l'entrée, ou cardia, de ma poche stomacale. O correspondances réflexes !

— Au revoir, dis-je à mon rêveur, je m'en vais déjeuner. Et, ajoutai-je en riant, ce n'est pas de joies simples et de café que je me nourrirai, mais d'hydrates de carbone et d'albuminoïdes, comme il convient à un omnivore qui a un bon millier de calories à refaire.

— Quoi ! dit-il en relevant vivement la tête, vous me quittez, et nous n'avons point parlé des jeunes filles de votre pays. Sont-elles toutes rationalistes ? Apportent-elles toutes leur pierre à ces monuments de l'esprit que vous célébrez avec tant d'éloquence ?

Et il me pria le plus poliment du monde de bien vouloir partager le déjeuner familial, en s'excusant à l'avance qu'il

n'y eût peut-être pas à la table de sa mère la quantité de calories que semblait exiger mon régime alimentaire.

— Ma mère, ajouta-t-il, sera heureuse de vous revoir ; elle m'a parlé de vous en des termes dont elle n'est pas prodigue.

— C'est, dis-je en rougissant, que cette dame aime les républicains.

Nous eûmes un beau et bon déjeuner. M^{me} de Villeneuve-Châtillon traitait, ce jour-là, une dizaine d'hommes politiques qui se trouvèrent d'accord, dès le début du repas, qu'il fallait que le ministère tombât.

« Voilà, me dis-je, un événement extraordinaire ; j'assiste à un complot contre le gouvernement ; c'est une heure historique. »

Je songeais aussi qu'un déjeuner de cette sorte, s'il avait lieu à Ankara, serait suivi, le lendemain, de la pendaison des conspirateurs, et même de la mienne, tout étranger que je fusse à la conspiration ; pour M^{me} de Villeneuve-Châtillon, je ne savais le sort qu'on lui eût réservé, mais sa riche argenterie, sa vaisselle fleurie, ses verres de fin cristal eussent gagné une autre table que la sienne. J'étais donc curieux au plus haut point de ce qui s'allait tramer, et c'est le cou bien dégagé de tout avant-goût de corde que j'avalai ma part d'un melon couleur d'abricot qui ouvrait le repas.

Les présentations avaient été faites à la manière occidentale, et je n'avais pas entendu les noms des convives. Mais je compris tout de suite que le chef du parti socialiste français se trouvait parmi eux. Quel coup ! Quelle surprise ! Un des dirigeants de l'Internationale ouvrière à la table de la comtesse de Villeneuve-Châtillon ! On pense bien que je n'eus d'yeux et d'oreilles que pour lui.

Ce n'était pas un ouvrier ; du moins, il n'en avait point l'air. Ses mains étaient fines, ses ongles avaient du poli et ses gestes voletaient avec grâce autour de son assiette. Le visage ne portait aucun de ces stigmates qui marquent les traits du forgeron, du terrassier, du maçon. S'il m'eût fallu le situer dans le monde prolétaire, c'est à l'industrie des parfums que je l'eusse rattaché. Il parla d'abord de la misère des Allemands en des termes si douloureux qu'en l'écoutant les larmes me vinrent aux yeux ; et quand il décrivit les scènes de famine qui désolaient le pays de nos anciens alliés, ma gorge se serra si étroitement que je dus boire un plein verre de vin

pour frayer un passage au filet de sole que j'avalais alors.

— C'est affreux, dis-je à mon voisin. Ne fera-t-on rien pour soulager une si grande misère ?

— Il faut d'abord renverser le ministère, me répondit-il.

— Allemand ?

— Non, français ?

Je ne compris pas le sens de cette réponse, mais je dois dire qu'elle me parut très forte. Le chef socialiste parla ensuite du chômage mondial, des usines fermées par milliers, des métiers arrêtés par millions; il conta des histoires épouvantables de chômeurs affamés, léchant l'huile des machines, désormais inactives, dévorant la graisse des coussinets, le suif des courroies. J'en avais le cœur levé; il me semblait que les sauces que l'on servait prenaient un goût de cambouis.

— Hélas ! disais-je, y a-t-il un remède à des maux de cette sorte ?

— Oui, me dit mon voisin : il faut faire tomber le ministère.

C'est bien ce que pensait aussi le chef de la section française de l'Internationale ouvrière. Après les peintures qu'il nous avait faites, il nous en fit d'autres qui me remirent en appétit : d'un joli geste de sa fine main, il avait abattu ce ministère français qui était la cause que les chômeurs de Dusseldorf, de Detroit, de Liverpool léchaient l'huile des turbines pour se maintenir en vie. Il annonçait l'âge d'or; la journée de huit heures était réduite à quatre, les salaires étaient doublés; les voyages en chemin de fer étaient gratuits, ainsi que les fauteuils de l'Opéra et les chaises des jardins publics.

— Et les cinémas ? demandai-je dans un élan, car j'aime à la passion cette imitation de la vie, plus belle que la vie elle-même.

— Cela va de soi, répondit le chef socialiste en me considérant avec bonté.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, les étudiants de Galata Séraï et les demoiselles vendeuses des magasins d'Istanbul vous rendront justice que vous êtes un ami de l'humanité.

Comme je parlais ainsi, M^{me} de Villeneuve-Châtillon m'adressa un si tendre regard que je le pris pour un encouragement à pousser davantage ma pensée. Le vin que j'avais bu, l'enthousiasme où j'étais d'approcher un des chefs de l'Inter-

nationale ouvrière m'emportèrent dans un envol d'éloquence qui me surprit moi-même. Je peignis à mon tour les misères du peuple turc : les sucreries d'Anatolie abandonnées, faute de betteraves ; les caves de Rodosto fermées, faute de raisins ; la fabrication du cognac turc arrêtée, faute de consommateurs. Je montrai la jeunesse intellectuelle livrée à de honteux loisirs : les avocats étaient sans cause, les médecins sans malades, les militaires sans guerre...

— Je suis déjà positiviste, rationaliste, scientiste ; occidentaliste, pour tout dire. Eh bien ! fis-je, si le socialisme guérit ces maux terribles, je suis socialiste.

— Oui, oui, dit M^{me} de Villeneuve-Châtillon sur un petit ton d'impatience, mais il faut d'abord renverser le ministère.

C'est alors qu'on commença à conspirer. A ma grande surprise, on menait le complot ouvertement et à haute voix. Je jetais les yeux sur les domestiques, les murs, les trous de serrure, ces témoins habituels des conspirations, ces livreurs des secrets bien gardés ; je songeais, avec un nouveau et brusque serrement de gorge, aux potences de Menemen où se balançaient, il n'y avait point si longtemps, quelques bavards, coupables d'avoir affirmé, eux aussi, qu'il fallait renverser le ministère. Il est juste de dire qu'il s'agissait du ministère d'Ismet pacha, le plus grand, le plus honnête, le plus intelligent et le meilleur des républicains, après notre Ghazi.

« Ils sont bien imprudents, pensais-je en moi-même. C'est qu'ils sont sûrs de la victoire et que les autres sont à leur merci. »

Et, par un retournement de l'intuition, je voyais ces imprudents céder la corde de la potence à ceux qu'ils condamnaient. Mais c'était encore préjuger des coutumes politiques des Occidentaux : entre ces Français bien mangeant, bien buvant, il n'était point question de pendre les ministres, pas même de les jeter en prison ; il s'agissait plus simplement de les mettre en minorité à la Chambre par le moyen d'amendements, d'ordres du jour et de toutes sortes de manigances, traquenards, manœuvres de couloirs et coups de surprise, inconnus au parlement d'Ankara. J'étais déçu, et je le dis à mon voisin.

— Quoi ! vous ne pendez pas les ministres dont vous êtes mécontents ?

— Vous n'y pensez pas, me dit-il, nous n'aurions bientôt plus de parlement.

— Plus de parlement ?

— Oui, me dit cet homme en pinçant sa barbe qui était courte et pointue, au parlement français nous avons tous été, nous sommes ou nous serons ministres.

— Et combien êtes-vous dans votre parlement ?

— Neuf cents, environ.

O cerveaux ! ô compétences !

« Nous aurons beaucoup à travailler, me dis-je, avant d'avoir à Ankara un parlement de cette qualité. »

Et je songeais que mon maître, député, rapporteur et futur ministre, le plus intelligent et le meilleur des républicains après notre Ghazi et notre Ismet pacha, n'était point capable de faire un discours que je n'en composasse le texte et le lui misse sur les lèvres... Il est vrai que je suis bachelier et féru d'éloquence.

Quand nous sortîmes de table, Hubert de Villeneuve-Châtillon, qui n'avait soufflé mot pendant le repas, s'approcha de moi.

— Mais vous ne m'avez pas dit, fit-il, si les jeunes filles de Turquie sont toutes rationalistes ?

— Elles le sont, sauf une seule : c'est M^{lle} Zulfu. Toutefois, soyez sûr qu'elle ne tardera plus à l'être.

Il me regarda en souriant, me dit adieu et disparut.

— Cher petit, me murmura M^{me} de Villeneuve-Châtillon quand son fils m'eut quitté, n'oubliez pas que vous devez me répéter ce discours radical sur... sur... enfin, peu importe.

— Sur la motorisation de l'Anatolie, madame. Justement j'y pensais, ajoutai-je en toute vérité.

— Ah ! vous êtes charmant, me dit-elle dans un souffle.

Et elle alla poursuivre ses complots contre le ministère pendant que je goûtais les différentes liqueurs qu'un valet offrait sur un plateau.

MAURICE BEDEL.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

L'ÉCOLE UNIQUE

Nous sera-t-il permis d'aborder ce sujet à l'aide d'une hypothèse hardie? Supposons que la liberté demeure encore le fondement inébranlable de la République et que les partis de gauche, qui n'ont pas eu la peine de la conquérir, s'attachent fermement à la conserver. Figurons-nous aussi que la famille, cédant moins à la tentation de remettre à l'État le soin d'élever ses enfants, se montre plus jalouse de maintenir ses droits. Alors, l'école unique, provisoirement réalisée, ou peu s'en faut, par la social-démocratie allemande, paraîtrait à tous les yeux ce qu'elle est en réalité. On ferait généralement réflexion que pousser aux plus hautes études, avec l'agrément des parents, les écoliers intelligents et pauvres, n'est pas un devoir si nouveau que le moyen, c'est-à-dire le régime des bourses, n'en soit dès longtemps éprouvé et que, d'autre part, apporter un peu plus d'ordre dans l'organisation de notre enseignement public n'exige pas un bouleversement social. Mais notre hypothèse est manifestement téméraire.

Car cette formule : « l'école unique », brusque, depuis quelques mois, la fortune. Elle a pris place dans la déclaration du gouvernement. Non qu'elle n'ait d'abord, à la fois équivoque et directe, un peu embarrassé ses partisans mêmes. A en épuiser tout le sens, les esprits réfléchis en aperçoivent la fin. Et l'équivoque a la transparence du verre. Aussi bien, les pouvoirs publics ont-ils conservé ces deux mots frappés en médaille pour la masse et inauguré « l'éducation nationale » pour marquer qu'ils renouent avec la Révolution.

LE RATTACHEMENT A LA RÉVOLUTION

Ils s'y rattachent en effet. Il n'y a pas lieu de retracer ici le mouvement d'idées pédagogiques qui, au XVIII^e siècle, ouvrit

la voie. On sait que parlementaires et encyclopédistes, notamment, y prennent une part active. Et Diderot publie déjà les grands thèmes philosophiques : instruction obligatoire, gratuité, voire rémunération de l'élève sous forme d'entretien, gouvernement de l'instruction exclusivement reconnu à l'État. Mais les écrivains proposent et les politiques disposent. Vue de notre observatoire, la Révolution française forme moins un bloc qu'elle ne décrit une courbe. Enthousiaste à répandre le savoir, elle a pu s'abandonner aux égarements pendant un temps. Partie toutefois de conceptions libérales, après le 9 thermidor elle y revient.

Le mémoire de Talleyrand. — Le 10 et le 11 septembre 1791, Talleyrand lit à la Constituante un mémoire, qui, traduisant, ainsi qu'on l'a noté, dans un heureux enchaînement, les idées de l'époque, ouvre des aperçus nets et pratiques. Les avantages que l'instruction apporte à la société et à l'individu apparaissent dans leurs rapports étroits. A bien dire, l'organisation qu'il propose, conforme à la division administrative, n'offre plus guère d'intérêt pour nous. Mais, pour faciliter l'instruction du peuple, il admet la gratuité à l'école primaire. En même temps il maintient qu'elle « a des bornes » et qu'il n'incombe pas à la nation de faire toutes les avances ni de « s'imposer la loi de donner pour rien les moyens de parvenir à des états qui, en proportion du succès, doivent être productifs pour celui qui les embrasse ». Sans réserver le savoir aux riches, persuadé au contraire qu'il faut que, par des exceptions honorables, — c'est-à-dire des bourses, — « quelque part qu'il existe », le talent « puisse parcourir tous les degrés de l'instruction », il n'en glisse pas moins cet avis : « De ce qui est pris sur la fortune publique, on doit se montrer avare. »

Et surtout, il s'abstient, lui aussi, d'entreprendre sur la liberté. « La Nation, écrit-il, *offre* à tous le bienfait de l'instruction, mais elle ne l'impose à personne. » Ni obligation ni contrainte. Et il n'oublie pas la contre-partie : « Si chacun a le droit de recevoir les bienfaits de l'instruction, chacun a réciproquement le droit de concourir à la répandre. » Cela paraît à nos partis « avancés » dur à entendre. Et l'école unique ne tend pas précisément à nous en rapprocher. Talleyrand, à la vérité, excepte les ordres monastiques ; en récompense, il refuse de conférer un privilège à aucune congrégation laïque :

dans sa pensée d'alors, ni la Société de Jésus ni rien qui annonce l'Université de Napoléon.

Il ne s'aveugle pas, d'autre part, sur l'égalité qu'il tâche de réaliser autant qu'il lui paraît possible, en diminuant par l'instruction les différences de niveau. Il s'efforce d'élever sans niveler; et ce n'est pas son goût « d'empêcher la supériorité des esprits ». Ces vues sages trouveront, à la Convention, des censeurs sévères. Duhem les appréciera en quelques mots : « Un prêtre a présenté un plan à l'Assemblée constituante; il y enracinait toutes les aristocraties. » Ce pur a fait souche. Joignons que le rapport de Talleyrand n'a garde « de déranger les plans de la Nature » et que, s'il propose de remplacer les couvents par des écoles d'État pour les filles, il n'y conserve les élèves que jusqu'à l'âge de huit ans. Au delà, elles reçoivent l'éducation dans la famille; c'est « le premier devoir » des parents. La scolarité est courte, assurément; mais le conseil est bon. Et, au risque de perdre le conseiller dans l'esprit de notre époque, nous constaterons qu'il y ajoute cette maxime : « Ne faites pas des rivaux des compagnons de votre vie. » Bref, malgré son ardeur à faire apprendre la Constitution, d'ailleurs revisible, comme un catéchisme et sa conception de la morale enseignée comme une science, l'école unique ne se réclame pas de lui.

Le rapport de Condorcet. — Condorcet, ami de d'Alembert et d'Helvétius, disciple de Diderot et de Rousseau, est son auteur. En cet adepte intransigeant des doctrines de la perfectibilité humaine, qui se fût fait hacher avant de rien rabattre de sa confiance dans le progrès universel, les promoteurs trouvent le patronage d'un grand esprit, mais aussi d'un savant quelque peu sectaire et d'un philosophe illuminé à sa façon. Ce mathématicien n'est pas l'homme de la mesure. Dans son Rapport présenté, au nom du Comité de l'instruction publique, à l'Assemblée législative, le 20 et le 21 avril 1792, la troisième République a puisé comme à une source vive. Se référant au plan qu'il avait tracé à la suite de longs travaux, elle a jeté les fondations solides et bâti l'édifice de son enseignement. Il n'est pas jusqu'aux études supérieures où il n'ait ouvert des jours à de récentes réformes. Mais sous son buste, ceux qui se disent à présent ses successeurs et qui sont, de fait, à sa suite, après le meilleur, s'attachent à imiter le moins bon.

Et d'abord, cette conception des études secondaires, inspirée de l'*Encyclopédie*, cette prévention, au rebours de Mirabeau, contre les humanités anciennes, cette aversion pour la tradition comme pour une chaîne lourde de préjugés et d'erreurs, cette ferveur jalouse pour les sciences théoriques et appliquées, cette préoccupation de substituer les notions à la culture et de mettre l'accent sur ce « qu'il peut être utile de savoir », ce souci d'introduire dans les instituts (lycées et collèges) l'agriculture, les arts mécaniques, l'art militaire, sans compter « les connaissances médicales nécessaires aux simples particuliers, aux sages-femmes, aux artistes vétérinaires », cette sorte de préparation aux profits immédiats d'où sortirent pour peu de temps les « écoles centrales », ce régime de cours, d'options, de fusions, — tout cela ne laisse pas de prolonger les visions d'un « scientifique » qui rêve un âge d'or où les maladies disparaîtraient, où, par la grâce des lumières enfin répandues sur tout le territoire, tout établissement d'instruction publique deviendra même inutile. Certains excès s'expliquent, au surplus, par une réaction justifiée contre l'enseignement trop formel des Jésuites. Une politique prétendument démocratique les reprend à son compte, sans la même raison, depuis un temps. L'école unique, depuis 1925, n'y est pas étrangère.

Quand le conventionnel Mazuyer reprochait à Condorcet de détruire la liberté et l'égalité, il manquait toutefois de clairvoyance. A la première, l'auteur du Rapport fameux ne porte point d'atteinte. Il ne touche pas à la liberté de l'enseignement et respecte celle de l'individu. Il débute par ces mots : « Offrir à tous les individus de l'espèce humaine... » Offrir, de même que Talleyrand, sans le gendarme. Pareillement, il réserve l'éducation à la famille. Il n'eût pas fait écho à l'impératif catégorique : « Que la Nation s'empare de l'enfant nouveau-né ! » Sur les sentiments naturels et la raison il fonde la morale laïque de l'école, comme nous disons, mais dans le franc dessein de respecter les opinions ; et, non plus que les dogmes religieux, il n'admet à l'école une doctrine d'État. Et il va loin en ce sens. Au delà du degré élémentaire, il ne souffre pas de pouvoir qui « interdise d'enseigner une opinion contraire à celle qui a servi de fondement aux lois établies ». Il va même jusqu'à organiser le corps ensei-

gnant au centre de l'État, comme une congrégation intangible, après avoir combattu les autres. Et il s'en explique en des termes qui le couvriraient à présent de confusion : « Aujourd'hui tous savent que les citoyens seuls ont des droits et que le titre de fonctionnaire public ne donne que des devoirs. »

Il est véritable que l'égalité l'entraîne encore plus loin. Gratuité de l'enseignement à tous les degrés, enseignement identique, en des classes mixtes, pour les garçons et les filles, il ne balance point de les inscrire dans son projet. Pour le reste, il n'échappe pas à un penseur de cette envergure que l'égalité des intelligences n'est que rêverie. Mais il ne lui en arrive pas moins d'écrire : « L'ordre de la Nature n'établit dans les esprits d'autre différence que celle de l'instruction et de la richesse. » En fait, il n'a nulle envie de niveler la société par le bas ; mais enfin, il ne laisse pas d'appréhender la supériorité des esprits, maître authentique de ceux qui, de nos jours, consentent à accepter des élites, mais non une élite.

Et enfin, dans le ciel de ce programme égalitaire se lève l'étoile de l'unité sociale ; elle se lève dans une obscure clarté, au dommage de la liberté qu'on croyait sauve : « ...Tandis qu'en abandonnant l'instruction aux volontés individuelles, elle ne servira qu'à fortifier les différences d'usages, d'opinions, de goûts, de caractères qu'il est si important de faire disparaître. » Nous retrouverons, au cours de cet article, les traces de ce texte ; voici la première.

Le projet de Robespierre. — Le 13 juillet 1793, Maximilien Robespierre monte à la tribune pour donner lecture d'un essai trouvé dans les papiers de Lepelletier de Saint-Fargeau et qui fut imprimé par arrêté de la Société des Jacobins. Il reprend le projet qui suivait cet essai, le 29 juillet, et le fait accueillir par la Convention, qui, d'ailleurs, le 20 octobre, recule devant la mise à exécution. Qu'est-ce à dire ? Que le plan de Condorcet pêche par la base, que la liberté y est par trop sauvegardée, que l'égalité n'y trouve pas son compte, ni l'éducation nationale son unité intégrale. Les écoles primaires prévues dans son rapport ont un vice radical, ou plutôt girondin, qui est « de ne s'emparer que de quelques heures et de livrer à l'abandon toutes les autres... Dans l'institution publique, au contraire, la totalité de l'enfant nous appartient. » Et pour se faire entendre encore plus clairement, le nouveau projet pré-

cise : « Tout ce qui doit composer la République sera jeté dans un moule républicain. »

En lisant « les fastes » de Lacédémone et la *République* de Platon, l'auteur a rêvé « délicieusement » de prolonger la mainmise pendant l'adolescence. Mais qui ne sut se borner ne sut jamais légiférer. Il se contente, et Robespierre avec lui, d'élever en commun, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de douze pour les garçons et de onze pour les filles, tous les enfants *sans exception ni distinction*, aux dépens de la République. Il les reçoit bruts des mains de la nature et les rend à la société pétris pour elle. Propriété de l'État, corps et âme, ils revêtiront son uniforme. Mêmes vêtements grossiers, même nourriture frugale, sans pain ni viande, même éducation physique, mêmes connaissances rudimentaires : les sombres erreurs de Sparte. Le travail manuel, celui de la terre, l'art du cantonnier feront la principale occupation de la journée. Garçons et filles, de toute condition, également occupés aux ateliers, serviront à grossir « pour la République la masse annuelle des produits manufacturés ». Le produit de ce travail, une taxe imposée sur tous les citoyens du canton, et les revenus personnels des enfants qui en pourront avoir doteront ces établissements « d'institution nationale », ces maisons d'égalité. Quant aux parents, dont on désole d'autorité la vie domestique et annihile l'influence, ils auront la compensation d'un droit d'administration et de regard... par délégation : tout justement ce que l'école unique présente, plus parcimonieusement encore, sous le nom de collaboration de la famille.

Parvenus à ce point, nous atteignons le sommet de la courbe décrite par la pédagogie de la Révolution. Or, c'est un fait notable que, le 11 juillet dernier, dans une assemblée solennelle où ne se prononce aucune parole qui ne soit méditée, M. de Monzie mettait le premier ministère de l'Éducation nationale sous les auspices de Robespierre.

LE MÉCANISME DE L'ÉCOLE UNIQUE

La gratuité de l'enseignement. — Par la gratuité de l'enseignement à tous les degrés, les partisans de l'école unique rejoignent d'abord Condorcet. Ce que les républicains de 1880,

un Compayré, historien des *Doctrines de l'éducation en France*, un Camille Sée, fondateur de l'enseignement secondaire des jeunes filles, et d'autres encore, non des moindres, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, tenaient pour une chimère ou une arme peu loyale ou encore une munificence dangereuse, ils le considèrent comme la condition première de leur réforme. Et ils ont raison. Mais les républicains modérés sont moins bien inspirés de les suivre, fût-ce à leur corps défendant.

A l'école primaire, qui est obligatoire, la gratuité se justifie par l'obligation. Et l'obligation se fonde sur cette raison inéluctable que, chaque citoyen tenant dans sa main les destinées de la Nation avec son bulletin de vote, l'illettré n'offre pas seulement une proie aux charlatans mais constitue à demeure un péril public. En revanche, franchi le stade des connaissances nécessaires à un brave homme et à un bon citoyen, l'État n'a plus d'autre devoir que d'organiser de bons enseignements. Rappelons-nous, — même à cette distance, — le conseil ménager de Talleyrand : il est de saison. Cette année, l'enseignement primaire coûte deux milliards 390 000 000 francs. Pour les conséquences de l'école unique, il semble difficile de les chiffrer dès maintenant. La proposition de Condorcet concernant *les élèves de la patrie*, au rebours de la peau de chagrin, ne cessera de prendre de l'extension : bourses, bourses d'entretien, allocations, bourses d'études supérieures, constructions, augmentation à peu près inévitable après quelque temps du personnel, internat gratuit en vue. On a parlé de dix à douze milliards. Qui le sait ? Il est vrai que pour les jacobins de jadis et du moment présent la dépense ne fait rien à l'affaire. Et ce n'est pas M. Renaudel, au surplus, qui inventa la manière de prendre l'argent où il est. Barère la définissait dans un rapport du 22 floréal an II : « Saigner le commerce riche, démolir les grandes fortunes. »

Il n'est d'ailleurs que de voir comment la gratuité de l'enseignement a cheminé dans les budgets depuis cinq ans, pour se persuader qu'elle ne passionne pas le pays : il n'ignore point qu'il devra donner du retour. Le 1^{er} octobre 1926, sous prétexte d'économies, M. Édouard Herriot prend un dixième décret-loi qui, dans un certain nombre d'établissements secondaires, réunit, pour les mêmes enseignements généraux, les élèves du primaire supérieur, du secondaire classique et du

moderne et, à l'occasion, du technique. Il était à prévoir que, dans ces conditions, le secondaire payant fût abandonné pour les deux autres exonérés. A quoi bon passer à la caisse quand on peut faire autrement? C'est assez la maxime du jour. Aussi, dès le 27 décembre 1927, un article de la loi de finances exonérait-il de la rétribution scolaire, à partir du 1^{er} octobre 1928, les élèves des classes de 6^e, 5^e, 4^e et 3^e. L'année d'après, par une suite naturelle, l'exonération s'étend à toutes les classes de ces établissements. Mais comme parmi eux se trouvent des lycées « fusionnés », en pratique il ne paraît plus possible d'exiger la rétribution de La Rochelle quand Rochefort en est exempt. Et cette conséquence s'introduit dans la loi de finances, le 30 décembre 1928. Mais le moyen de faire payer l'externat dans les autres lycées, quand ni Rochefort, ni La Rochelle n'y sont plus astreints? Conséquemment encore, le 16 avril 1930, les classes de 6^e de tous les lycées et collèges passent sous le régime de l'externat gratuit; et les partis de gauche couvrent cette disposition de ce *chapeau*: « En vue de réaliser progressivement la réforme de la gratuité complète... »

Depuis, l'engrenage fonctionne sans arrêt. Le 31 mars 1931, la gratuité gagne la classe de 5^e; cette année, elle se répand sur toutes les 4^{es} de France; et, pour hâter le mouvement, le nouveau ministère inscrit dans sa déclaration, par ces temps prospères, la gratuité totale. Et, au cours du prochain débat relatif au budget, nous entendrons, une fois de plus, cet argument censément péremptoire: « Étant donné les frais que l'enseignement secondaire comporte pour l'État, chaque élève payant est déjà boursier pour sept huitièmes. » Comme si les 58 ou 43 millions que le Trésor cesse de percevoir n'étaient pas utiles à le soulager, ne fût-ce que pour répartir à l'élite des enfants pauvres des bourses entières! Raisonnement, en vérité, de fils plutôt que de père de famille.

A l'endroit des intérêts de la société, nous les trouvons exposés par un républicain éminent. C'était à la deuxième séance du 13 février 1902. M. Levraud et M. René Viviani venaient de plaider avec chaleur la cause de la gratuité de l'enseignement. Le premier des deux orateurs n'avait pas laissé pourtant de réclamer comme nécessaire une étude destinée à « faire savoir ce que cette réforme pourrait coûter ». M. Georges Levgues, ministre de l'Instruction

publique, dans un discours aussi vaillant que solide, répond :

« La gratuité de l'enseignement secondaire, c'est un beau songe ! Mais êtes-vous bien sûrs que, si vous réalisiez votre projet, vous n'augmenteriez pas le malaise social ? L'enseignement égal pour tous, voilà la thèse. M. Viviani l'a soutenue avec sa coutumière éloquence. Mais la thèse est fausse. L'idéal n'est pas, dans une société bien organisée, de donner à tous le même enseignement ; l'idéal est d'ouvrir largement, gratuitement l'accès de tous les enseignements, y compris l'enseignement supérieur, aux esprits d'élite, qui si souvent fleurissent dans les rangs du peuple. Dans ce but, on peut, on doit augmenter le nombre des bourses mises à la disposition des fils d'ouvriers et de paysans. »

Et après avoir établi que, parmi les boursiers, la proportion des primaires atteint 71 pour 100, il poursuit, portant son clairvoyant regard sur l'avenir ; il se représente d'avance une nation regorgeant de médecins sans clients, d'avocats sans causes, de fonctionnaires, de parasites sociaux. Il met en garde l'assemblée contre le danger d'augmenter « le nombre déjà si grand des prolétaires intellectuels ». Et portant sa vue plus loin encore, il conclut avec fermeté : « Voilà ce qu'il faut avoir le courage de dire pour enrayer l'émigration perpétuelle vers les villes où tant d'émigrés s'usent, où sombrent tant de courages, pour que, sous prétexte de favoriser la démocratie, nous ne soyons pas exposés à voir ce qui serait la fin de la démocratie : l'atelier vide et la terre déserte. »

Ainsi parle la sagesse démocratique, plus attentive à élever le niveau qu'à pousser aux conséquences extrêmes une mystique égalitaire. Les radicaux-socialistes, au rebours, font maintenant de leur mystique un étendard. La gratuité s'y inscrit, à proprement parler, en lettres d'or. L'obligation scolaire ensuite. Au lieu que Jules Ferry, si l'on en croit un propos de Clemenceau, hésitait à la prescrire jusqu'au terme de l'enfance, ils se disposent à la prolonger pour tous, quelque jour, jusque vers la fin de l'adolescence. Ils faussent ici compagnie à Condorcet, cela va sans le dire ; mais l'école égale, telle qu'ils la conçoivent d'après lui, est pour eux à ce prix. Et le troisième mot complémentaire de leur devise, auquel ils tiennent davantage, peut-être, est précisément celui qui met dans son vrai jour leur objet. Qui paye, oblige ; mais

aussi qui paye, choisit. Seulement, comme le choix implique une préférence qui comporte une inégalité, ils le présentent sous la dénomination scientifique de « sélection ».

La sélection. — Les ombres de Lamarck et de Darwin n'y peuvent rien : cette sélection n'a de scientifique que le nom. Mais elle couvre d'autres desseins. Et la lutte de classes n'en est pas absente. « Depuis longtemps, écrit M. Hippolyte Ducos, l'enseignement secondaire s'affaiblit et s'appauvrit d'être gardé par un caissier. » Nous sommes au cœur de la question. Les études du lycée et du collège constituent, paraît-il, un privilège de la bourgeoisie et de l'argent. L'heure a sonné d'exproprier l'une et d'exterminer l'autre.

Veut-on connaître toutefois la profession qu'exercent les parents d'élèves des classes primaires de tel lycée de province ? Docteurs et pharmaciens, 10 ; avocats, notaires, architectes, 5 ; parlementaire, 1 ; officiers, 10 ; professeurs (primaires, secondaires, Beaux-Arts), 19 ; ingénieurs et chimistes, 5 ; fonctionnaires (justice, enregistrement, postes, contributions), 9 ; propriétaires, 7 ; clercs de notaires, métreurs, directeurs d'agence, 5 ; représentants de commerce et directeurs commerciaux, 19 ; commerçants (depuis le gros négociant jusqu'au gérant d'un dépôt), 51 ; agents d'assurances et employés de banque, 10 ; petits employés de chemin de fer, 6 ; cultivateurs, 3 ; chauffeurs de taxi, 2 ; ouvriers d'usine, 7 ; cuisiniers-pâtisseries, 2 ; femme de ménage, 1.

Et voici, puisé au même document (1), un autre relevé concernant les parents des élèves qui composent l'unique classe primaire d'un petit collège : fonctionnaires, 3 ; ingénieurs ou directeurs d'usine, 5 ; employés modestes aux chemins de fer de l'État, 5 ; employé de bureau, 1 ; commerçants, 12 ; cultivateurs, 3 ; ouvriers d'usine, 4.

Il est peu supposable, suivant la remarque de M. Maurice Berge, que la population scolaire de ces établissements fasse exception. Et l'on peut donc affirmer que l'enseignement secondaire n'est pas une citadelle bourgeoise protégée par le mur d'argent. A cette statistique il ne manque que des « usagers » très riches.

(1) Rapport adressé, en 1931, à tous les membres du Parlement, au nom de l'Association des instituteurs et institutrices des lycées et collèges de France (nouveau régime) et rédigé par M. Maurice Berge, du lycée de Tours.

Au fait, ce qui distingue les réformateurs de la Révolution de ceux de l'heure présente, c'est que les premiers, hormis les égarés et les forcenés, dans leur ardeur à régénérer l'homme par l'instruction, s'évertuent à en ouvrir largement les portes, tandis que leurs disciples, à la considération du socialisme, s'efforcent de pratiquer des guichets. Ils ont à tout instant la liberté sur les lèvres ; et leur politique ne se lasse point de la comprimer. Une pensée généreuse sur laquelle tous les républicains se rencontrent, ils la gâtent par des modalités restrictives. C'est peu pour eux d'aider, comme il le faut, les écoliers intelligents et d'humble origine à poursuivre leurs études dans l'enseignement secondaire, s'ils n'en écartent d'autres enfants. Et ils en viennent là par complaisance envers une doctrine qui ne se plie ni à l'unité nationale ni à la paix intérieure.

Dans une Université libérale il était d'usage que les examens d'admission au lycée et de passage dans les classes successives, empreints de bienveillance, fissent sagement crédit à l'humaine nature. Il ne paraît pas que M. Lucien Lamoureux, ministre de l'Instruction publique, définissant l'école unique au Congrès de la Ligue de l'Enseignement, le 24 mai 1926, s'en formât encore une idée très différente, lorsqu'il proposait de « laisser à chaque enfant la possibilité, au sortir du primaire, de choisir l'enseignement qui lui plaira ». A dire vrai, le 23 juillet 1928, M. Édouard Herriot, ministre de l'Instruction publique, présentait la chose sous une autre face, une fois la gratuité amorcée : « Le mécanisme qui permettra de régler heureusement l'admission gratuite est celui-là même qui révélera les plus dignes et qui jouera de la sixième à la seconde... » Libre option en 1926 ; mécanisme en 1928. Et M. François Albert, le 12 mars 1930, à la Chambre, le décrit en détail : « C'est une sélection continue, régulière ; c'est, par un filtrage répété, et par conséquent contrôlé, après étude et surveillance du sujet, la sélection définitive. » Tant y a que, mécanisme, filtrage, c'est la destinée des enfants dont les parents se confient à l'enseignement public, décidée, dès l'âge de onze ans, par un gouvernement pédagogique, l'investiture d'une congrégation nouvelle, la souveraineté d'une « exami-nocratie ».

Et c'est, de surcroît, une méconnaissance de l'intelligence

humaine, de ses démarches secrètes, de ses ressources profondes, de son inégal développement, de sa plasticité. On a tout dit et nous venons après trop d'autres pour ouvrir des vues nouvelles sur les esprits à retardement, sur l'apparition souvent trompeuse d'aptitudes précoces et de vocations sans lendemain, comme aussi sur le pouvoir du caractère et l'influence de l'éducation familiale. Dès 1923, la commission de l'école unique convient que « sans doute les aptitudes ne s'affirment guère avant quinze ans ». Même les Instructions qui suivent le décret relatif à la réforme de l'enseignement secondaire et pris, le 13 mai 1923, par M. Anatole de Monzie, n'omettent pas d'attirer l'attention sur cette vérité d'expérience : « La formation de l'esprit est plus lente et plus tardive qu'on ne dit souvent ; elle marche de pair avec celle du corps ; et c'est entre quatorze et seize ans, quelquefois plus tard, que généralement elle se place. » A quoi bon alléguer des exemples notoires et même célèbres, qui vont du général Bonaparte au général Mangin, du sculpteur Girardon au sculpteur Bourdelle ? Mieux vaut appeler en témoignage un technicien, comme on dit par le temps qui court : M. Maurice Berge, dont nous avons cité le Rapport plus haut, instituteur d'une classe élémentaire.

« J'ai actuellement trente-cinq élèves qui se destinent à l'enseignement secondaire. Je crois les bien connaître ; il m'est possible de porter sur eux un jugement de valeur fondé sur leur travail journalier. Mon opinion a pu se préciser grâce aux réponses qu'ils font aux multiples questions d'intelligence que je leur pose. Je puis par des tests vérifier leur attention, leur mémoire, leur imagination, leur faculté logique, leurs types d'associations, etc..., et pourtant si je devais prendre parti et formellement déclarer : « Celui-ci est fait pour le secondaire, celui-ci, au contraire, doit être éliminé », quelle cruelle inquiétude me rongerait ! Quelques cas ne paraissent pas douteux, soit dans la tête de la classe, soit dans la queue de classe, bien que l'avenir puisse, pour les uns et les autres, m'infliger, malgré ma prudence et ma conscience, un cruel démenti. Mais pour de nombreux élèves appartenant au noyau central, qui oserait les classer délibérément dans l'enseignement technique ou dans l'enseignement spéculatif ? »

Ce doute n'embarrasse pas les ouvriers tenaces, il faut le

reconnaître, qui, depuis 1924, montent la machine. M. de Monzie vient d'ordonner la mise en marche par une circulaire du 21 juin, complétée le 7 juillet, puis le 22 septembre. Et, comme à la décision il joint la netteté, il avertit les recteurs, que ministre de l'Éducation nationale, il organise la sélection sur le plan national. Toute l'enfance sous dossiers; toute la vie sur le rail.

Les Commissions à l'œuvre. — Pour aborder les études secondaires, un certificat est exigible des filles et des garçons, délivré par le médecin de la famille et contrôlé par le médecin du lycée, dont seront saisies les Commissions et qui, par une suite nécessaire, circulera dans leurs mains. Pour peu que la politique s'en mêle, en province le secret ne sera peut-être pas bien gardé. Le ministre, au demeurant, envisage la 6^e comme une classe d'essai; et c'est fort bien vu. Mais il en allait ainsi depuis un long temps, avec un moindre appareil. Connaissions, au reste, que pour l'admission à ce trot d'essai, un tribunal est constitué qui ne réunit pas moins de cinq juges : le proviseur président, un professeur de l'établissement élu par ses collègues, un inspecteur primaire, un représentant des parents d'élèves (la collaboration des familles) et un délégué cantonal : à la ressemblance des commissions tripartites préconisées par la Confédération générale du travail. On ne manquera pas de remarquer que le parent d'élève y figure en modeste posture et que le délégué cantonal, qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire, nommé par le conseil départemental, représente la politique et le personnel primaire. La commission tripartite boîte.

Mais voyons-la à l'œuvre. « Sous la sainte loi de l'Égalité » elle juge sur titres et sur examen ou, plus précisément, les uns sur titres et les autres sur examen : inégalité indéniable. Elle reçoit les candidats admis à l'examen des bourses, à l'examen de passage de septième en sixième : formalité inutile; mais elle prononce aussi sur la vue de dossiers forains, de livrets scolaires du dehors, de devoirs faits dans la famille, — ou en famille, — visés par l'inspecteur primaire. Témoignages, au total, de valeur peu comparable.

Au seuil de la 5^e siège une autre Commission, où figurent un délégué de l'enseignement primaire supérieur et un autre du technique. Attention! Cette fois, plus d'essai, mais

le redoublement de la classe « envisagé comme un cas tout à fait exceptionnel ». Même inégalité d'ailleurs que plus haut : ceux qui viennent du dehors jugés sur références et les autres sur examen. Disons mieux : inégalité plus grave. Car les candidats appartenant déjà au lycée subissent préalablement un examen de passage, « renforcé » en 1925 et sérieusement renforcé. Et le cas des « inaptes » est encore examiné par la Commission. Or les professeurs qui ont refusé l'élève et qui le connaissent se sont dérangés inutilement, si la Commission qui ne le connaît pas est qualifiée plus qu'eux pour décider. Il est constant qu'elle a le droit de le faire comparaître pour lui emprunter des lumières sur ses aptitudes ; à l'âge de onze ans où il y a apparence qu'il ne s'en connaisse pas. Et elle est appelée de surcroît à orienter ceux qu'elle exclut. A onze ans, la voie 1, la voie 2 ou la voie 3 : l'aiguillage réparable pour les riches qui renonceront à emprunter la ligne de l'État, mais sans rémission pour les pauvres. « Inégalité des inégalités » eût, selon toute apparence, conclu l'Ecclésiaste.

UNIFORMITÉ ET NIVELLEMENT

La fusion des divers enseignements. — Pour former la jeunesse à l'unisson, l'éducation nationale compte, dans un avenir prochain, sur l'unité des locaux. Des expériences ont été tentées à Douai et ailleurs, qui réunissaient sous le même toit et sous l'autorité du proviseur, chef de la maison, diverses sortes d'enseignement. Le temps n'est plus où Victor Duruy, créant l'enseignement spécial, eût souhaité, pour en maintenir le caractère et développer l'essor, de l'installer en des établissements distincts. L'école unique, l'école égale souffre mal ces distinctions. S'agit-il cependant de réunir la jeunesse ? Les jeux, les sports, les fêtes y réussissent. Vise-t-on aux économies ? A l'exemple de Louis XIV, au contraire, on se ruine en bâtiments. Des lycées s'élèvent, munis d'une école primaire supérieure. Si Lepelletier revenait parmi nous, il aurait bien de la satisfaction à contempler ses maisons d'égalité élargies et prolongées ; et dans ces coopératives de pédagogie il découvrirait du premier regard le « moule ».

Il règne au centre de ces édifices. Et il porte la marque syndicaliste. Du reste, les plans des architectes abondent, à

finir par celui de la C. G. T. Au Parlement, ont été déposés un certain nombre de projets et propositions, parfois généreuses, toujours politiques, pierres d'attente de l'école unique : en 1919, proposition de loi de MM. Rameil et Laval ; en 1925 et 1926, projets de loi de M. Daladier sur les conseils d'école, l'obligation scolaire et post-scolaire. Et, le 7 août de la même année 1926, M. de Monzie, sénateur, présentait à la Haute Assemblée une proposition d'ensemble tendant à la réorganisation générale de l'Instruction publique, qu'il a reprise à la Chambre, le 10 mars 1931, avec quelques retouches et les signatures de MM. François Albert, J.-L. Breton, Chabrun, etc. L'auteur fait connaître par l'exposé des motifs qu'il s'est inspiré, tout en « mettant du sien dans l'élaboration du plan », des travaux de la Commission spéciale, dite de l'école unique, élargie par lui, le 12 mai 1925, mais choisie et installée, le 16 décembre 1924, par M. François Albert. Ainsi nous remontons aux sources. Si Condorcet est la Bible, cette Commission est la *Genèse*.

Qu'est-ce donc, sur sa proposition, que l'école unique ? D'abord un glissement dans l'irréel. On ne supporte plus des appellations propres à rappeler, comme s'exprimait en 1793 le conventionnel Jean Bon Saint-André, « la hiérarchie sacerdotale ». On ne dira plus : primaire, secondaire, supérieur, mais premier, deuxième, troisième degré selon l'âge des élèves et quels que soient les enseignements, complémentaire, post-scolaire ou humaniste : un hommage à l'égalité, mais un petit péché contre l'esprit. Et c'est l'égalité verticale. Considérons maintenant l'horizontale. Les différents enseignements, situés sur le même plan, ne se distinguent plus par leur caractère ou leur but. Ils se rattachent à une éducation commune, comme les branches au tronc. Une culture générale, aussi longtemps que possible, réunit les futurs avocats et les ébénistes de demain sur cette raison que la société n'a pas moins besoin des uns que des autres, et sur une autre aussi, qu'on ne dissimule pas, à savoir qu'il importe à l'unité sociale que les avocats pensent comme les ébénistes et les ébénistes comme les avocats.

Étages et degrés. — Ces précautions prises, le plan s'élabore géométriquement. Au premier degré, l'école primaire doit réunir tous les enfants. A cette réalisation il y a bien un obstacle : les classes élémentaires des lycées et collèges de

garçons et de filles. Et M. Lucien Lamoureux, en 1926, exposait comme il suit la raison principale qu'il avait de les conserver : « Je ne veux pas, déclarait-il, supprimer les classes élémentaires pour de multiples raisons, dont la plus forte est que je n'ai aucun goût à repousser vers l'école libre une foule d'enfants que les parents se refusent à mettre à l'école primaire. » En regard, M. de Monzie, aujourd'hui maître de l'heure, a pu déclarer avec son franc parler habituel : « Il ne faut pas redouter outre mesure la grève des familles bourgeoises ; à défaut d'autres raisons, la crainte du monopole inclinera toutes les résistances. » La Commission a proposé seulement que « des écoles dont l'organisation sera entièrement semblable à celle des écoles communales » soient « installées dans les locaux actuellement occupés par des classes primaires et élémentaires des lycées et collèges ». Le principe était sauf.

L'enseignement du deuxième degré (de douze à quinze ans) donne une culture générale, qui prépare aux enseignements spécialisés. Elle est reçue à l'école prolongée jusqu'à quatorze ans, dans la section d'enseignement général classique, la section générale moderne et la section technique, le plus possible dans les mêmes locaux et en multipliant les classes communes. Au troisième degré (de quinze à dix-huit ans), c'est-à-dire dans l'enseignement post scolaire, les écoles d'administration, les écoles nationales et professionnelles, les écoles d'arts et métiers, les écoles normales, les collèges et lycées, les spécialités prennent plus d'importance ; mais la même culture se prolonge, avec les mêmes méthodes, et comprend le travail manuel et les arts, les sciences expérimentales et théoriques, l'histoire des faits et des idées, les langues, les littératures et la philosophie. « Les humanités anciennes, déclare-t-on en passant, beaucoup trop subjectives, représentent une conception trop étroite de la culture. » Subjectives ? De bons esprits estiment, cependant, qu'elles représentent, raison, esthétique, morale, une assez large expérience du passé et que, loin d'exclure les études scientifiques, elles y préparent. Tel était du moins l'avis d'un « scientifique » illustre, Henri Poincaré. En somme, que sortirait-il vraisemblablement de ce plan de culture commune ? Un adolescent universel, issu de l'*Encyclopédie*, curieux d'art et positif, capable d' « embrasser les

lois qui régissent les hommes et les choses », en mesure de garder « le contact avec toutes les formes de l'activité sociale », un syndicaliste transcendant : une vue de l'esprit.

Il arrive que nous possédons un enseignement jeune qui tient, lui, à garder son caractère propre. Sans méconnaître ses fins générales, il ne se détourne pas de sa fin particulière. Il vise à donner une éducation complète, mais en fonction de la profession. « Chaque enseignement, précisait, le 22 juillet 1928, M. Labbé, directeur général de l'enseignement technique, se développe selon sa loi... Cette notion d'étages, de degrés, aujourd'hui si répandue et d'une simplicité si séduisante, me paraît trop hypothétique. Les enseignements ne se distinguent pas par l'âge de leurs élèves, mais par la fin à laquelle ils correspondent. » Et, le 21 février 1929, à l'inauguration de l'école professionnelle de Saint-Ouen, il insiste de la sorte : « Quel est le but de l'enseignement technique ? Ce n'est pas de préparer à l'école normale, ni au brevet, ni au baccalauréat : cette tâche appartient à d'autres. Elle veut d'autres programmes, d'autres méthodes et un autre esprit. Le but est d'enseigner un certain nombre de métiers (1). » Ce langage nous replace sur le plan de la réalité.

Les étapes de l'école unique. — Gratuité à tous les degrés de l'enseignement, mêmes règles appliquées aux programmes des filles et des garçons, création d'une Commission permanente de sélection et d'orientation au ministère de l'Instruction publique, la Commission a prévu tout ce que suppose la réforme unitaire, sauf la suppression des écoles normales primaires sur laquelle elle a balancé. Il n'en demeure pas moins certain que, « dans leur forme actuelle », comme l'a écrit M. Jossot, président de la Commission de l'enseignement au Sénat, « elles n'ont plus de place dans la réalisation de l'école unique ». Des esprits réfléchis penchent à croire, au spectacle que donnent les syndicats d'instituteurs depuis trop longtemps, qu'elles n'ont même plus de place dans une République libérale.

Il reste à suivre les progrès de la doctrine ou, pour en parler avec plus d'exactitude, des recommandations proposées par cette Commission qui s'arrêta au seuil de l'enseignement

(1) V. Hippolyte Ducos, *Pourquoi l'École unique ?* p. 143 sq.

supérieur, ou, mieux, du quatrième degré. M. François Albert, ministre de l'Instruction publique, prenant les devants, par une circulaire du 29 septembre 1924, décide qu'à partir du 1^{er} octobre, les inspecteurs de l'enseignement primaire visiteront les classes élémentaires et primaires des lycées; et d'autre part, comme l'institution de l'école unique aura des « conséquences morales et sociales d'une haute importance », et notamment celle de « supprimer les distinctions qui existent encore entre les enfants dans un pays où, depuis plus d'un siècle, les distinctions sociales sont supprimées entre les citoyens », il prescrit « pour faire un pas dans cette voie », l'admission des élèves des écoles primaires élémentaires, à titre gratuit, dans les classes élémentaires et primaires payantes des lycées. Le 28 juillet 1925, une autre circulaire de M. de Monzie esquisse la procédure : si les demandes excèdent les places disponibles, « c'est l'aptitude constatée par un examen qui fixera le choix ».

La même année, un décret du 13 mai, signé du même ministre et concernant l'enseignement secondaire, s'accompagne d'Instructions, citées plus haut, qui imposent, dans les classes de français, pour les mêmes raisons « de grande portée sociale », « d'égalité » et « d'unité », la fusion des élèves classiques et modernes : « l'amalgame », plus tard condamné par le Sénat, mais qui résiste, dit-on, à cette alerte. Un an après, dans un discours précité, M. Lucien Lamoureux, ministre à son tour, n'exagérait rien en annonçant que la notion de l'école unique avait pénétré dans l'enseignement du deuxième et du troisième degré (secondaire). Peut-être avançait-il rapidement lorsqu'il ajoutait que la réforme était « faite ». En vérité, le dixième décret de M. Édouard Herriot qui mêlait sur les mêmes bancs, sous les mêmes maîtres, pour les mêmes enseignements généraux, le primaire, le secondaire et le professionnel, en fixa l'image et le but. Il en enferme la pensée tout entière et même l'arrière-pensée. Il ne s'agit plus seulement, comme en 1793, de modeler l'enfance dans le temps que la matière est malléable; il faut soumettre encore l'adolescence à la frappe de l'État. La loi ne permet pas encore de « s'emparer de la génération qui naît ». Mais nous sommes engagés sur la pente, et fort avant. Méditons, plus que jamais, la parole de l'Incorruptible : « La patrie a le droit d'élever ses enfants... »

SELON L'IDÉAL JACOBIN

L'école unique est le dernier article du programme jacobin. Elle rattache étroitement les radicaux-socialistes à leur origine. Ils épuisent le plan de Condorcet en y mettant du leur ; mais surtout ils épousent la passion de Robespierre.

La poursuite de l'unité morale. — Encore une fois, — il ne faut pas craindre la redite, — qu'un enfant puisse trouver dans le hasard de sa naissance un obstacle à remplir son mérite et accéder aux plus hauts emplois, depuis Mirabeau jusqu'à M. Édouard Herriot, tous les cœurs bien situés s'élèvent contre cette inégalité insupportable. Le désaccord commence avec l'opposition des vues politiques. Ceux qui n'ont pas pris leur parti de sacrifier la liberté individuelle et familiale à une égalité géométrique estiment que des bourses largement réparties, aussi honorables pour ceux qui en sont jugés dignes que pour la société qui les leur offre, constituent, suivant l'expression de Condorcet lui-même, « de puissants moyens de maintenir l'égalité naturelle ». Il n'y a pas là de charité ; et, si elles sont conférées à bon escient, sans tenir compte des recommandations, le hasard n'y a pas de part. Mais cette solution ne suffit pas aux descendants des Jacobins. Et l'unité qu'ils forgent a un autre but.

Est-ce donc qu'ils cèdent à la nécessité de « rationaliser » notre enseignement ? La raison, à tout prendre, n'y est pas à ce point méconnue. Toutefois, on convient que, vers la fin du dernier siècle, il s'est développé avec quelque luxuriance. Paul Appell l'avait signalé à l'endroit de l'enseignement supérieur ; et la proposition de loi de M. de Monzie contient un tableau, un peu poussé au noir, des doubles emplois à l'étage inférieur. En ce moment même, le ministre se préoccupe de supprimer un certain nombre d'établissements superflus ou squelettiques. Pour en raisonner du point de vue pratique, c'est une question de savoir si l'enseignement primaire supérieur, du moins dans sa constitution actuelle, a toute raison de subsister à côté du technique et professionnel. Quelques-uns même se demandent si la section générale n'y double pas le rôle de la division moderne des lycées et collèges. Persuadé comme nous sommes qu'il importe de garder à chaque ensei-

gnement son caractère conforme à son objet, nous présumons néanmoins qu'il n'est pas impossible de faire dans cette forêt une coupe, sinon claire, du moins réglée, suivant les besoins régionaux. Quant aux écoles normales primaires, il y a gros à parier que le ministre qui les supprimera décidément n'a pas encore paru. La pensée de derrière s'est nettement révélée en 1919, quand MM. Locquin et Mauger obtinrent de la Chambre que l'obligation fût imposée aux futurs instituteurs et institutrices (publics et libres, le texte n'interdit pas cette interprétation) de « subir » dans ces écoles un stage d'un an au moins.

Nous touchons le point vif. M. Albert Thibaudet cite, dans un article consacré au radicalisme (1), ce passage que pose en préface à son *Éducation de la Démocratie* M. Léon Bourgeois : « Une société ne saurait vivre dans la sécurité et dans la paix, si les hommes qui la composent ne sont pas unis et comme volontairement disciplinés par une même conception de la vie, de son but et de ses devoirs. L'éducation nationale a pour fin dernière de créer cette unité des esprits et des consciences. » Ces lignes ne sont pas d'un Jeune-Turc du parti, mais d'un radical hors de pair, délicat et affiné.

Et sa plume n'hésite pas à tracer de tels axiomes ; et au doctrinaire ils semblent aller comme de cire. « Avoir fait de grandes choses ensemble et vouloir en faire encore », cette volonté de puissance spirituelle ne suffit plus à unir par un lien assez serré les membres d'une nation. Il faut qu'ils soient instruits à accepter, en s'y obligeant eux-mêmes et comme sans effort, une même conception de la vie et de ses fins. A cet endroit, un libéral se récurve ou se redresse. Il ne se persuade pas qu'il fasse courir un danger à la paix sociale parce qu'il a son éthique ou sa croyance et ne consent pas à les abdiquer en faveur de la collectivité. Au contraire, après qu'il a rempli, respectueux des lois, ses obligations envers l'État, il s'en tient fermement à l'affirmation de Taine : « J'ai ma religion à moi, mes opinions, mes mœurs, mes manières, ma façon propre de comprendre l'univers et de pratiquer la vie : or c'est là précisément ce qui constitue ma personne, ce que l'honneur et la conscience m'interdisent d'aliéner, ce que l'État m'a promis de

(1) *Idées politiques de la France*, Revue de Paris du 1^{er} août 1932.

sauvegarder. » Et celui-ci n'en prend pas le chemin s'il entoure la jeunesse de ses doctrines et coule toutes les intelligences d'un seul jet.

Le projet de culture commune n'a manifestement pas d'autre but, et, tranchons le mot, n'est pas exempt de passion sectaire. La séance continue, ou mieux, la lutte contre la superstition. On y retrouve la prévention contre les humanités anciennes, la prédominance des sciences, les programmes surchargés, les options, les amalgames, les arts industriels sous le même toit que la culture désintéressée, la « préparation à la vie » : de vieilles connaissances que nous fîmes ci-dessus dans la compagnie des Encyclopédistes et de Condorcet. Seulement, il ne manque pas d'esprits attentifs pour se demander avec inquiétude si la France va devenir un pays de contre-maitres.

Ils connaissent d'ailleurs la réponse : « Elle n'a que faire de petits maîtres ni de Messieurs. » En suite de quoi on s'apprête à fixer le type de l'homme social. Travail manuel et travail intellectuel, l'adolescent n'en fera plus une estime différenciée en pensée ni en pratique ; il tiendra en pareille considération l'un et l'autre, l'intelligence de la main et l'intelligence spéculative, le menuisier Duplay et le poète Chénier. On désavoue, à n'en pas douter, Coffinhal criant à Lavoisier : « Tais-toi, malheureux ; la république n'a pas besoin de chimie. » Bien au contraire, on veut beaucoup de chimistes. Faites des sciences ! Mais théoriques ou appliquées, mettez-les au même étage. Car le bien-être est un facteur essentiel de la civilisation.

Il y aurait quelque désinvolture à se contenter de mettre en regard de ces règles d'inégale valeur la maxime chère à Renan : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Mais au-dessus de l'enseignement élémentaire, un plan d'éducation hasarde beaucoup, qui porte à faux sur ce principe que l'idée du profit vaut la recherche désintéressée. Il n'y a pas de sots métiers, suivant la sagesse des nations ; il n'y a plus de métiers roturiers ; mais il y a des degrés dans les travaux des hommes. Tous servent la société ; mais c'est une erreur dommageable que d'enseigner à la jeunesse qu'ils la servent également. Nul ne niera que bien en ait pris, non pas seulement au corps social mais à l'humanité, que Claude Bernard, Chevreul,

Pasteur, ne se soient pas enfermés dans leur tour d'ivoire; mais sans la science pure, que deviendrait bientôt la science appliquée?

Par leur ferveur égalitaire, les pédagogues jacobins modifient la pensée républicaine... Charles Dupuy, le 3 juillet 1911, la résumait en ces termes au Sénat: « De ces indications il résulte que notre enseignement supérieur s'oriente nettement vers l'enseignement technique... Nous devons encourager de toutes nos forces cette tendance; mais nous devons nous garder que la science pure ne reçoive quelque diminution du fait de l'orientation, bonne en soi, de la science vers les applications. (*Très bien ! Très bien !*) Il ne faut pas croire d'ailleurs que la science appliquée puisse se passer de la science spéculative, car celle-ci éclaire l'autre qui ne tarderait pas à broncher et à décliner, si la lumière pure de la science ne l'éclairait pas. » Proudhon gagne vraiment trop de terrain, pour l'heure. Mais M. Henri Bergson, dans son dernier ouvrage, *les Deux sources de la morale et de la religion*, garde une juste mesure. Il fait un très grand cas de l'invention mécanique qu'il tient pour un don naturel; mais il se hâte de constater que le progrès « s'est effectué à pas de géant » quand la science s'y est mise. L'ordre historique ne supprime pas celui des préséances.

L'OFFENSIVE DE L'ÉTATISME

Les atteintes à la liberté individuelle et familiale. — Maintenant, laissons la controverse et venons à ce qui presse le plus. Dans le programme jacobin, l'égalité n'a jamais laissé beaucoup de place à la liberté. Prescrire, conduire, contraindre en est la méthode ordinaire. La liberté des individus se résorbe dans l'intérêt de la communauté. En conséquence, l'obligation scolaire une fois prolongée, l'enfance et la jeunesse sont désormais mises en fiches; et, depuis trois mois, de nouveaux conseils de revision se multiplient dans le pays. A défaut d'officiers de morale, on peut voir, à la rentrée des lycées, un corps d'officiers de sélection et d'orientation. Que si l'on nous soupçonnait de forcer le trait, nous ferions observer que la nouvelle institution en est à ses débuts, au balbutiement. Mais à l'user elle parlera plus net. Les insti-

tutions de cette sorte commencent toujours avec modestie. Encore la circulaire inaugurale prescrit-elle déjà, à partir de la classe de 4^e, une « fermeté croissante ». Né du socialisme, l'abus ne s'en séparera plus. Et la répartition automatique dans les diverses cases de l'activité collective suivra, peut-être avant qu'il soit longtemps, la répartition scolaire.

L'élimination de la famille. — Au regard de la famille, cercle d'égoïsme et d'orgueil, suivant l'avis de Robespierre, l'école unique l'atteint dans ses œuvres vives. On n'a pas assez remarqué que l'internat, en 1900 encore, considéré par les républicains comme un pis-aller déplorable, jouit de la faveur des réformateurs actuels. On en crée de primaires, on élargit ceux des lycées. « Je vous demande, disait Grégoire à la Convention, quel est le procédé le plus conforme à la nature, celui de laisser les enfants dans le sein de leurs familles ou celui de les élever dans des maisons communes ? » Mais l'État ne se lasse plus, à présent, d'étendre son pouvoir jusque sur l'éducation.

Et à mesure qu'il l'étend davantage, l'autorité paternelle en est diminuée et l'influence domestique amoindrie. En vertu, si l'on ose ainsi écrire, de la sélection pratiquée sans indulgence, traditions, aspirations, ambitions familiales ne comptent plus pour rien. Et la famille même risque de se disloquer à chaque génération. Paysan, mon ami, vous comptiez léguer à votre fils votre patrimoine agrandi ; le service de l'éducation nationale le déclare apte à une profession libérale. Au nom de la société, il l'oriente aujourd'hui ; sans doute il le contraindra demain. Car, sur le terrain des libertés, les morts vont vite.

Vers le monopole. — L'enseignement privé n'a pas un avenir plus assuré. Plusieurs parmi les partisans de cette Université nouvelle protestent, de bonne foi assurément, qu'ils n'entreprennent rien contre lui. Mais nombre de radicaux sont ouvertement partisans du monopole. Et la « nationalisation » projetée par les instituteurs syndicalistes en offre, à propos, une forme déguisée. Pour le parti socialiste, malgré certaines divergences, il semble bien que la question ne se pose même pas. Et M. l'abbé Desgranges, député, pouvait naguère, à juste titre, exprimer publiquement son inquiétude à ce sujet. Examinons, en effet, les suites probables de la

circulaire sélectionniste de M. de Monzie dans une dizaine d'années. On n'a pas sujet de compter beaucoup que les exclus de l'enseignement public en gardent une reconnaissance sans bornes et apportent leur concours à l'unification de la jeunesse. Imaginez que la désunion s'aggrave ; c'est alors qu'on ne tarderait pas à entendre cette phrase qui ne date pas d'hier : « Il ne peut y avoir qu'une seule éducation nationale. » De plus, deux éventualités sont à prévoir. Ou l'école unique amènera une nombreuse clientèle aux institutions libres, ou la gratuité, soutenue par la caisse publique, les écrasera. Il ne nous plaît guère d'enfermer l'avenir dans un dilemme ; toutefois l'une et l'autre prévision n'ont rien de téméraire. Et dans les deux cas, nous ne donnerions pas cher de la liberté de l'enseignement.

On a constaté avec quelque surprise que ses défenseurs désignés, au cours des derniers débats de la Chambre, ne paraissaient pas envisager ce dénouement. Ils prennent leurs vues de haut, pendant que leurs adversaires naviguent au plus près. Peut-être quelques-uns comptent-ils que, à force de miner l'individualisme, l'État travaille pour l'Église, disposant l'individu, sans y prendre garde, à se réfugier dans une communauté supérieure. Et peut-être aussi, plus simplement, estiment-ils que l'institution naissante, par une conséquence logique, abandonnant à d'autres ceux qu'elle repousse, apporte avec elle la répartition proportionnelle scolaire. Mais l'accueil fait par la précédente Chambre, moins extrême que celle-ci, à la proposition libérale déposée par M. de Warren et concernant la création d'un Office national des bourses, d'où l'enseignement libre n'était pas écarté, ne leur permet guère d'illusions. La laïcité s'oppose à ces subventions ; et le laïcisme aspire au monopole.

L'URGENCE DU PÉRIL

La conclusion de cette étude ne peut être qu'un appel de détresse. Avant peu, la gratuité totale de l'externat, inscrite au budget malgré la conjoncture actuelle, par le gouvernement, mettra, si elle est votée, la machine de l'école unique en pleine action. Au mépris du libéralisme qui n'est pas son fait, l'esprit jacobin se presse fiévreusement d'aboutir à ce résultat. Le seul

espoir qui reste d'en prévenir ou limiter, à cette heure, les effets se fonde sur le réveil des énergies éclairées. Il est grand temps de regarder en face le péril tout entier, le péril présent et celui de demain : la prise de l'État élargie, l'unité sociale assise sur une conception unique et partout enseignée (qu'il vous en souviennne) des devoirs et du but de la vie, l'éducation nationale cadre des esprits et des consciences. Et voyez encore : un service public sévèrement contingenté, une corporation décidant, l'enfance à peine terminée, de l'avenir des individus; la liberté des familles systématiquement atteinte malgré des apparences illusoires de collaboration; le monopole suspendu sur l'enseignement privé; la lutte de classes reconnue d'utilité publique. Et considérez, enfin, les procédés : un large débat d'ensemble au Parlement sans cesse promis et indéfiniment différé; de 1924 à 1932, des réalisations par voie de circulaires qui se substituent à la délibération des législateurs; des coups d'autorité qui ressemblent presque à des coups de force; une intrépidité de décision hâtive, même hors de la légalité...

A la lumière de cet examen, il n'est plus permis aux républicains modérés de douter si l'école unique a l'allure d'une réforme ou la portée d'une révolution.

HIPPOLYTE PARIGOT.

LA RIVIERA

QUE J'AI CONNUE

II ⁽¹⁾

MADAME FRANKLIN GROUT

FLAUBERT ENTRE SA MÈRE ET SA NIÈCE

M^{me} Franklin Grout nous a conté elle-même son enfance dans la préface qu'elle a écrite pour la correspondance de son oncle Flaubert. Il n'y a pas à y revenir. On y souhaiterait seulement quelques précisions chronologiques.

Quand fut-elle installée à Croisset, entre son oncle et sa grand mère ? Y fut-elle même jamais installée à demeure ? Autant qu'on peut affirmer d'après la correspondance de l'oncle, elle y fit de longs séjours, coupés par des voyages à Rouen et à Paris. On aimerait savoir exactement quand la vieille maman Flaubert quitta son appartement rouennais, pour venir vivre à Croisset avec son fils Gustave et sa petite-fille Caroline. Des lettres inédites de Flaubert que veut bien me communiquer une de ses arrière-cousines, M^{lle} Roux, semblent indiquer que c'est seulement dans l'hiver de 1854 que celui-ci prit un logement à Paris, sans doute celui qu'il occupa boulevard du Temple. La grand mère et la petite-fille y descendaient quand elles venaient à Paris. Il est probable qu'elles y faisaient d'assez longs séjours, soit avec Flaubert, soit pendant qu'il était à Croisset. Toute cette période de la vie privée de Flaubert aurait besoin d'être éclaircie. Peut-être

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

que les lettres inédites dont je viens de parler permettraient de compléter les renseignements déjà fournis par la correspondance et par M^{me} Grout elle-même. Quoi qu'il en soit, j'incline à croire qu'ils ne vécurent complètement ensemble qu'à partir de 1856, au plus tôt.

La petite Caroline avait alors dix ou onze ans. On se rappelle que sa mère était morte en la mettant au monde. Et ainsi l'éducation, comme l'affection maternelle, lui manqua. Si vives qu'aient été celle de la grand mère et celle de l'oncle surtout, elles ne pouvaient remplacer la tendresse de la mère. On peut dire que Caroline Hamard s'en ressentit toute sa vie. Enfant, elle ne dut pas être très facile à élever. Ceux qui l'ont connue, nerveuse, impatiente, facilement irritable, n'en seront pas autrement surpris. Dans une lettre datée de 1852 (la petite fille avait alors six ans), Flaubert disait à son oncle Parain : « Tout le temps que nous avons été à Paris, Liline a été mauvaise comme le diable. J'avais conseillé de la renvoyer à Olympe (fille de l'oncle Parain) pour la suivre un peu. Mais depuis que nous sommes revenus ici, son humeur est redevenue plus sociable. » Ailleurs, après avoir confié à sa cousine Olympe ses ennuis domestiques, il ajoutait à propos de sa mère et de sa nièce : « Cette pauvre petite Liline en devient sombre. Elles passent leur après-midi à pleurer de compagnie et à s'agrir l'une contre l'autre. Quand j'arrive à cinq heures du soir, j'essuie les restes... »

M^{me} Flaubert la mère, de l'aveu de son fils, qui pourtant l'adorait, était une personne peu commode. Son veuvage n'avait pas embelli son caractère. La mort soudaine de sa fille, les fredaines de son gendre Hamard achevèrent de la tourner à l'hypocondrie. Elle voyait tout en noir, s'imaginait qu'elle était ruinée, vendait sa voiture, voulait quitter son appartement de Rouen et rendait la vie pénible à son entourage. Gustave, qui s'en affligeait, reconnaissait pourtant que les craintes de sa bonne femme de mère, comme il l'appelait, n'étaient pas sans quelque raison. Dans ces lettres inédites à son oncle Parain ou à sa cousine Olympe, il se plaint, lui aussi, des fermiers qui ne paient pas et de la baisse de ses rentes. Il en ressort très clairement qu'à cette époque Flaubert et sa mère eurent de gros soucis d'argent. Et ce serait peut-être là le motif principal qui les amena à vivre ensemble à Croisset :

par économie, on sacrifierait l'appartement de Rouen et l'on vivrait à frais communs.

Je donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut, sans prétendre la démontrer. Toujours est-il que Flaubert fit preuve en cela d'une grande patience et d'un grand dévouement, d'abord en acceptant à ses côtés deux présences qui n'étaient pas toujours agréables et en s'imposant le souci d'une éducation qui ne devait pas l'être non plus. Qu'on s'imagine ce grand nerveux, ce martyr de la phrase, que le moindre bruit mettait au supplice, qu'on l'imagine au milieu des piailleries et des turbulences d'une enfant de six ans, des jérémiades et des reproches de sa mère, qui s'ennuyait mortellement à Croisset et partout, qui, à peine arrivée quelque part, n'avait plus que l'envie d'en repartir au plus vite. On devine l'effet de cette bougeotte continuelle sur un sédentaire de son espèce.

C'est ainsi que ce grand artiste, condamné d'ailleurs au célibat par la plus cruelle des maladies, a connu tous les soucis de la famille et même de la paternité sans en goûter les douceurs. Il a certainement beaucoup plus aimé qu'il n'a été aimé, bien que sa mère ait eu pour lui une véritable prédilection et sa nièce un véritable attachement. C'est lui qui disait à un confrère qui venait de perdre sa propre mère, et en songeant à la sienne morte récemment : « Ces bonnes femmes-là ne devraient jamais mourir !... » Et qu'on se rappelle les mots de tendresse qu'il a prodigués à sa chère Caro d'un bout à l'autre de sa correspondance, les preuves de dévouement qu'il lui a données. C'était plus que de l'affection, c'était de l'adoration.

Quoi qu'il en soit, malgré l'amour qu'il avait pour ces deux créatures si chères, le fait que ce malade ait pu vivre si longtemps entre elles deux et en dépit de leurs incommodités de caractère, reste un problème pour moi. Cette sensibilité exaspérée d'artiste a dû être mise à une rude épreuve et, puisqu'il a accepté cette épreuve, c'est une raison de plus pour admirer le grand brave homme qu'a été Flaubert. Il s'était arrangé d'ailleurs pour éviter les heurts et harmoniser autant que possible leurs trois existences. Il travaillait presque toute la nuit, quand tout le monde dormait dans la maison. Il se levait très tard. On se voyait à table. Et, dans l'intervalle des repas, il appartenait à sa mère et à sa nièce, il était le plus tendre des fils et le plus dévoué des oncles.

UNE ENFANCE SANS GAÏETÉ

Si choyée, si adulée qu'ait été cette petite, le séjour de Croisset, entre une grand mère gémissante et acrimonieuse et un oncle perdu dans la paperasse et les bouquins, ne pouvait pas être bien gai pour elle.

Elle n'avait pour s'amuser que les petites filles du voisinage, de « petites villageoises », dit-elle dédaigneusement dans une note de la *Correspondance*. Les visiteurs de la villa de Croisset, qui étaient rares, n'étaient pas non plus très amusants : c'étaient des amis de l'oncle ou de la grand maman Flaubert : Maxime Du Camp, Louis Bouilhet, dont le profil régulier et un peu fade, les longs cheveux d'artiste semblent avoir beaucoup ébloui la jeune Caroline ; les Vasse, les Lepoittevin, les Maupassant... On connaît l'amitié de Flaubert pour Alfred Lepoittevin et pour sa sœur Laure, qui devint M^{me} de Maupassant, cette Laure qu'il appelait « ma vieille amie, ma vieille tendresse ». J'ai toujours eu le soupçon que Caroline était jalouse de cette tendresse et que les deux femmes ne s'aimaient pas. Elles s'en voulaient réciproquement d'avoir accaparé un peu de l'affection du grand homme. M^{me} de Maupassant parlait de M^{me} Grout d'une façon glaciale, ou elle avait, à son sujet, des silences pleins de sous-entendus. M^{me} Grout, en revanche, se révélait froissée par les façons distantes et les prétentions nobiliaires de Laure Lepoittevin, dont après tout, disait-elle, les parents n'étaient que des marchands de morue.

Elle plaisantait aussi le snobisme de Guy, lequel devait mourir en proie à la folie des grandeurs. Elle s'égayait de son papier à lettres armorié et des couronnes de comte ou de marquis brodées dans les coins de ses mouchoirs. On avait joué ensemble tout enfants. Mais elle gardait un souvenir plutôt terrifié de ce compagnon de jeux, peut-être un peu turbulent pour la personne calme qu'elle était, ami des grosses farces et des plaisanteries féroces : rien de tout cela n'était dans sa ligne. Elle me contait comment Guy prenait un plaisir sadique à terroriser sa vieille grand mère impotente. Celle-ci avait, paraît-il, la phobie des araignées. Or, quand il la voyait au jardin, assise dans sa guérite, incapable de bouger sous ses châles et ses couvertures, le cruel Guy l'environnait des plus

grosses araignées qu'il pouvait dénicher dans les rosiers ou les groseillers. Et c'était une joie d'assister à la terreur de la pauvre vieille, qui poussait des cris désespérés et qui s'efforçait d'agiter son bâton pour écarter les effroyables insectes...

Plus tard, lorsque Maupassant devint le disciple chéri de son oncle Gustave, on devine aisément que ce nouveau partage d'affection ne fut pas pour lui plaire. Et puis Guy devint à son tour un grand homme, un auteur à succès, dont les tirages écrasaient ceux, très modestes, de l'oncle. Et cela non plus ne lui était pas très agréable, non qu'elle en fût jalouse, mais, jugeant l'œuvre de Flaubert bien supérieure à celle de son disciple, elle estimait injuste et excessive la faveur de celui-ci auprès du public. Enfin Guy était un homme à bonnes fortunes, dont la hussardise un peu vulgaire la scandalisait : elle qui se complaisait aux admirations et aux adorations masculines et qui se piquait de tenue et même d'austérité bourgeoises, elle ne le trouvait ni assez sentimental, ni assez agenouillé...

Quant à la famille, tant du côté Hamard que du côté Flaubert, la jeune Caroline n'y goûtait que des joies parcimonieuses et fort mélangées. Ceux de ses parents qu'elle préférait, comme d'ailleurs son oncle et sa grand mère, c'étaient ses cousins de Nogent-sur-Seine, les Parain et les Bonenfant. A Rouen, il y avait bien l'oncle Achille, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, richement marié et devenu, après son père, une célébrité médicale de la région. Mais, de part et d'autre, on se voyait cérémonieusement et, je crois, sans plaisir. Aucune intimité entre Gustave et son frère, qui était beaucoup plus âgé que lui, qui n'avait aucun de ses goûts et qui était complètement fermé aux choses littéraires, comme le père Flaubert lui-même. Achille était un grand personnage dans Rouen, alors que Gustave était considéré comme un raté, un propre à rien. Le scandale causé par le procès de *Madame Bovary* acheva de le perdre dans l'esprit des Rouennais. Tout cela n'était pas fait pour rapprocher les deux frères. A Croisset, on se moquait un peu de l'Hôtel-Dieu, d'Achille, de « Madame Achille » surtout, qui paraît avoir été une personne fort majestueuse, — et enfin du « genre de la maison ». Les diners des Achille ennuyaient prodigieusement Gustave. Il inventait mille ruses pour les esquiver et il ne manquait pas une occasion de dauber sur sa belle-sœur. Le père de Bouvard et de Pécuchet

n'avait point la bosse de la vénération. On constate, d'après sa correspondance, qu'il n'enseigna pas à sa nièce le culte de la famille.

On s'explique que celle-ci, orpheline de naissance, n'ayant jamais connu ni son père ni sa mère, élevée en enfant gâtée par deux vieilles gens, ne voyant guère autour d'elle que d'autres vieilles gens, ait toujours manqué d'une certaine jeunesse, d'une certaine gaieté, — et aussi qu'elle ait manqué d'abandon et de tendresse. Ce milieu trop littéraire, trop intellectuel, risquait de développer en elle une sécheresse native, et les gâteries de l'oncle, un égoïsme, dont les leçons et les heurts de la vie n'arrivèrent jamais à la corriger complètement...

LES LEÇONS DE L'ONCLE

En revanche, les leçons de cet oncle trop indulgent développèrent ce qu'il y avait de meilleur et de plus solide dans sa nature.

Ne parlons que pour mémoire de ce qu'il lui apprit : ce n'est pas l'instruction, c'est l'éducation qui marque profondément un être. D'ailleurs, Caroline avait une institutrice qui dut se charger de lui enseigner tout ce qui n'intéressait pas Flaubert. Elle lui apprit surtout l'anglais. L'oncle se réserva l'histoire et la géographie, — l'histoire principalement, qui fut sa grande passion. Manifestement il s'est complu dans ces fonctions de pédagogue. Il faisait cela, non pas seulement par amour pour sa chère Caro, mais parce qu'il aimait savoir pour savoir. Que furent ces cours d'histoire, où il l'obligeait à prendre des notes ? C'est ce que nous apprendrions par les cahiers qui ont été récemment vendus aux enchères, bien qu'il y manque l'inspiration, les trouvailles et les développements de la parole improvisée. En tout cas, l'élève resta fidèle à l'enseignement du maître, qui sut lui donner le goût de l'histoire. Elle garda ce goût jusqu'à la fin. Une de ses dernières lectures fut l'*Histoire de France* de Michelet.

L'éducation qu'elle reçut de Flaubert fut autrement décisive pour la formation de son caractère. Lui-même, scandalisé par les allures frivoles, le mauvais ton de certaines jeunes femmes de cette époque-là, enfin par ce qu'on a appelé le déver-

gondage du second Empire et, avec cela, très fier de sa qualité d'artiste et d'intellectuel, déclarait à qui voulait l'entendre, en parlant de sa nièce : « J'espère n'avoir fait d'elle ni une bourgeoise, ni une cocotte ! » — En somme, il ne se vantait pas, il avait fait de Caroline une bonne élève. Certes, elle n'était pas une bourgeoise, au sens méprisant que Flaubert donnait à ce mot : « J'appelle bourgeois quiconque pense basement. » Il lui avait inculqué, au contraire, le respect de tout ce qui est noble, élevé, soit dans l'ordre de l'art, soit dans l'ordre de la pensée, — et, avec cela, le culte de la vérité, de la sincérité en toutes choses. Elle aimait le vrai, le sérieux, le solide. D'instinct, elle allait aux grandes œuvres, aux livres de haute intellectualité. Elle avait le sens de la beauté et elle avait du goût, ce qui est rarissime, un goût peut-être un peu étroit, un peu timide, mais très sûr. Je ne l'ai jamais entendue louer des choses médiocres.

Et certes elle n'avait rien de frivole, rien de ce que son oncle comprenait par le « genre cocotte ». Elle était même terriblement sérieuse, d'un sérieux qui touchait, d'une part à la rigidité et, de l'autre, au prosaïsme. Très capable de belles émotions d'art, elle ne s'échauffait, ne s'emballait jamais. Son oncle, dont le tempérament était tout à l'opposé, lui disait :

— Caroline, tu es totalement dénuée de lyrisme !

Le pauvre homme en était consterné. Il est certain que, dans ses grands emballements, dans ses grandes frénésies d'admiration, il rencontrait peu d'écho chez son élève. Autre cause de chagrin pour lui : Caroline n'avait à aucun degré le sens du grotesque, surtout du grotesque un peu gros, un peu épais, tel que lui-même l'aimait. Je me demande si elle avait seulement le sens du comique, ou de l'ironie. Le persiflage l'exaspérait. A la moindre velléité ironique, on voyait son œil bleu se durcir et se figer. Au fond, ce qu'elle aimait uniquement, en art comme en littérature, c'étaient les genres nobles, même non exempts d'une certaine nuance de « pompiérisme ». C'est ainsi qu'elle préférerait *Salammbô* à *Madame Bovary*, séduite par la pompe un peu ronflante de la phrase et des descriptions. Les facéties de commis-voyageur, les grosses farces de l'oncle la choquaient et la scandalisaient. Elle-même m'a avoué avoir brûlé, au lendemain de la mort de celui-ci, maints papiers tout pleins de lourdes bouffonneries, de scatologies et

d'obscénités rabelaisiennes, — ces papiers, dont les moindres se sont vendus plus tard au poids de l'or. Et elle ajoutait, en soupirant .

— A cette époque-là, je ne savais pas le prix des choses !...

Et pourtant, dans son respect pour le grand écrivain, elle se laissait entraîner, contaminer, si l'on peut dire, par ses manies. On sait que celui-ci, en dehors de ses livres, s'évertuait à créer des types burlesques, auxquels il prêtait les plus extravagants propos ou les plus bouffonnes aventures, ou dont il endossait lui-même le personnage. Tantôt il était « le Garçon » (il y avait « le rire du Garçon »), tantôt « Carafon », vieillard gâteux, ou « le Révérend Père Cruchard des Barnabites, aumônier des Dames de la Désillusion » (il écrivit même une biographie du Révérend Père Cruchard), ou encore « Saint Polycarpe ». Son ami Louis Bouilhet, pour je ne sais quelle raison, était devenu l'« Archevêque » ou « Monseigneur » : ce qui le conduisit à inventer tout un archevêché imaginaire, avec un grand vicaire qui, paraît-il, était lui-même, un secrétaire qui était l'abbé Serpet, Onuphre, le valet de chambre, M^{lle} Placidie, la lingère et son neveu Zéphyrin... Ces fantaisies du bon Flaubert étaient d'un poids énorme, et, avec cela, lugubres, bien qu'il travaillât comme un bœuf à les rendre drôles. Souvent elles frisaient la bêtise et la grossièreté. Mais il s'y acharnait furieusement, parce que, prétendait-il, il y avait en lui un poète aristophanesque inemployé, et puis parce qu'il croyait qu'un artiste se doit de donner dans ces grosses farces d'atelier...

A l'usage de sa nièce, il avait inventé aussi des poupées et des personnages dont il peuplait le jardin de Croisset. Il y avait « Madame Phipharo », il y avait « Madame Robert », celle-ci, poupée véritable, à qui l'oncle, pour la joie de l'enfant, attribuait toute une série d'histoires. Plus tard, sa nièce Caroline devint « l'altière Vasthi » à cause de ses façons distantes et majestueuses, de l'air souverain dont elle entraînait et s'imposait partout. « Faire son altière Vasthi » était une expression courante entre l'oncle et la nièce. « Faire de l'éluite », — c'est-à-dire de l'effet, des embarras, éblouir son monde, — était une autre expression de leur vocabulaire intime. Enfin Flaubert avait créé à l'usage exclusif de Caroline, le type de « Madame Galuchet », — la femme débrouillarde, qui sait faire ses

affaires et pousser son mari. Galuchet avait donné « galuchetterie », autre mot d'initié qui, pour Flaubert, avait fini par prendre un sens péjoratif. Une « galuchetterie » était un procédé un peu trop habile et voisin de l'indélicatesse.

Tout cela n'amusait que médiocrement Caroline. Tout ce qui touchait à l'excentricité, au débraillé, à l'inconvenance lui était foncièrement contraire. Elle eut beau vivre à Paris, entrer à l'atelier de Bonnat, elle resta ce qu'elle était, c'est-à-dire très bourgeoise, au meilleur sens du mot, et très normande aussi. Le sérieux était décidément le fond de son caractère. Avec cela, beaucoup de droiture, de loyauté, tout un ensemble de qualités presque masculines, qui faisaient dire à son oncle : « Tu es un honnête homme. » Cela ne l'empêchait pas, bien entendu, de défendre son intérêt avec toute l'âpreté de sa race et toute la subtilité d'un homme d'affaires. Enfin très fidèle en amitié, bien que très susceptible, très ombrageuse et facilement en méfiance, faisant aller de pair l'intérêt avec des affections très désintéressées, ne se donnant jamais tout entière. Flaubert disait que les hommes, en amour, ne se donnent jamais complètement, qu'ils réservent toujours « un petit magot » pour leur usage personnel, tandis que les femmes y dissipent tout leur fonds. Caroline était comme les hommes : elle se réservait toujours le petit magot dont parle son oncle...

LE MARIAGE COMMANVILLE

La voici maintenant à seize ans, toujours à Croisset, entre l'oncle et la grand mère : caractère indépendant, tempérament précoce, je crois, avide de secouer la tristesse de son entourage et de quitter le nid familial. Qui va la prendre ? Avec toutes ses qualités, elle devait, semble-t-il, trouver facilement un époux.

Je ne pense pas qu'elle ait jamais été jolie. M^{me} de Maupassant, la mère de Guy, interrogée par moi à son sujet, se recueillit dans ses souvenirs et finit par me dire :

— C'était une belle Anglaise !

Le compliment n'est pas mince. Et si l'on songe que M^{me} de Maupassant n'était pas précisément très bienveillante pour Caroline, ce compliment devait être sincère. Il me paraît

fort juste. La nièce de Flaubert n'était pas jolie : c'était ce qu'on appelle une belle fille, blonde aux yeux bleus, aux traits réguliers et très fraîche de teint. J'ai eu sous les yeux une photographie d'elle faite quelque temps après son mariage et qui n'éveille pas tout à fait l'idée d'une beauté extraordinaire. Il est vrai que l'affreux costume de la fin du second Empire, le corsage en grosse faille luisante, boutonné jusqu'au menton, le col rabattu et la petite cravate masculine, la coiffure en bandeaux plats, avec le lourd chignon couvert d'une résille, tout cela n'était pas fait pour mettre en valeur les charmes d'une jolie femme.

Elle-même m'a montré une autre photographie, qui la représentait dans sa quarantaine épanouie. Je ne pus me tenir de lui dire :

— Chère amie, vous étiez une gaillarde redoutable ! Je plains vos adorateurs !

Et, pour la taquiner, je l'appelai Madame Bordin, plaisanterie qui l'exaspérait et qu'elle jugeait du plus mauvais goût.

Avec tout cela, elle avait un charme incontestable, que j'essaierai de définir plus loin. Elle plaisait : elle le savait. Elle sentait son pouvoir de séduction, elle en jouissait. Et cependant cette jeune fille, qui avait en elle du Don Juan, fut prise la première.

Elle eut un grand amour, dont elle m'a maintes fois entretenu, avec toute espèce de réticences d'ailleurs, car elle était peu confidentielle. Je m'en voudrais de trahir sa confiance et de révéler quoi que ce soit de ces entretiens. Je m'en tiendrai à ce qu'elle-même en a publié dans la Correspondance de son oncle, à ce qui est connu de tout lecteur attentif... Le héros de cette juvénile aventure était un artiste, un musicien. La nièce de Flaubert, élevée par un oncle qui avait fait de l'art une religion, ne pouvait aimer qu'un artiste. Elle se jeta dans cet amour avec toute la fougue d'une âme de seize ans, grisée de littérature romanesque. Mais voici l'imprévu et le comique de cette histoire : la bourgeoise Caroline allait faire une folie déplorable en épousant un artiste, et ce fut son artiste d'oncle qui l'empêcha de commettre cette sottise : par prudence bourgeoise, il lui fit épouser un marchand de bois qui s'appelait Ernest Commanville.

Ce ne fut pas sans bien des hésitations, des scrupules de

toute sorte que le sage Flaubert s'y résigna. Il faut relire les lettres, si pleines d'un mélancolique bon sens, qu'il lui écrivit à ce sujet : « Ma *pauvre* nièce, mariée à un homme *pauvre* est une idée tellement atroce que je ne m'y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent. Car le grand homme aurait, outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle, ou idiote de souffrance... » Et il ajoutait : « Tu es donc forcée de prendre un brave garçon inférieur. Mais pourras-tu aimer un homme que tu jugeras de haut ? Pourras-tu vivre heureuse avec lui ? Voilà toute la question ! » La question fut résolue dans le sens que l'on sait. Caroline Hamard épousa Ernest Commanville.

Celui-ci était loin d'être « un brave garçon inférieur ». L'ex-madame Commanville parlait de son époux avec une certaine considération. Elle le représentait comme un galant homme, peut-être pas très intellectuel, mais grand amateur de musique, — et de vraie musique, — ne manquant pas un concert important, aimant le théâtre, le monde et le plaisir. Il commença par donner à sa jeune femme ce qu'on appelle la grande aisance, un château en Normandie, un petit hôtel à Paris. Le couple voyageait, faisait des séjours dans les villes d'eaux, passait un été en Suède et en Norvège. Enfin on menait assez grand train. M^{me} Commanville brillait à la Préfecture de Rouen, où elle avait ses entrées, comme appartenant au monde diplomatique : son mari venait d'être nommé vice-consul de Turquie à Dieppe, et, pour faire oublier complètement le marchand de bois, il acceptait d'être appelé « M. de Commanville ». La presse locale, spontanément, lui avait décerné la particule, comme en Côte d'Azur, on vous décerne la noblesse du Var...

Mais ces splendeurs laissaient la nouvelle épouse insatisfaite. Que lui manquait-il donc ? Son mari n'était pas un sot, il affichait des goûts artistes. Avec cela, il semblait s'entendre très bien en affaires et enfin Ernest Commanville pouvait passer pour un fort bel homme : j'ai vu longtemps à la villa Tanit, un portrait de lui au crayon, exécuté par sa femme, d'une main visiblement complaisante, et qui en offrait une image plutôt avantageuse. Était-il infidèle ? Bien au contraire : l'épouse ne se plaignait que de « trop d'amour » ! Et cepen-

dant elle n'était pas heureuse, elle gémissait sur son infortune. Pour expliquer cela, je ne vois guère que l'incompatibilité d'humeur, bien que je soupçonne des raisons plus profondes et plus secrètes. Je crois deviner aussi que le marchand de bois était un gaillard qui entendait être le maître chez lui. Or l'instinct de domination était très développé chez Caroline Hamard.

Quoi qu'il en soit, voilà un ménage désaccordé et qui le fut, paraît-il, dès la nuit de noces. Le désaccord ne fit que s'accroître lorsque le mari, victime de spéculations hasardeuses, se vit dans une situation des plus critiques. Caroline s'effraya de la ruine et de la pauvreté prochaines. Cependant, on l'avait mariée sous le régime dotal, de sorte que sa fortune personnelle, qui n'était pas considérable, se trouvait à l'abri de la catastrophe. Elle nous dit, dans la préface écrite pour la Correspondance de son oncle, qu'elle en sacrifia une partie dans la banqueroute de son mari. Mais c'était tout à fait insuffisant. Alors le sacrifice complet fut accompli par le pauvre Flaubert, qui se considérait comme responsable du mariage de sa nièce. Pour l'honneur du nom, pour épargner une vie de misère à celle qu'il appelait « sa fille chérie », il se dépouilla de tout ce qu'il avait, moyennant une petite rente que devaient lui payer les deux conjoints. Cet écrivain de génie se mettait ainsi dans l'impossibilité matérielle de continuer son œuvre. Ce grand homme, pour lequel il n'eût été que juste que l'on mendiât dans la rue, se réduisait volontairement à la mendicité. José Maria de Heredia, avec sa grandiloquence et sa franchise habituelles, résumait dans cette phrase lapidaire l'opinion des milieux littéraires sur cette belle action du vieux maître : « Aujourd'hui, ce sont les poètes lyriques qui sauvent les marchands de bois de la faillite !... »

Son sacrifice coûta cher à Flaubert. La pension promise ne fut payée que très irrégulièrement. Bientôt, le pauvre cher homme fut obligé de tendre la main à un gouvernement qu'il méprisait : il sollicita un emploi de bibliothécaire et, comme on l'en jugeait incapable, il dut se rabattre sur une modeste pension, qu'on lui fit attendre de la façon la plus honteuse et que, sans doute, il n'eût jamais obtenue sans l'intervention de Victor Hugo. Il mourut trois mois après. On peut dire qu'il mourut de l'humiliation qu'il en éprouva.

Un article de *Figaro*, qui révélait ses embarras d'argent, l'avais mis dans un état violent. Il écrivait à sa nièce que cet article lui avait « fait verser des larmes rouges ». Et il ajoutait : « Que c'est dur ! Que c'est dur ! Je ne mérite pas cela !... Je demande que l'on m'oublie, qu'on ne parle jamais de moi ! Ma personne me devient odieuse !... »

La nièce, elle aussi, dut souffrir cruellement en ces jours difficiles, elle si fière, si soucieuse de ses aises, si attachée à toutes les commodités de la vie large. Elle conçut alors le projet chimérique de se tirer d'affaire en vendant sa peinture. Elle avait sans doute un certain talent, mais qui ne pouvait pas la mener bien loin. Il lui fallait se restreindre de plus en plus, apprendre à compter. Elle travaillait désespérément, et, dans cette débâcle de leur fortune, le désaccord entre elle et son mari ne faisait, semble-t-il, que s'exaspérer...

C'est alors qu'elle connut le Père Didon, dont l'amitié fervente l'aida à franchir cette mauvaise passe.

L'AMITIÉ DU PÈRE DIDON

Elle connaissait déjà, sans doute, ce célèbre dominicain, Mais il semble qu'elle ne soit entrée en relations avec lui qu'après l'avoir entendu prêcher à Dieppe, au cours d'une retraite. C'est, en tout cas, à cette époque que commence leur commerce épistolaire. C'est vers cette époque aussi qu'elle présenta le Père Didon à son oncle Gustave. Ce religieux si moderne était avide d'approcher les célébrités littéraires contemporaines, sinon précisément pour les convertir, du moins pour essayer de diminuer leur aversion ou leur hostilité contre le catholicisme. Il est probable qu'il eut maintes discussions avec Flaubert et que la question religieuse fut abordée résolument de part et d'autre. Comme il fallait s'y attendre, chacun resta sur ses positions. L'auteur de la *Tentation de Saint Antoine* écrivait à une de ses correspondantes, M^{me} Roger des Genettes, après avoir reçu un volume du célèbre prédicateur : « Le Père Didon m'a envoyé son livre. Je lui ai répondu par quatre pages d'écriture serrée. On aura beau dire, et on aura beau faire, l'abîme est infranchissable. Les deux pôles ne se toucheront jamais... » Évidemment, les deux interlocuteurs, l'homme de foi et le sceptique,

tique intégral qu'était Flaubert, ne pouvaient espérer se rejoindre. Mais celui-ci était flatté de la considération que lui témoignait ce dominicain cultivé et si large d'esprit. Pour des raisons profondes, de certaines analogies de caractère, les deux hommes se plaisaient et s'estimaient.

Quant à la nièce, elle trouva dans le Père Didon, sinon tout à fait un directeur de conscience, du moins un guide intellectuel et un ami tels qu'elle pouvait les souhaiter. Elle le rencontra dans un moment de crise, de découragement et de désarroi moral. Cette femme qui n'avait jamais aimé son mari, le voyait humilié et diminué, se débattant dans une situation qu'il n'arrivait pas à dominer, perdant l'unique supériorité qu'il avait à ses yeux : celle d'un habile homme d'affaires. Peut-être qu'elle le méprisait en secret. Et elle était alors dans tout l'épanouissement de ses charmes, dans toute sa puissance de séduction. C'était ce qu'on appelle une « allumeuse » d'hommes. Elle était très remarquée, très adulée dans le monde, où nous savons qu'elle fit plus d'un caprice et même plus d'une passion. Fondièrement honnête et peut-être de nature assez froide, il lui suffisait d'exciter les vanités masculines. Elle se plaisait à ce jeu un peu pervers. C'est à ce tournant dangereux pour elle, qu'elle rencontra le Père Didon et que l'influence qu'il acquit sur elle lui fut réellement bienfaisante et salvatrice. Et réciproquement, lorsque le Père Didon, à son tour, traversa une épreuve des plus périlleuses, son amie lui fut bonne conseillère et contribua certainement à le préserver des résolutions extrêmes et des coups de tête irréparables.

Je ne crois pas qu'elle ait jamais été une pénitente bien docile. Et cependant le prétexte de leurs relations fut assurément d'ordre religieux. C'est un secours spirituel qu'elle demanda à cet éloquent dominicain. Mais, tout en se vantant d'être profondément religieuse, elle n'était pas d'une orthodoxie ni d'une pratique très strictes ni très scrupuleuses. Ce qu'elle vit dans le Père Didon, c'est un homme vraiment supérieur, un orateur qui la dominait, qui réveillait en elle certaines puissances assoupies, enfin un ami en qui elle pouvait avoir toute confiance, un ami qui la sauverait d'elle-même. Cette amitié s'exalta, prit un tour passionné, comme celle de Lacordaire pour M^{me} Swetchine. Mais, si ardente qu'elle ait

été, on peut être certain qu'elle ne passa jamais les bornes de la pure dilection spirituelle. M^{me} Grout m'a dit plusieurs fois, en insistant sur le caractère tout platonique de leurs relations : « J'y ai eu quelque mérite ! » Sans doute ! Mais lui aussi, je crois. Car ses lettres témoignent d'une ferveur d'affection peu ordinaire et de tout un bouillonnement sentimental. Leur amitié fut donc une très noble et très belle chose. Le dominicain offrit à l'épouse incomprise ce que ni son mari ni son oncle ne lui avaient donné : un commerce d'âme exempt de toute arrière-pensée intéressée, une affection dépouillée de toute sensualité et de toute bassesse, une intellectuelité très haute, le souci de tous les grands problèmes, dont Flaubert, en sceptique qu'il était, prétendait inutile de s'occuper, enfin l'idée religieuse considérée comme le centre vital de l'homme. Ce religieux apportait avec lui une atmosphère toute neuve, un air vivifiant où le cœur et l'esprit de la jeune femme se dilataient. Dans ses lettres, ce Dauphinois, ce montagnard, lui parlait sans cesse d'ascension et de « l'air salubre des cimes ». Et c'est bien ainsi, en effet, qu'il concevait leur amitié : une ascension à deux, la main dans la main, vers une vérité toujours plus haute...

Ajoutons que ce moine n'avait rien de ce qui aurait pu choquer l'ombrageuse nièce de Flaubert dans un prêtre moins distingué : très franc, très libre d'esprit, il lui plaisait, au contraire, par cet air de franchise et d'indépendance, par son extrême générosité de sentiment, son zèle d'apôtre et peut-être aussi par certains défauts qui leur étaient communs : trop de confiance en soi, une assurance un peu présomptueuse.

En somme, en face de cette Normande positive, le Père Didon représentait la poésie, tandis qu'elle était la prose. Elle lui prêchait la modération, les ménagements, l'obéissance. Et, en échange de ces conseils modestement pratiques, elle lui dut certainement tout ce qu'il y eut jamais en elle de sentiment religieux.

La correspondance qu'ils entretenirent pendant de longues années est extrêmement volumineuse. Elle a été léguée par M^{me} Grout à la Bibliothèque de Grenoble, pays d'origine du Père Didon. Celle-ci n'en a publié qu'une partie, un an ou deux avant sa mort, mais avec de nombreuses coupures.

A cause de nos relations d'amitié, des personnes qui blâmaient cette publication se sont empressées de m'accuser d'en être responsable : ce serait moi qui aurais engagé M^{me} Grout à publier les lettres du Père Didon. Je tiens à protester contre ces allégations ou ces insinuations.

D'abord, il faut ne pas connaître M^{me} Grout pour croire qu'elle était capable de rien décider autrement que par elle-même. Elle n'a jamais fait que ce qu'elle a voulu. Et la preuve en est que, lorsqu'elle me parla de ce projet, j'essayai vainement de l'en dissuader ; elle passa outre à toutes mes raisons. Finalement, elle se retrancha derrière je ne sais quelle communication céleste : le Père Didon lui-même l'aurait exhortée à publier ces lettres, ou lui aurait donné à entendre qu'il considérerait cette publication comme une œuvre pie. Que faire contre de tels arguments ? Autant que j'en pouvais juger d'après les lettres qu'elle m'avait montrées, je ne me sentais aucun goût ni pour la politique, ni pour la rhétorique du fougueux dominicain. Enfin, pour d'autres motifs encore, faciles à deviner, je jugeais l'entreprise tout à fait inopportune.

Plus tard, lorsque les bonnes feuilles du volume me furent communiquées, je changeai d'avis, du moins en ce qui concerne le côté documentaire de cette correspondance, que j'avais estimée d'abord inintéressante. Elle renferme des détails historiques extrêmement curieux, et l'on voit s'y dessiner un caractère d'homme, qui commande l'estime et le respect, sinon, parfois, l'admiration...

LE DOCTEUR GROUT

Lorsque le Père Didon mourut, M^{me} Commanville était veuve. Depuis combien de temps, je ne saurais le dire. Mais c'est vers cette époque qu'elle vint s'installer à Antibes, après y avoir fait construire la villa Tanit. Peu de temps après, elle agréait les hommages d'un ancien soupirant, non évincé, mais peut-être un peu oublié, — et M^{me} Commanville devenait M^{me} Franklin Grout.

Le docteur Grout n'était pas un inconnu, ni un étranger pour elle. Il était Rouennais, lui aussi. Les deux familles entretenaient des relations depuis longtemps. Franklin Grout, dont la sœur, Frankline, épousa le célèbre écrivain protes-

tant, Auguste Sabatier, n'avait pas précisément le feu sacré de la médecine; c'était un amateur de musique et de littérature, qui concilia comme il put les exigences de son métier avec ses goûts artistiques et littéraires. La psychiatrie, par son caractère intellectuel, devait séduire cet amateur. Il s'y consacra. Assistant du docteur Blanche dans sa fameuse maison de Passy, il y soigna Guy de Maupassant pendant les dernières années de sa vie.

Ce docteur, candidat indécourageable et muet à la main de Caroline Hamard, semblait sorti tout vif d'un roman de l'oncle : c'était Frédéric Moreau de l'*Éducation sentimentale*, l'étudiant romantique épris de la belle M^{me} Arnoux et se traînant sur ses pas pendant de longues années. C'était le poète Arvers, séchant sur pied à côté d'Adèle Hugo, inconsciente ou indifférente :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère :

Un amour éternel en un instant conçu...

Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su !

Il avait connu la nièce de Flaubert dans son premier épanouissement de jeunesse et de beauté. Mais comment oser lever les yeux vers une telle perfection ? Lui, petit étudiant en médecine, épouser une jeune fille si supérieure, une artiste, la nièce d'un homme de génie, — et enfin une héritière appartenant à l'illustre famille des Flaubert !... Il se résigna à son sort d'amoureux ignoré ou méconnu, et il eut le courage d'attendre, pendant près de quarante ans, l'élue de son cœur. Lorsqu'ils convolèrent, ils étaient vieux tous les deux. Mais, aux yeux de Franklin, Caroline ne devait jamais vieillir, pas plus que l'amour qu'il lui avait voué. Franklin était une âme exquise, tout en douceur, en complaisance et en sollicitude, enfin le mari agenouillé qu'il fallait à cette femme si gâtée, si adulée. Une fois marié, sa vie ne fut plus qu'une adoration perpétuelle de sa chère Tanit : car il l'appelait « Madame Tanit », comme les bonnes gens du voisinage. C'était la soumission totale à la volonté, aux caprices de la bien aimée. Et pourtant ce sacrifié était loin d'être une non-valeur ! Homme de goût, esprit cultivé, il possédait maints talents d'agrément. Musicien, violoniste ou violoncelliste passionné pour son art, il accompagnait sa femme au piano. Quand je le voyais incliner ses moustaches grises sur son instrument, non sans couler un

tendre regard vers la superbe Tanit, je me répétais en sourdine, avec Alfred de Mussel :

— Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame !

Et ce virtuose brodait comme une fée. Il brodait au tambour, faisait de la tapisserie, était capable de recouvrir un vieux fauteuil. Enfin, c'était un copiste infatigable. Il a recopié de sa main nombre de manuscrits inédits de Flaubert. De mille manières, Franklin se rendait utile. C'est tout au plus si la terrible M^{me} Bordin ne lui faisait pas couver des œufs de canard, comme la fermière normande dans le conte de Maupassant. Il lui sacrifia jusqu'à sa pipe, qui était sa dernière faiblesse : c'est-à-dire qu'il n'avait droit qu'à une pipe par jour. Il ne vivait que pour elle. Je n'ai jamais vu un amour plus touchant : c'était un don si complet, si généreux de soi-même, que ce cher homme, volontairement effacé, en était comme grandi et comme illuminé.

Cela développait chez la Déesse Tanit certains défauts que son oncle n'avait que trop encouragés. Elle-même convenait qu'elle était outrageusement gâtée, mais cela ne la corrigeait point. Par solidarité masculine, je prenais souvent contre elle le parti de Franklin et je lui disais :

— Chère amie, vous semblez croire que l'univers a été créé uniquement pour vous servir : c'est là une conception de la vie que votre oncle n'eût point approuvée !...

LES HABITUÉS DE LA VILLA TANIT

Je l'ai connue en pleine lune de miel, au début de ce second mariage, qui devait être si heureux pour l'un et l'autre, surtout pour le pauvre Franklin. Elle s'épanouissait dans une calme félicité conjugale et dans toutes les satisfactions d'une large aisance tardivement conquise. La villa venait d'être agrandie. Plusieurs salons de réception y avaient été aménagés. On peut dire qu'ils ne désemplissaient pas, de tout l'hiver. (Le couple passait le printemps à Paris, où je l'ai retrouvé successivement rue de l'Alboni, boulevard Latour-Maubourg et avenue Victor-Hugo, l'été et l'automne en Normandie, au château d'Ouville, propriété d'une descendante d'Achille Flaubert.) Bridgeurs et amateurs de musique se donnaient rendez-vous à la villa Tanit.

M^{me} Grout, qui aimait le recueillement et la solitude, aimait aussi recevoir. J'ai vu, chez elle, outre la vieille société antiboise, tous les passants tant soit peu notoires de la Côte d'Azur : Étienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Victor du Bled, alors dans toute sa réputation de brillant causeur, Ferdinand Bac, Antoine Albalat, un des familiers de la maison, M^{me} Juliette Adam, qui faisait à Antibes de longs séjours...

M^{me} Adam attirait à la villa Tanit une foule de visiteurs. Elle faisait, comme on dit, salle comble. Et c'était une joie que de l'écouter parler de ses campagnes politiques, de ses voyages, de ses triomphes et d'elle-même.

Une année, je me souviens, elle arrivait de Lisbonne, où elle avait été reçue par S. M. la reine Amélie. Et elle ne tarissait pas sur la cordialité de cette réception royale, sur la bonne grâce et la simplicité de la souveraine :

— La Reine est mon amie ! nous disait-elle ; c'est une femme supérieure, et si bonne, si charmante !... Quant à son fils, le jeune roi Manoël, il est plein des meilleures intentions... Et si modeste ! Il m'écoute... Je lui disais : « Sire, faites bien attention ; aujourd'hui, ce n'est plus comme autrefois : il y a la question sociale ! Pensez-y !... »

Et c'était un défilé étourdissant d'anecdotes ! L'ancienne amie de Gambetta, la promotrice de l'alliance franco-russe, avait fréquenté ou rencontré tant de personnages historiques, au cours de sa longue vie, de sa longue carrière d'écrivain et de directrice de revue !

A ce propos, qu'on me permette de rectifier une légende. En même temps que de M^{me} Adam, il s'agit encore une fois de Mariéton, auquel il est impossible de ne pas se cogner quand on parle du monde littéraire et des salons parisiens, entre 1890 et 1910 : il était partout. Mais la petite scène drolatique que je vais rappeler ne se passa point à la villa Tanit, comme certaines personnes le racontent. C'était à Nice, chez une dame russe, M^{me} Samarine, qui recevait, avec ses compatriotes de passage, les gens de lettres et les artistes hivernant en Riviera. Nous déjeunions donc chez cette dame. Outre M^{me} Adam, il y avait là l'inévitable Mariéton, mon ami Joachim Gasquet, je crois bien le compositeur Xavier Leroux, et moi.

M^{me} Adam, nous parlant de ses voyages en Russie et des

princesses qui l'avaient accueillie en messagère de la France, ajoutait gravement :

— Car en Russie, messieurs, il y a des femmes d'État !...

— Tandis qu'en France, il y a des tas de femmes !

— Mariéton, vous êtes un imbécile ! proféra M^{me} Adam.

C'était, en effet, le calembourgeois Mariéton qui avait lâché cette incongruité. Mais M^{me} Adam, qui est une grande bonne femme, finit par rire avec nous du formidable pataquès qui avait rompu le fil de son discours...

M^{me} Grout aimait beaucoup M^{me} Adam, et elle était très fière de cette visiteuse illustre. Elle donnait, en son honneur, d'importants déjeuners. D'ailleurs, en temps ordinaire, on déjeunait énormément à la villa Tanit. La maîtresse de maison tenait fort à sa réputation d'avoir la table la plus brillante et la plus hospitalière d'Antibes. A cet égard, il y avait même une rivalité sourde entre elle et la seconde M^{me} Aubernon, dont la villa était voisine de la sienne. Je me rappelle qu'un jour le bruit se répandit dans la région, que la fastueuse M^{me} Aubernon avait donné un grand déjeuner en l'honneur d'une princesse de Bourbon-Caserte, Altesse Royale authentique. M^{me} Grout, prise d'une émulation soudaine, voulut, à son tour, inviter une princesse. Par malheur, il n'y en avait pas, en ce moment-là, de disponible sur toute la Côte. En désespoir de cause, elle décida de se rabattre sur l'évêque de Nice, Mgr Chapon. Je lui dis :

— Vous n'y pensez pas !... Un évêque, c'est la croix et la bannière !

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle, épouvantée.

Pendant un quart de seconde, elle s'était vue, allant au-devant de l'évêque, bannière en tête, avec tout son monde. J'éclatai de rire à cette imagination bouffonne. Elle rit aussi, et cela lui fit passer son envie d'inviter Mgr Chapon.

LES DERNIÈRES ANNÉES

Cette vieille femme, qui semblait éperdue de réceptions mondaines, avait le goût des lectures et des conversations sérieuses. Sans cela, elle n'aurait pas été la nièce de Flaubert, et l'amie du Père Didon. Au fond, elle aimait beaucoup le monde, mais elle ne voulait pas en convenir. Elle me disait :

« Je reçois par devoir !... parce que je crois que c'est une obligation envers mes amis et voisins. »

Le fait est qu'on la surprenait, très souvent, plongée dans des livres qui n'avaient rien de frivole. Certes, elle ne boudait aucune lecture. Elle se tenait au courant, comme on dit, était empressée autour de toutes les nouveautés. Mais les livres d'histoire ou de philosophie, les grandes œuvres classiques surtout avaient ses prédilections. Pendant des après-midi entiers, étendue sur sa chaise longue, toutes portes closes aux visiteurs mondains, elle relisait Shakespeare, ou *les Affinités électives*, de Goethe, ou le *Saint Paul*, de Renan, ou la *Jeanne d'Arc*, de Michelet, à moins que ce ne fût un des grands romans de son oncle.

Pendant les dernières années de sa vie, cet appétit de lectures solides et édifiantes, ce besoin de calme et d'isolement s'étaient beaucoup accrus. Je venais la voir habituellement vers cinq heures, — à l'heure où, en hiver, on allume les lampes. Elle déposait ses lunettes, fermait la revue ou le volume commencés, ou, quand ses yeux étaient trop fatigués, elle quittait son crochet, — et nous causions. A son âge, il était tout naturel qu'elle se tournât de préférence vers le passé, comme si elle y retrouvait une illusion de jeunesse, avec le souvenir d'amis chers et disparus, de ses triomphes de jolie femme. Toute la littérature du second Empire défilait sous mes yeux, et aussi celle de la troisième République, à ses débuts, depuis Victor Hugo, qui avait une façon si galante de baiser la main aux dames, jusqu'au jeune Catulle Mendès, qui était si joli homme, et « qui avait l'air d'être en sucre ». Elle conservait un croquis de Renan fait par une de ses amies anglaises au cours d'une visite, et elle me disait son admiration pour le grand homme qui, malgré sa disgrâce physique, savait être un tel charmeur. En revanche, elle avait gardé un affreux souvenir de Théophile Gautier. Et, comme je lui demandais pourquoi, elle me disait, d'un air consterné : « Il était très sale, et il sentait très mauvais ! » Elle avait épousé toutes les rancunes de son oncle contre Maxime Du Camp, et elle répétait ses plaisanteries sur Octave Feuillet, — « le gars Feuillet », comme disait Flaubert, — et notamment cette anecdote qu'elle prétendait authentique : Octave Feuillet, invité à Compiègne et épié par ses voisins de chambre, tandis qu'il s'admirait dans

sa glace, frisant sa moustache, et, ravi de sa figure, s'envoyant à lui-même, sur une pirouette, ce compliment :

— ...et du talent !

Ou bien, c'était la princesse Mathilde, qui, paraît-il, ne l'aimait pas. Et M^{me} Grout s'affligeait sincèrement de cette antipathie. Elle s'évertuait à en découvrir les motifs. Je crois tout simplement que la princesse la rendait responsable de la ruine de son oncle : ce qui était exagéré.

La plupart du temps, l'entretien dérivait vers des considérations d'ordre sentimental. Elle était très femme : elle l'est restée jusqu'au bout. Son charme s'exerçait encore. Elle voulait plaire et elle plaisait. Elle finissait par plaire, même à des gens qu'elle froissait par ses façons personnelles et intéressées, ou par ce qu'il y avait de bourgeois et de prosaïque dans sa nature. A quoi tenait ce charme, je n'ai pas encore pu me l'expliquer très nettement. C'était, soudain, comme une effusion de sincérité et d'affection, comme un don de toute son âme, — et l'on ne résistait point à cette flatterie, pour ne pas dire à cette caresse. Et cependant elle ne se donnait point, elle ne se livrait jamais entièrement. On songeait à tout ce qu'il y avait de positif et, encore une fois, de prosaïque en elle. Et, dans le même moment, cette grande bourgeoise, cette fille spirituelle de Flaubert, vous parlait de l'amour comme les héroïnes les plus éthérées du romantisme ! Pour elle, c'était le sacrifice absolu. C'était un sentiment qui ne devait jamais finir. Quand on s'aimait, c'était pour toujours...

Je ne sais si elle avait jamais mis en pratique ces belles théories. Mais elle prétendait n'admettre point d'autre amour : c'était l'*Hamour* avec trente-six H, comme disait son oncle, qui s'en moquait. Quelle chose bizarre que la persistance de ces idées romanesques et si candidement juvéniles chez une femme de cet âge, et si calme et si sage ! En tout cas, elle ne comprenait l'amour que sous cette forme. Était-elle capable de le donner ? Du moins elle l'exigeait d'autrui. Et je sais qu'en amitié tout au moins, elle fut une des âmes les plus loyales et les plus fidèles que j'aie connues...

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

PÈLERINAGE EN ACADIE

A bord du *Montclare*, avril 1932.

L'enquête que je vais poursuivre chez les Acadiens exige un préambule historique, sans lequel mes récits manqueraient de clarté; j'entends le condenser en quelques paragraphes.

En mai 1604, un convoi, parti du Havre, et que conduisait Pierre de Monts, ami personnel d'Henri IV, débarquait sa centaine de paysans, recrutés en Touraine, en Bretagne et en Saintonge, sur un îlot proche de la Cadie ou Acadie (nom emprunté à la langue des Indiens Micmacs), et qui fut baptisé Sainte-Croix. *Ainsi naquit la première colonie française.*

Mal équipée pour se défendre contre les grands froids, la petite bande perdait quarante hommes, dès le premier hiver. Les survivants découvraient, l'été suivant, sur la côte ferme, une anse bien protégée des vents du nord, qu'ils donnaient comme emplacement à Port-Royal. *Ainsi naquit la première ville française fondée hors de France.*

Ville et colonie se développent lentement, car le flot de l'immigration s'en détourne au profit des rives du Saint-Laurent et de leurs jeunes cités : Québec, Trois-Rivières, Montréal. Une incursion de flibustiers anglais, qui surprennent et dévastent Port-Royal, retarde encore le peuplement de l'Acadie : en 1670, elle compte tout juste 350 habitants.

En 1713, quand le traité d'Utrecht transforme cette terre française en possession anglaise, ses deux milliers et demi de paysans protestent contre les décisions de la diplomatie :

— Louis XIV peut bien céder les champs où nous demeurons; mais l'amour de la patrie ne change pas avec les traités.

Isolés dans le monde, séparés de leurs frères canadiens par d'immenses forêts impénétrables, ils croient poursuivre le cours de leurs destinées en défrichant de nouvelles terres. Leurs villages se multiplient, en même temps que leur nombre : grâce à l'incomparable natalité de la race, les trois cent cinquante colons de 1670 comptent, en 1753, plus de douze mille descendants...

1755. — La catastrophe s'abat, soudaine et brutale, sur ce peuple inoffensif qui ne s'occupe que de ses champs, et auquel ses nouveaux maîtres ne peuvent reprocher que ces deux crimes : malgré les persécutions, il n'a voulu renier ni la langue et les traditions de la patrie perdue, ni sa foi catholique... Trompée par les rapports mensongers de ses agents, qui prétendent que les Acadiens n'attendent qu'une occasion pour se soulever, l'Angleterre a décrété leur déportation en masse...

Et l'ordre fut exécuté... De ce malheureux peuple que l'on dispersa dans les colonies anglaises du Nouveau Monde, où la faim, la fièvre, les mauvais traitements le décimèrent, il ne resta plus en Acadie que les quinze cents fugitifs qui avaient eu le temps de gagner la forêt, loin de leurs villages livrés au pillage et à la torche...

Et c'est pour savoir ce qu'est devenue la descendance de ces quinze cents Français d'Acadie, que je vais débarquer à Halifax...

AUTRE TEMPS, AUTRES MŒURS...

Halifax.

Il nous a fallu plus de deux heures pour franchir le goulet, obstrué de nombreuses îles rocheuses, avant de nous amarrer à quai. La rade, avec son étendue de quelque vingt kilomètres carrés, est l'une des plus vastes du monde. Les Indiens Micmacs l'avaient appelée *Tcheboucto*, comme s'ils en prévoyaient les destinées lointaines, ce mot signifiant en leur langue « le Chef des ports ». La prédiction s'est réalisée : l'Angleterre en a fait son plus grand port de guerre, au Nouveau Monde, à cinquante lieues de la frontière des États-Unis... Onze forts en commandent l'accès ; le seul qui soit visible de loin, couronne une colline aux pentes abruptes, dont la silhouette évoque le fameux roc de Gibraltar.

Il y a quelque chose de changé au Canada, depuis mon dernier voyage : on n'y entre plus comme dans un moulin ! Je le constate dès que, disant adieu au *Montclare*, j'emboîte le pas au porteur nègre chargé de mes valises, et pénètre dans une immense halle où des grilles, aux solides barreaux, dessinent des chambres et des couloirs. On se croirait emprisonné dans une vaste ménagerie !

Les temps sont durs, ici comme ailleurs. Pour lutter contre la dépression économique, le Canada s'est ceinturé d'un farouche protectionnisme qui ne laisse passer qu'au compte-gouttes le flot de l'immigration. Jusqu'en 1930, loin de lui opposer des obstacles, il s'ingéniait à l'attirer, au moyen d'une publicité intense. Durant les trente premières années de ce siècle, l'appel fut entendu par *cinq millions* d'immigrants qui, doublant la population du pays, s'en furent, pour la plupart, défricher les bonnes terres à blé du Far-West... Le chômage grandissant et la mévente des céréales ont fermé l'écluse.

Pour nous, voyageurs et touristes, point de tracasseries : des fonctionnaires courtois, vêtus d'uniformes militaires, ne demandent que dix minutes pour en finir avec les formalités du passeport et du visa médical. Les émigrants n'ont pas la même chance. Recourant aux armes suprêmes de son sexe, une jeune femme, dont la condition modeste est trahie par ses vêtements, tend de beaux yeux baignés de larmes à un inspecteur, qui vient de décréter que ses papiers ne sont pas en règle... Une cinquantaine d'Anglais, jeunes ouvriers agricoles, ont une mine morfondue : seront-ils admis dans la terre promise ? ou rapatriés à leurs frais par le premier paquebot ?...

Puis, c'est la visite des bagages, méticuleuse pour tout le monde, celle-là. Je m'en tire sans y laisser de plumes. Seule, ma machine à écrire est taxée : six dollars, qui me seront remboursés à mon départ du Canada, contre le reçu descriptif que j'emporte, et qui me rend ma liberté. Et j'ai hâte de me dégourdir les jambes, après ces neuf journées de navigation !

Blanchisseurs chinois, charretiers nègres..., nous sommes bien en sol américain ! Capitale de la Nouvelle-Écosse, l'une des trois provinces taillées dans l'ancienne Acadie, Halifax, plaisante cité de quarante-six-mille âmes, étage sur une colline ses larges rues tirées au cordeau, et bordées de maisons qui, pour la plupart, ne sont que des chalets de bois. De hauts

immeubles de pierre signalent, au centre, le quartier des affaires. Sur une place qu'entourent la mairie et autres édifices publics, une colonne monumentale évoque le souvenir des mille trois cent soixante enfants de Halifax qui moururent glorieusement sur nos champs de bataille : Amiens, Arras, Vimy... Deux lignes gravées sur le marbre méritent une traduction :

A l'honneur de ceux qui servirent,

A la mémoire de ceux qui tombèrent...

En attendant l'heure du train qui, m'a-t-on prévenu, n'a pas de wagon-restaurant, j'ai franchi la porte d'un *lunch room*.

Tout y est bien anglais : le menu, avec son incompréhensible jargon culinaire (*salted nuts, assorted canapes, etc.*), et l'accorte servante, une jolie brune qui, docile à la coutume américaine, m'apporte un verre d'eau glacée. Je sollicite ses éclaircissements, pointant du doigt le nom d'un mets qui me rappelle la banlieue parisienne : *Mignon of Lamb Clamart*. Elle sourit de toutes ses dents, qui sont fort belles :

— *I see! You are a stranger!* (Vous êtes étranger!)

— *Yes! And a Frenchman, into the bargain!* (Et Français, par-dessus le marché!)

— *Vous ne me dites pas!* s'exclame-t-elle ravie. Moi aussi, m'sieur, je suis Française!

— Vraiment! Et d'où êtes-vous, mademoiselle?

— De Ritchibouctouche!

— Ah?...

— Oui, dans le Nouveau-Brunswick.

— Mais, alors, vous êtes Acadienne!...

Pour ces braves gens, demeurés fidèles à la langue ancestrale, malgré deux siècles et demi de domination et d'ambiance anglo-saxonnes, Français et Acadien sont synonymes... Comme je suis, pour l'heure, l'unique client qu'elle ait à servir, je m'amuse à la faire causer; les anglicismes dont s'émaille sa langue sont loin de la rendre inintelligible.

Je constate, non sans surprise, que cette enfant du peuple connaît sa généalogie, et qu'elle en est fière. Elle porte le nom de Chevarie, abréviation d'Elchevarie : ses aïeux, fixés en Acadie dès les premières années du *xvii^e* siècle, venaient du Pays basque. Lors du « Grand Dérangement » (la dépor-

tation des Acadiens, en 1755), sa famille eut le temps de s'enfuir aux Iles-à-Madeleine, minuscule archipel du golfe Saint-Laurent. Elle-même est née dans un village forestier du Maine, aux États-Unis, où ses parents avaient émigré, chassés de chez eux par la misère ; mais ils sont revenus à Ritchibouctouche, où ils vivent heureux.

— Vous êtes beaucoup d'Acadiens, à Halifax ?

— Non ! C'est tout *anglois* ! Nous ne sommes pas une *lotte* (en grand nombre). Peut-être vingt familles (une centaine de personnes). Pour trouver des « paroisses » françaises, il faut aller dans les « pays d'en-haut » (plus au nord).

Mais il est temps que je m'achemine vers la gare. L'aimable Acadienne offre d'appeler un taxi :

— Fatiguez-vous pas, m'sieur ! J'vas *'phoner* pour un *châr* !...

AU PAYS D'ÉVANGÉLINE

Truro.

J'ai cinq heures à rouler, avant d'atteindre Truro, petite ville de six mille âmes, dressée à l'entrée de l'isthme qui soude la nouvelle Écosse à la terre ferme, soit au Nouveau-Brunswick. N'était l'atmosphère surchauffée du wagon, l'enchantement du voyage resterait intégral : la variété des paysages qui se déroulent sous mes yeux les allège de toute monotonie. Mais je fais là mon apprentissage du « printemps » canadien, et maudis mon tricot de laine. Mieux avisés, les gens du pays se vêtent légèrement, sous l'épaisseur de leurs manteaux et de leurs écharpes...

Après, rugueux, farouche, — ce sont les épithètes que j'accorde tout d'abord au panorama : des chapelets de lacs étranglés par la forêt vierge, que soulèvent çà et là des ondulations de terrain. Parfois, de l'eau verte émergeant des îlots de roches grises où se sont accrochés, solitaires, de magnifiques sapins. De temps en temps, une cabane de trappeur ou d'Indien, édiflée de troncs et de branches, s'aperçoit sur un monticule. Et l'ensemble est mélancolique, quoique d'une sauvagerie grandiose.

Je m'entretiens avec mon voisin de banquette. Durant *un bon gros dix minutes* (pour employer ici une expression du

parler acadien), la conversation s'est poursuivie en anglais. Mais mon accent a fini par me trahir.

— Excusez-moi, monsieur, s'enquiert mon interlocuteur, avec une visible émotion. Seriez-vous Français?

— Français de France ! voire de Paris !

— Moi aussi, monsieur, je suis Français, car je suis Acadien ! Et comprenez combien je suis heureux ! J'ai cinquante-cinq ans passés, et c'est la première fois qu'il m'est donné d'entendre du vrai français, parlé par un Français du « vieux pays ! »

Je lui expose le but de cette première partie de mon voyage : visiter de véritables centres acadiens. Il manifeste une joie qui me touche, à l'annonce qu'une grande revue parisienne m'a confié cette mission :

— Vous pourrez dire à la France que ses enfants d'Acadie sont en pleine ascension, et que nous le devons surtout à vos prêtres, surtout à vos Eudistes, avec les deux collèges qu'ils ont ouverts chez nous pour les Acadiens.

Et M. Gaudet (que l'on prononce ici Gaudette) m'expose son cas. Les écoles publiques étaient inexistantes, il y a cinquante ans, et la misère des paysans acadiens était proverbiale. Ses parents, qui ne savaient ni lire, ni écrire, se saignèrent aux quatre veines pour payer sa pension dans un collège religieux, où l'enseignement était bilingue. Grâce à son instruction, il s'est élevé au rang de *maître de poste* (receveur) dans un gros bourg *mirte* (anglo-français) de la Nouvelle-Écosse.

Je voudrais savoir comment ses ancêtres se tirèrent de la catastrophe nationale, de ce « Grand Dérangement » dont les organisateurs attendaient l'anéantissement de sa race. Ses traits se durcissent ; ses yeux brillent d'une flamme sombre :

— *Cela* ne peut pas se raconter. Quand nous en parlons entre nous, la colère nous fait bouillonner le sang... Nous sommes de bons catholiques, et la religion nous défend de haïr nos ennemis. *Leurs* descendants commencent à nous rendre justice. Alors, sans vouloir oublier les horreurs du passé, nous nous efforçons de ne pas attiser les haines de races...

J'insiste ; il raconte :

— Ma famille avait échappé à la déportation, en se sau-

vant à temps du village. On estime que trois milliers de fugitifs avaient pu en faire autant. La moitié périt, au cours des deux années suivantes. Les autorités avaient à leur solde des bandes de gens sans aveu, recrutés parmi les puritains de la Nouvelle-Angleterre. On les payait à la pièce : trois shillings pour chaque « scalp » qu'ils rapportaient de leurs expéditions. Leurs officiers, des Anglais d'Angleterre, protestaient souvent contre ces massacres, mais sans pouvoir les empêcher...

« Mon ancêtre, Simon Gaudet, sa femme et leurs onze enfants, faisaient partie d'un groupe de deux ou trois cents Acadiens qui, se croyant en sûreté dans une baie déserte, y avaient édifié leurs huttes de rondins. Le village fut surpris un jour, pendant que tous les hommes étaient à la pêche en mer. Ils revinrent *au tard*. Les chaumières achevaient de flamber. Autour, une vingtaine de jeunes femmes, que les bandits avaient déshonorées, avant de les scalper et de les égorger... Deux des propres filles de mon aïeul étaient du nombre... Alors, les hommes, enragés, coururent sur la piste des assassins; ils les surprirent à leur tour, en pleine nuit, dans leur campement... Les couteaux et les haches firent de la belle besogne... »

Et M. Gaudet ajoute, après un silence que je n'ai pas voulu troubler :

— Vous comprenez, monsieur ? La religion nous fait un devoir de pardonner; mais on ne peut oublier ces choses... *Ils* croyaient bien nous avoir détruits; mais notre peuple s'est dressé de sa tombe... Oh ! Je voudrais que vous alliez voir dans nos villages ce qu'il est devenu, ce peuple dont *ils* avaient chanté la mort ! Nous avons démontré que la France est éternelle, même en ses plus humbles rejets...

J'ai dit à M. Gaudet que je me proposais de commencer mon enquête à Truro; il m'en détourne. Cette petite ville n'est pas un de ces centres acadiens que je recherche; les Français n'y forment qu'une infime minorité; en outre, le jeune professeur et ardent patriote, M. J. Édouard Comeau, ancien élève de notre École normale de Saint-Cloud, que je voulais y rencontrer, poursuit actuellement une tournée d'inspection scolaire.

— Je n'ai donc plus qu'à filer sur le Nouveau-Brunswick ?

— Attendez!... J'y pense ! Pourquoi n'iriez-vous pas à

Grand-Pré? Vous ne pouvez pas quitter la Nouvelle-Écosse sans visiter le pays d'Évangéline... les saints lieux de notre race acadienne...

Après une nuit passée dans un hôtel de Truro, banale agglomération de chalets qui me rappelle les lotissements de la banlieue parisienne, j'ai suivi d'autant plus volontiers les conseils de M. Gaudet qu'il s'est offert, au dernier moment, à me servir de guide. L'aubaine est, pour moi, d'un prix inestimable, car mon compagnon est membre du Comité national qui, parmi d'autres tâches patriotiques, organise chaque année, le jour de l'Assomption, le pèlerinage de Grand-Pré.

Le train longe la rive sud du Bassin des Mines, immense nappe d'eau salée qui fut le magnifique centre de la vie acadienne, avant d'en devenir le tombeau. Fermes plantureuses et villages prospères s'échelonnaient sur ses rives; Grand-Pré (on disait alors la Grande-Prée), le plus gros bourg de cet Eden, donnait le ton à ce petit monde de paysans débonnaires et laborieux, sur qui s'abattit soudain la catastrophe. — 5 septembre 1755... Calomnies, malentendus, haines de races, tout a conspiré contre les Acadiens... Sans méfiance, ils se sont rendus dans leurs églises pour y entendre, leur a-t-on dit, une proclamation royale qui leur causera grande satisfaction... Tous les hommes valides pris au piège, — tous, jusqu'aux enfants de douze ans... Et c'est la déportation en masse, les familles dispersées, l'anéantissement d'un peuple...

— Dans nos familles, m'apprend M. Gaudet, le souvenir de cette affreuse journée nous causait tant de douleur, que le nom de Grand-Pré était devenu tabou; on ne le prononçait qu'en cachette. J'entends encore ma défunte mère nous ordonner, d'une voix tremblante: « Parlez pas de ça! parlez jamais de Grand-Pré! » Les choses n'ont changé que depuis 1919, quand nous avons envisagé l'organisation d'un pèlerinage qui rétablirait des liens entre toutes les fractions de notre peuple dispersé...

Voici la gare et, tout proche, la chapelle, sous son gracieux clocher. Les Acadiens l'ont construite en 1923, à l'endroit où se dressa *peut-être* l'église de Grand-Pré. Livrée aux flammes, rasée jusqu'au sol, la ville sainte n'a laissé d'autres vestiges que des fragments de pierres tombales. Maçonnée de ces débris, une croix rustique marque l'emplacement du cimetière; des

saules aux énormes troncs nouveaux s'alignent à l'écart, et la légende, qui leur prête trois cents ans, veut que les plants soient venus de France, qu'ils aient poussé dans le jardin du curé...

A cent pas devant la chapelle, s'érige une émouvante statue : celle d'*Évangéline*, l'héroïne qu'imagina le poète américain Longfellow, quand il voulut chanter, en une œuvre immortelle, les malheurs de l'Acadie. Un parc, dont les plates bandes et les massifs commencent à prendre tournure, enclôt ces arpents de sol sacré ; et le fait que ce terrain a été concédé au Comité national par la compagnie ferroviaire anglaise qui le possédait peut être retenu comme un précieux indice : les haines et les ressentiments qui séparaient les deux races seront bientôt choses du passé...

J'écoute M. Gaudet, évoquant ses souvenirs du premier pèlerinage national, qui eut lieu en 1927 : une foule en délire se précipitant de la gare aux cris de « Grand-Pré ! Grand-Pré ! » un vieillard étreignant de ses deux bras la croix du cimetière, au pied de laquelle sanglotent des gens agenouillés ; d'autres qui tentent de soulever les pierres des sépultures ou qui les baisent à pleines lèvres...

Il me parle aussi du pèlerinage de 1930, qui commémora le cent soixante-quinzième anniversaire du « Grand Dérangement ». La pieuse foule comptait dans ses rangs des descendants de proscrits acadiens, venus de leur lointaine Louisiane. Grâce à l'initiative de notre consul à Montréal, M. Carleton, des fusiliers marins, débarqués d'un de nos croiseurs, formaient la haie devant la chapelle ; et c'était bien la première fois, depuis deux siècles, que des hommes vêtus d'uniformes de France foulaient le sol de notre ancienne colonie...

LA RÉSURRECTION D'UN PEUPLE

Moncton.

J'atteins cette petite ville de 20000 âmes par un froid quasi polaire : un demi-mètre de neige (le calendrier est seul à parler de printemps !) en recouvre le sol. Les parties des trottoirs et des chaussées que l'on a dégagées se tapissent d'une glace épaisse ; des traîneaux de tous modèles croisent les automobiles...

Moncton, qui est la deuxième ville du Nouveau-Brunswick

par l'importance de sa population, m'offre un fertile champ d'études. Les Acadiens s'y sont multipliés prodigieusement. Il y a une vingtaine d'années, ils n'y étaient représentés que par dix personnes : aujourd'hui, ils y forment une colonie de plus de huit mille âmes, éloquent témoignage sur l'ascension de la race.

Des notables me guettaient à la gare du Canadian National : M. Alfred Roy, rédacteur en chef du quotidien *l'Évangéline*, le docteur Léo Doiron, quatre ou cinq autres Acadiens. Ils se disputent mes deux valises et mon « clavigraphe » de voyage, qui est ici le nom d'une machine à écrire ; ils insistent pour que je loge chez l'un d'eux. Mais j'avais retenu par dépêche une chambre à l'hôtel Brunswick et, quoique difficilement, j'obtins la permission de l'occuper, après avoir donné ma parole que je souperai et passerai toute la soirée chez le docteur Doiron, où le téléphone rassemblera d'autres amis...

J'enregistre quelques observations préliminaires. La première me procure autant de stupéfaction que de joie : les vingt-cinq ou trente personnages que je rencontre, en cette fin de journée, parlent ma langue avec une pureté remarquable, bien que la plupart ne soient jamais sortis de leur pays. L'accent de terroir est à peine sensible ; l'intonation me semble moins assourdie que dans la province de Québec.

À bord du *Montclare*, les « Anglais » originaires des Provinces maritimes (l'ancienne Acadie) m'avaient déclaré que leurs concitoyens de langue française avaient *tous* du sang d'Indien dans les veines, métissage que trahissaient, d'après mes informateurs, les traits du visage et, notamment, la « hauteur » des pommettes. Or, je ne vois autour de moi, dans cette « veillée » qui se prolongera jusqu'à deux heures du matin, que de bonnes physionomies, très nettement françaises.

Dans le Canada proprement dit, les quelque trois millions de gens de notre race se désignent entre eux comme des « Canadiens » tout court, les autres habitants du Dominion n'étant pour eux, malgré la diversité des origines ethniques, que des « Anglais ». Ici, le terme « Acadien » est rarement employé ; prêtres, notables, paysans, ils sont tous « Français » et ne veulent être que cela : des enfants de cette lointaine

France à laquelle, au travers de leurs malheurs passés, ils conservent intégralement leur amour filial...

Voici le docteur Bourque, dont la haute taille se redresse, pendant qu'il m'étreint les mains. Ses quatre-vingt-deux ans n'ont entamé ni ses facultés physiques et mentales, ni son jeune enthousiasme.

— Nous sommes Français! La France est notre mère, autant qu'elle est la vôtre! Ses peines et ses joies, nous les partageons! Quand elle souffre, nous souffrons! Quand elle triomphe, nos fronts s'auroient de gloire!...

M. le juge Le Blanc, l'un des chefs du peuple acadien, me confie cette délicieuse anecdote :

— Ma grand mère conservait précieusement une pièce de vingt sols, datant de l'ancien régime. Les jours de grande fête, elle la tirait d'un coffret et la montrait à ses petits-enfants, déclarant qu'elle pourrait lui servir, *dès que la France reviendrait en Acadie.*

Un jeune docteur, qui termina ses études médicales à Paris, et qui est devenu un des plus habiles chirurgiens du Nouveau-Brunswick, me pose cette question à brûle-pour-point :

— Croyez-vous que la France reprendra un jour l'Acadie?

Je souris : nous n'y songeons guère! Et je plaisante : on a vu des choses plus impossibles se réaliser. Mais, lui, il reste grave :

— Chez nous, il court des prédictions à ce sujet. Et, après tout, on pourrait dire que nous sommes préparés au retour de la France, puisque nous avons adopté son drapeau tricolore comme notre emblème acadien, en ne lui ajoutant qu'un symbole : l'étoile de l'espérance dans le bleu...

— Vous pouvez ajouter, observe le docteur Bourque, que *la Marseillaise* est l'un de nos hymnes nationaux...

— ...Combien êtes-vous? ai-je demandé.

Alfred Roy, jeune écrivain qui n'est jamais allé en France, et dont le journal *l'Évangéline* est d'une langue impeccable, me soumet des statistiques qu'il a publiées récemment : elles mettent en relief l'étonnante natalité de la race, chez qui les familles de douze à quinze enfants sont loin d'être des exceptions.

En 1771, le recensement officiel n'enregistrait que

1249 Français dans les trois provinces maritimes. En 1784, par suite de l'émigration vers les régions voisines (principalement au Canada), ils n'étaient encore que 1500. En 1815, ils passaient au nombre de 25 000; en 1860, à celui de 69 000.

— Et aujourd'hui ?

— Ici, dans le Nouveau-Brunswick, nous sommes 440 000 Français; en Nouvelle-Écosse, 60 000; dans l'île du Prince-Édouard, 14 000. Soit un total de 214 000 âmes.

Mais ce total officiel, si impressionnant qu'il soit, est bien en dessous de la réalité. Dépouillée des bonnes terres que les ancêtres avaient mises en valeur, réduite à défricher les régions arides, dédaignées par les émigrants de langue anglaise, que les conquérants introduisirent après la déportation de 1755, et, par surcroît, odieusement persécutée jusqu'à l'avant-dernière génération, la race avait essaimé au dehors, surtout aux « États », comme on désigne ici la grande république américaine.

Fidèles à leur haute natalité, ces émigrants se sont multipliés dans le Maine, le Vermont, le Rhode-Island et le Massachusetts, où ils forment désormais d'importantes agglomérations. Ils n'ont rien abdiqué de leurs sentiments « nationaux », tout en devenant de loyaux citoyens américains, se marient entre eux, refusent de se laisser absorber par d'autres éléments ethniques et font même bande à part, vis-à-vis des immigrants canadiens et de leurs descendants.

Dès qu'ils peuvent en supporter la dépense, ils organisent des sociétés acadiennes, des classes du soir, où ceux qui l'ont oubliée viennent apprendre la langue des ancêtres, fondent même des journaux français, qui ne sont, parfois, que des *Bulletins de la paroisse*, imprimés sur quatre petites pages, mais n'en sont pas moins d'utiles auxiliaires pour le réveil ou la conservation de la langue. Et l'un de mes nouveaux amis jette ce fait d'importance dans la causerie :

— L'un des nôtres, M. Pothier, un Acadien « cent pour cent », a été gouverneur de l'État de Rhode-Island !

J'apprends que le nombre des Acadiens fixés aux États-Unis est de l'ordre de deux cent mille; ce serait donc plus de quatre cent mille descendants que compteraient les 1 500 Français recensés, en 1784, dans les trois provinces maritimes. Mais l'effectif réel de la race se grossit d'autres contin-

gents : tel, celui de la lointaine Louisiane, où quelques centaines d'Acadiens, victimes du « Grand Dérangement », trouvèrent refuge, après s'être évadés de la Floride et de la Virginie. Là encore, m'affirme-t-on, les descendants des proscrits formeraient un groupe de plus de deux cent mille âmes.

Ce n'est que l'autre année (1930) que ces trois grandes fractions du peuple acadien ont repris contact ; et, d'après les témoins qui m'en font le récit, cette réunion de frères qui s'étaient perdus de vue depuis près de deux siècles remplirait des pages émouvantes, — pages d'une histoire qui est celle de la plus grande France...

LA PLAISANTE VEILLÉE

Moncton.

Avant de les connaître de près, je me figurais que les Acadiens engendraient la mélancolie : le souvenir de leurs malheurs devait assombrir leur caractère. On m'affirme qu'il en était encore ainsi, il y a un demi-siècle. Il est à peine exagéré de dire que, depuis le « Grand Dérangement », ils avaient perdu tous droits à l'existence, légale ou réelle. S'ils défrichaient, au prix d'un écrasant labeur, quelques arpents de terre dans la forêt vierge, tôt ou tard se présentait un homme de loi qui, brandissant un acte de propriété bien en règle, dépossédait ces pauvres gens. Autant que leur pauvreté, leur ignorance de la langue officielle les empêchait de demander justice aux tribunaux.

La création de la Confédération canadienne, en 1867, améliora leur sort, mit fin à leur vie de parias. Le nouveau gouvernement comprenait d'éminents Canadiens de langue française, dont l'active influence s'exerça en faveur des Acadiens qui, secouant leur torpeur, fruit d'un siècle et demi de désespoir, se reprirent à croire en l'avenir. Leur langue, qui serait bientôt encouragée, était enfin tolérée ; et, jouissant désormais des franchises électorales accordées depuis toujours à leurs concitoyens de langue anglaise, ils pouvaient défendre leurs intérêts et se réclamer de la loi.

Par les petits (peu à peu), comme l'exprime le dialecte local, la joyeuse humeur des ancêtres reprend le dessus. On parle du passé sans haine, et même sans acrimonie ; on pré-

fére parler de l'avenir, que les conquêtes du présent gonflent de promesses, — source de joie latente qui imprègne la vie plutôt de bonne humeur que d'exubérante gaieté.

Une veillée à l'acadienne, comme celle que je passe ce soir avec une vingtaine d'amis, est faite de causeries plaisantes, où chacun apporte sa contribution d'histoires et de bons mots. On m'y raconte, notamment, les mésaventures philologiques d'un jeune missionnaire, tout récemment arrivé de France, et qu'un curé des environs avait engagé pour prêcher le dernier Carême.

L'éloquence du prédicateur lui vaut d'étonnants succès: les hommes affluent à son confessionnal, dès la fin de sa mission. Et voici les aveux qu'il recueille, neuf fois sur dix, de la bouche de ses pénitents:

- Mon Père, je m'accuse d'avoir pris des brosses.
- Des brosses?... Combien, mon fils?
- Oh! quelque chose comme une douzaine!
- C'est grave. Au moins, les avez-vous restituées?
- Oh! quant à ça! *Chaque fois le soir même!*...

La nature et la fréquence de ces larcins ont intrigué le prêtre, qui en témoigne sa surprise au curé:

— Vous avez donc une fabrique de brosses dans votre paroisse?

Et tout finit par s'expliquer: *prendre une brosse*, c'est... boire outre mesure!

Le même missionnaire s'est gratté l'oreille, en apprenant d'un pénitent contrit qu'il avait *gadellé* six fois en un seul jour. Ne sachant en quoi consistait ce forfait, à tout hasard il a donné l'absolution: les remords du brave homme étaient indiscutables. Et le curé lui expliquera: *gadeller*, c'est jurer. *Gadelle* est une adaptation du *goddam* des Anglais; et l'on conçoit que ce blasphème (*Dieu soit damné!*) fasse figure de péché mortel chez ce peuple très religieux que sont les Acadiens. Leurs jurements communs ont une forme inoffensive: *pardienne! diantre! saladienne! bouffre!*...

Les mœurs sont austères en pays acadien, au point que le mot «amour» n'est jamais prononcé, même entre des fiancés qui *se daltent* (qui se désirent éperdument). Quant à *se becquer* devant un tiers, personne n'y songerait, voire deux époux qui se retrouvent après une longue séparation. Mais,

en Acadie comme ailleurs, il y a des exceptions : les *jambretteuses* (coureuses), qui ont le *pied poudreux*, et qui finissent par *forlaquer* (se déshonorer).

LES DÉBUTS DE L'ÉMANCIPATION

Memramcook.

Par téléphone, mes amis de Moncton ont préparé ma visite au Collège Saint-Joseph, voyage qui s'inscrit au premier plan, dans mon enquête, car ce fut à partir de la fondation de cet établissement que les Acadiens, auxquels on refusait jusqu'alors les moyens de s'instruire et de s'élever sur l'échelle sociale, reprirent confiance en leurs destinées, après plus d'un siècle de désespoir...

On m'a prévenu que j'aurais à traverser en traineau une vaste plaine, le Marais, où souffle une bise glaciale, assez violente pour « décorner des bœufs » ; et j'ai échangé mon feutre contre une calotte de cuir, rembourrée de fourrure, et qui ne sera pas superflue.

Ces « marais » ou « grand'prées » sont une invention acadienne. Frappés par la puissance des marées équinoxiales qui atteignent, dans ces parages, une hauteur de dix-huit à vingt mètres, les premiers colons avaient endigué de vastes terrains plats où, par un ingénieux système d'écluses automatiques, ils laissaient la mer pénétrer périodiquement, avec ses apports d'algues fertilisantes...

Cinquante kilomètres de train, et je débarque, vers dix heures du matin, à la petite gare de College-Bridge, sous un soleil radieux qui dégourdit à peine la froidure ambiante. Un grand gaillard, vêtu d'une peau de loup, m'attendait près de son traineau, attelé d'un beau cheval fougueux ; et nous partons à vive allure, sur le large chemin qu'avril n'a pas encore libéré de son épais revêtement de glace.

Avant de nous engager dans le Marais, nous traversons, sur un pont métallique de construction récente, une rivière qui débouche dans le fond de la Baie de Fundy (l'ancienne Baie Française), et qui voit se produire, chaque jour de l'été, un phénomène unique au monde. La marée montante se précipite avec une telle violence que, dans sa poussée contre les eaux douces, la première vague prend la forme régulière

d'une muraille, haute de plusieurs mètres, tendue entre les deux rives, et qui, d'une marche à la fois rapide et majestueuse, pénètre loin dans l'intérieur des terres.

Promu au rang d'*Université Saint-Joseph*, depuis 1928, le collège couronne une colline isolée dans l'immense plaine neigeuse. Le principal corps de logis, qui a toutes les apparences d'un château, en son architecture sobre, allonge sur plus de cent mètres ses quatre étages construits d'une belle pierre grise. A gauche, c'est, beaucoup plus modeste, l'ancien collège, édifié en 1864, au delà duquel l'église paroissiale de Memramcook, village qui conserve son vieux nom indien, dresse les gracieuses découpures de son clocher.

Le « président » de l'Université (nous dirions le recteur) est un Canadien-Français, le Révérend Père H. A. Vanier, qui me reçoit à bras ouverts. Son vaste bureau, d'où je découvre un paysage étendu, bordé de collines aux pentes douces, relevées de boqueteaux d'érables et de sapins, est aussitôt envahi par une dizaine de religieux, pressés de faire connaissance avec leur hôte. En attendant l'heure du repas, nous fumons des cigarettes et devisons.

Fondée en 1864 par un prêtre canadien de très grande valeur, le Père Lefebvre, de la Congrégation de Sainte-Croix, qui est d'origine bien française, puisqu'elle vit le jour en 1820 dans la région du Mans, l'Université eut des débuts fort modestes. Il lui fallut se défendre contre le mauvais vouloir de certains « Anglais » et, surtout, contre l'hostilité des Irlandais, ce qui m'oblige à ouvrir une parenthèse pour mettre en relief une constatation sans laquelle l'épopée acadienne conserverait des coins obscurs.

Les malheurs passés de la Verte Erin ont ému le monde et, certes, on ne pourrait éprouver qu'une ardente sympathie envers un peuple qui a souffert un long martyre pour la défense de sa foi et de sa nationalité, n'était ce fait étrange que les persécutés d'hier se font trop souvent les persécuteurs d'aujourd'hui. En Acadie, plus encore qu'au Canada, les minorités de race française n'ont pas de pires ennemis que les Irlandais, qui complotent sans répit contre l'emploi de notre langue. « Vous ne pouvez pas prier Dieu dans la langue de la France athée ! » est l'un des arguments que ressassent leurs prêtres, du haut de la chaire.

Sous la conduite du R. P. Vanier, j'ai pris plaisir à visiter l'Université, qui est comme un petit monde en lui-même. Vingt vaches laitières et un troupeau de bœufs lui fournissent son laitage, son beurre, sa viande de boucherie; une abondante basse-cour ajoute à ses ressources; légumes et fruits sont produits par ses champs; l'eau potable, captée d'une source lointaine, est amenée par un aqueduc, et l'eau « domestique » provient d'un lac artificiellement établi dans la montagne.

La fondation de cet établissement fut selon l'expression du sénateur Pascal Poirier, l'apôtre de l'Acadie, *le recommencement de la vie nationale*, pour ce peuple si longtemps opprimé. Jusqu'alors, il ne pouvait pas s'arracher à la glèbe; fractionné en petits groupes, dans les trois provinces maritimes, il n'était composé que de cultivateurs, de pêcheurs, de bûcherons. Méprisé, honni, il avait perdu tout espoir de renaissance; la langue maternelle disparaissait peu à peu; honteux d'une origine ethnique qui ne leur valait que déboires, affronts et misères, des chefs de famille anglicisaient leur patronyme: les *Le Duc* devenaient des *Duke*; les *Poirier*, des *Perry*; les *Léger*, des *Legger*...

Mais, dès que le Collège Saint-Joseph eut ouvert ses portes, l'horizon s'éclaircit glorieusement. Les Acadiens comprirent que naissaient pour eux des temps nouveaux, avec la fondation de cette école où leurs fils pourraient apprendre simultanément les deux langues, faire des études classiques, cultiver toutes les branches dont se compose l'enseignement supérieur. Se libérant de cette glèbe à laquelle ses ennemis avaient juré de l'attacher éternellement, la race allait produire enfin ses prêtres, ses médecins, ses gens de loi. Et, si pauvres et si illettrés qu'ils pussent être, les Acadiens se saignèrent aux quatre veines pour encourager le Père Lefebvre et lui fournir les moyens de doter leur peuple d'une élite intellectuelle.

Quand le vaillant apôtre s'éteignit, en 1893, son œuvre était en pleine floraison: cette élite, qui devait assurer le salut de la race, cimentait déjà les fractions du peuple dispersé. Évinçant peu à peu le clergé de langue anglaise, les prêtres acadiens rétablissaient laborieusement l'usage du français dans leurs paroisses; et Rome, trop longtemps trompée par les calomnies irlandaises, donnait bientôt à l'Acadie deux évêques « français ».

Et l'on comprend que la colline de Memramcook soit devenue comme un « lieu saint » pour les descendants des proscrits, et qu'elle voie leurs députations s'assembler périodiquement sur ses pentes.

EN PLEINE RENAISSANCE

Bathurst.

Une journée de chemin de fer, par le Canadian National, m'a conduit loin vers le Nord, où me poursuivent les rigueurs d'un printemps hivernal. La neige ne cesse de tomber à gros flocons; et le froid, est si vif que la glace suspend d'éblouissantes dentelles de stalactites au rebord des toits.

Bathurst... Les premiers colons français en avaient respecté le nom indien : Népissiguite (l'Eau tourbillonnante). Ses trois clochers se dressent au fond d'un golfe que Jacques Cartier, l'aventureux Malouin, baptisa la Baie des Chaleurs, terme qui prend une singulière ironie devant un paysage couvert d'un épais linceul blanc...

Le Père Louis Allard, curé de Sainte-Marie de Bathurst, m'attendait à la gare. Il fut naguère l'un de mes compagnons de voyage à travers le Canada, de Québec à Vancouver. Il s'excuse gaiement, en m'ouvrant la portière de sa vieille automobile, dont des chaînes aux gros maillons entourent les pneus-arrière, accessoires que rend indispensables la glace des chaussées :

— Il faut être un curé d'Acadie pour s'exhiber dans une pareille guimbarde ! Mais les temps sont durs... Et puis, tant qu'elle voudra bien rouler!...

Par des chemins que bossèlent amas de glace et monticules de neige, et non sans avoir franchi de longues passerelles jetées sur des bras de mer ou sur des rivières congelées, nous atteignons Bathurst-Est, l'une des trois agglomérations dont se compose la ville, qui compte cinq milliers d'âmes. Les Français en forment la grande majorité; mais, sous la férule de leurs curés irlandais, ils étaient mûrs pour l'anglicisation intégrale, quand se produisit le mouvement d'émancipation fomenté et développé par l'Université Saint-Joseph.

M. l'abbé Louis Allard fut le premier Acadien à prendre possession de cette cure, voici quelque dix ans; et c'est indi-

quer déjà la tâche énorme qu'acceptait là son ardent nationalisme. Je dois, sans plus tarder, lui rendre cet hommage : l'activité de son patriotisme s'exerce sur des champs variés, car il ajoute à ses fonctions sacerdotales celles de secrétaire d'une société qui s'efforce de rassembler tous les papiers, archives et documents relatifs à l'histoire de son pays.

Il trouve même le temps de fouiller les ruines de manoirs et de maisons datant de l'occupation française, et contribue ardemment à l'organisation des délégations qui rétablissent ou fortifient les liens entre tous les groupements acadiens, éparpillés dans l'Amérique du Nord. Il prépare, en ce moment, un « pèlerinage » en France, où survivent quelques « colonies » acadiennes, issues de victimes du « Grand Dérangement » que la mère-patrie délivra jadis de la servitude, et qui sont fixées notamment à Belle-Isle-en-Mer et dans plusieurs localités du Poitou.

Tandis que la servante met le couvert dans une claire salle à manger qu'égayent des fougères et bien d'autres plantes, mon ami me donne une idée des difficultés qu'il lui faut résoudre. A son arrivée, je l'ai dit, la plupart de ses paroissiens avaient oublié la langue ancestrale. Dans sa lutte pour la rénovation linguistique, il s'est fait une règle d'agir prudemment et patiemment, à cause de la minorité irlandaise, qu'il ne voulait ni provoquer, ni indisposer. Bilingue, comme le sont presque tous les prêtres acadiens et canadiens, il prêche dans les deux langues, mais organise le soir, pour les jeunes gens des deux sexes, des cours et des réunions où l'on ne parle que le français, soit sous sa direction, soit sous celle de moniteurs et de monitrices.

Le vaillant curé s'efforce de constituer une bibliothèque de prêts gratuits pour ses paroissiens ; notre actif consul à Montréal, M. Carteron, l'y a aidé... Je lui promets que je tenterai d'intéresser lectrices et lecteurs de France à cette partie de son œuvre de rénovation. Des livres français qui soient honnêtes sans être ennuyeux, qu'on les choisisse parmi les romans, les récits de voyage ou nos grands classiques, seraient bien accueillis par ce cabinet de lecture du lointain Bathurst...

J'avais requis l'abbé Allard de me faire assister à une veillée, chez une famille du voisinage ; la bourrasque de

neige et le froid intense s'y opposent. Mais des voix assourdies me parviennent : le « cercle dramatique » de la paroisse répète *le Poignard*, une pièce en trois actes, dans le soubassement du presbytère. Nous y pénétrons sans bruit.

Assez vaste, assez haute, cette salle semi-souterraine sert aux réunions et aux fêtes du patronage. Sur une petite scène au décor féodal, deux hommes d'une trentaine d'années poursuivent leur dialogue, avec l'aide de jeunes souffleuses dont l'obscurité me livre indistinctement les gracieuses silhouettes. Je dois rendre cette justice aux acteurs qu'ils ont plus de bonne volonté que de talent, que leur jeu n'est pas plus raffiné que leur diction, que celui qui joue un grand seigneur parle de ses *bargéss* partis à la *prairie* avec ses *birbis*...

Mais le curé me murmure à l'oreille que ces deux ouvriers acadiens ne parlaient encore que l'anglais, il y a cinq ou six ans ; et je n'ai plus envie de sourire. Je saisis même toutes les occasions de claquer mes applaudissements et, l'acte terminé, je félicite les acteurs, les remercie de la joie qu'ils m'ont procurée, — sans leur en préciser la cause...

Confus, hésitants, ils répondent à mes questions ; et j'apprends qu'ils ont fait la guerre en France... De tous les éléments ethniques qui vivent au Canada, ce sont les Acadiens qui ont fourni la plus forte proportion de volontaires pour voler au secours de la France envahie...

— ... Ainsi, ai-je demandé au vaillant prêtre, la population française augmente dans votre paroisse, comme elle le fait dans les trois provinces maritimes ?

— D'ici deux générations, tout le Nouveau-Brunswick sera redevenu terre française, tant du fait des « reconquêtes » que de celui de la haute natalité de notre race...

La revanche des berceaux... La robuste constitution physique des Acadiens et leurs mœurs pures leur ont permis de choisir ce cri de ralliement, dont ils ont fait, si l'on ose dire, l'un des articles de leur programme. Les autres nationalités de ces trois provinces, qu'il s'agisse des Anglais, des Irlandais ou des Écossais, gâtées par le bien-être autant que par l'affaiblissement de leurs sentiments religieux, n'ont plus que des familles réduites, tandis que celles des Acadiens offrent une moyenne de huit enfants.

N'était leur pauvreté, qui accule trop souvent les hommes

jeunes à l'expatriation, ils formeraient déjà la moitié de la population du Nouveau-Brunswick, alors qu'ils n'en sont encore qu'au tiers. Une statistique que je me suis procurée à Moncton précise que, de 1921 à 1931, quatre comtés, à eux seuls, ont perdu 11 760 Français, partis pour les « États ». Pour toute la province, la perte ne doit pas être inférieure à 20 000 émigrants.

Mais cette cause de déperdition disparaîtra. Plus pauvres que leurs concitoyens de langue anglaise, mais plus laborieux et plus économes, les Acadiens manquent rarement l'occasion de racheter les bonnes terres défrichées par les aïeux, et qui leur furent si injustement enlevées. Dès que, par voie d'achat, une famille française s'installe dans un district anglais, c'est une nouvelle victoire promise à la race, qui a pour la guider et la défendre, la légion de gens de loi (avocats, notaires, magistrats) formés par l'Université Saint-Joseph et par deux autres collèges, fondés par des Eudistes venus de France, dont l'un, celui de Bathurst, m'offrit une charmante hospitalité.

Nombreux sont encore les fermiers « anglais » qui conservent les préjugés et les haines d'antan; mais l'heure n'est plus où un Acadien isolé courait le risque d'être assommé ou lapidé par une bande de fanatiques, car il est électeur, car il a ses députés, ses sénateurs, parfois même ses ministres au Cabinet fédéral. Alors, gênés (j'allais dire dégoûtés) par le voisinage de ces *darned French* et, le plus souvent, manquant d'enfants et de bras pour cultiver leurs terres, ces fermiers les vendent à n'importe quel prix, en leur hâte de déguerpir. Neuf fois sur dix, c'est à ces Acadiens qu'échoit l'aubaine.

A mesure que l'instruction se répand parmi ces braves gens, ils apprennent à mieux défendre leurs intérêts matériels; et l'on comprend que leurs anciens maîtres regrettent le bon vieux temps où les Acadiens illettrés pouvaient être exploités sans vergogne.

LUTTES D'HIER ET COMBATS DE DEMAIN

Bathurst.

A la veille de quitter l'Acadie, et bravant une « bordée » de neige qui lance son suprême défi au retour du printemps, j'ai pu visiter, outre le magnifique collège édifié par des Eudistes de

France aux abords de Bathurst, quelques hameaux de langue française. En dépit de la dépression économique qui pèse lourdement sur ces provinces maritimes, j'y ai noté des signes manifestes de prospérité. J'ai causé avec des paysans et des pêcheurs, hauts de taille, solidement charpentés, dont le clair langage s'émaillait de délicieux archaïsmes...

— M. le curé est-il chez lui ?

— Oh ! il y a une *escousse* qu'il est sorti ! Il a parti *après* (pour) administrer une malade...

Le fait historique que le peuple acadien descend d'une poignée de familles, dont les descendants se sont multipliés d'une prodigieuse façon, est mis en évidence par le petit nombre des patronymes. Dans deux villages peuplés presque exclusivement de Français, et comptant respectivement mille deux cent cinquante et mille neuf cent soixante âmes, j'ai obtenu des curés qu'ils me montrent la liste de leurs paroissiens. Dans le premier, *trois* noms (Le Blanc, Gaudet, Léger) suffisent à dénommer les *quatre cinquièmes* de la population. Dans le second, 75 pour 100 des familles se partagent les cinq que voici : Le Blanc, Landry, Léger (qu'on prononce *Légère*), Poirier, Lévesque. Les Richard, les Ouellet, les Morin, les Cyr, les Belliveau, les Babin, forment, eux aussi, d'imposantes légions.

Cette fréquence des mêmes patronymes impose soit la multiplicité des prénoms, soit le choix de noms de baptême qui ne doivent pas figurer sur tous les calendriers : Alyre, Ovila, Euclide, Zoël, Albéni, Emery, et quelques autres, ont retenu mon attention. Et c'est grâce à ces artifices que les centaines de familles descendant d'un commun ancêtre réussissent à se distinguer entre elles.

J'ai vu sortir d'un presbytère un Indien d'une quarantaine d'années, fils de cette tribu des Micmacs qui furent les premiers aborigènes de l'Amérique du Nord à se convertir au catholicisme et qui, jusqu'au bout, restèrent fidèles à leur traité d'alliance avec la France, ce qui leur valut d'être terriblement décimés par les conquérants. Nous leur devons un terme de notre langue populaire. Les premiers colons, braves cultivateurs venus du bassin de la Loire, ne pouvaient, naturellement, rien entendre à leur dialecte, et *micmac* leur servit à désigner une chose très embrouillée.

Ce « Peau-Rouge », qui a, d'ailleurs, comme la plupart des

Indiens du Canada, le teint gris-ardoise, était venu prier le prêtre de fixer une date au baptême de son nouveau-né.

— Tu es marié avec qui?

— Oh ! Père ! a répondu fièrement l'enfant de la forêt, avec une Française !

— Comment s'appelle-t-elle?

— Billingham !

On ne saurait trouver un patronyme plus anglo-saxon ! Et, cependant, le Micmac ne commettait pas d'erreur, car nombreuses sont les familles d'origine anglaise, irlandaise ou écossaise qui, depuis un siècle et demi, se sont laissé absorber par les éléments français, au point d'oublier leur langue ancestrale et de produire d'ardents patriotes acadiens.

Le terme « Indien » n'est pas plus usité en Acadie qu'au Canada : il y est remplacé par celui de « Sauvage », qui a perdu tout sens péjoratif. Est-il bien nécessaire d'observer que sauvages et sauvagesses s'habillent désormais comme le commun des mortels, qu'ils ne portent plus ni plumés d'aigle dans leurs cheveux, ni anneaux d'or ou de cuivre au bout du nez ? En revanche, s'ils parlent, plus ou moins clairement, le dialecte franco-acadien, ils n'ont pas renoncé à leur langue micmac, dont les missionnaires ont recueilli le vocabulaire et les règles grammaticales. Il existe même un petit périodique imprimé en cette langue, que l'on m'assure être très riche et très musicale.

Partout, j'enregistre des échos des luttes acharnées que les Acadiens ont eu à soutenir, pour la défense de leur nationalité. J'ai dit que leurs principaux adversaires ne sont plus les « Anglais », terme qui est ici le synonyme de « protestant », et j'étonnerai sans nul doute le lecteur en notant que, d'une façon générale, ils font désormais bon ménage avec ces derniers (*protestants*, et de langue anglaise, j'y insiste), tandis que les Irlandais *catholiques* les poursuivent de leurs persécutions sournoises.

Les descendants des colons anglo-saxons, qui dépouillèrent jadis les Acadiens de leurs terres ancestrales, éprouveraient-ils d'obscurs remords ? Parfois, on serait tenté de le croire. M. l'abbé Louis Allard me confiait hier un cas qui vaut la peine que je le consigne ici.

Le plus riche propriétaire de la région de Bathurst est sir

James Dunn, né dans cette petite ville et fixé en Angleterre, où il possède maison de banque, écurie de courses et châteaux. Il lui arrive de passer un mois d'été au pays natal. Un jour, il prie le Père Allard de venir souper à sa somptueuse villa, proche de Bathurst, et lui demande, à brûle-pourpoint, ce qu'il pourrait bien faire pour la paroisse. Le curé s'aventure à dire qu'elle aurait grand besoin d'un sanatorium.

— Est-ce que ma propriété conviendrait? s'informe sir James.

— Sans doute...

— *Take it!* Elle est à vous!

Ce cadeau, fait par un protestant à des catholiques, vaut plus de 200 000 dollars... Les Irlandais auraient bien voulu s'emparer du butin; mais leurs manœuvres se sont heurtées aux clauses de l'acte de donation : le domaine, qui comprend, outre le manoir, plusieurs centaines d'hectares en plein rapport, devra être géré à perpétuité par des prêtres acadiens...

Voici l'une des anecdotes que j'ai recueillies sur ce navrant sujet de l'hostilité du haut clergé irlandais envers les catholiques de langue française.

Ses études classiques terminées, un jeune Acadien demande audience à son évêque (un Irlandais, *naturellement*) afin d'obtenir le certificat qui lui permettra d'entrer dans un grand séminaire. Il est reçu très sympathiquement, s'entend féliciter pour sa vocation : jamais l'Eglise n'aura trop de prêtres. La conversation se poursuit depuis une demi-heure (en anglais, s'il est utile de préciser ce point), quand le prélat s'informe :

— *By the way, what is your name?* (A propos, comment vous appelez-vous?)

— Léonard Doucet...

Il n'a pas eu le temps d'achever, que l'évêque s'est déjà dressé de son siège :

— Doucet?... *A French?* (Un Français?)

Comme l'exprime pittoresquement le parler acadien, le pauvre séminariste fut *sacré dehors* par l'irascible Irlandais. Entendez par là qu'il dut battre en retraite sous un torrent d'invectives. Il en fut quitte pour aller terminer ses études aux États-Unis et s'y faire ordonner, — anecdote qui n'est pas de date ancienne : une vingtaine d'années...

C'était encore l'époque où les prélats (tous Irlandais) des

trois provinces maritimes ne se lassaient pas de dire à Rome que *the Acadians have no timber for making bishops*, que l'on ne trouvera jamais chez les Acadiens le bois dont on fait un évêque... Ils exagéraient... Rome le leur a prouvé en confiant deux des sièges épiscopaux du Nouveau-Brunswick, celui de Saint-Jean et celui de Chatham, à des Acadiens : Mgr Le Blanc et Mgr Chiasson... La muraille qui encerclait la nationalité française, dans cette partie du Canada, et grâce à laquelle on comptait bien l'étouffer, fut éventrée par cette double brèche. L'ère de l'épiscopat national s'ouvrait enfin pour l'ancienne Acadie. On conçoit que son peuple, si longtemps humilié dans sa foi catholique, ait célébré l'événement comme l'une de ses plus brillantes victoires.

Et, tandis que j'écris ces lignes, on me montre le journal, arrivé cet après-midi de Moncton, qui annonce cette grande et surprenante nouvelle : la législature du Nouveau-Brunswick vient de voter une loi qui rend obligatoire, dans toutes les écoles primaires et secondaires de la province, l'enseignement du français ! Et c'est là, pour les Acadiens, une belle victoire morale, qu'ils doivent autant à la dignité de leurs mœurs et à leur courageuse opiniâtreté qu'à la « revanche des berceaux » ..

La situation des Acadiens est loin d'être aussi satisfaisante dans les deux autres provinces, où leurs minorités sont encore numériquement trop faibles pour jouer un rôle actif dans la vie publique : ils ne forment que le septième de la population, dans l'île du Prince-Édouard ; en Nouvelle-Écosse, leur proportion descend au dixième. Aussi, la part du français est-elle minime, pour ne pas dire nulle, dans l'enseignement officiel de ces deux provinces. Mais, là aussi, la ténacité acadienne finira par l'emporter...

COMMENT SE RECONSTITUE UN PEUPLE

Ottawa.

Mes amis acadiens ne m'ont pas laissé partir sans exiger de moi la promesse que je reviendrais les voir, mais à la belle saison, cette fois, quand leurs lacs placides et leurs rivières torrentueuses retrouvent leur charme, dans le cadre des grandes forêts reverdies...

En cette magnifique capitale du Dominion (de la *Puissance*, préfèrent dire les puristes canadiens-français), je garde contact avec l'Acadie, puisque j'y suis l'hôte du plus glorieux de ses fils, M. Pascal Poirier, sénateur du Nouveau-Brunswick. Je veux le présenter au lecteur en faisant quelques emprunts à ses écrits :

« L'amour de la France reste un culte pour les Acadiens. Son nom est une musique pour leurs cœurs. Plusieurs pensent toujours que la France reviendra; ils s'appuient sur des prophéties que l'aïeul raconte à ses petits-enfants. On est toujours résigné; on est fidèle à l'Angleterre; mais on aime la France. Il est si naturel, il est si doux d'aimer une mère, même quand elle n'est pas là, même quand on sait qu'elle ne reviendra pas... »

Le doyen du Sénat du Canada, qui conserve, à quatre-vingts ans, une étonnante jeunesse, a écrit ces lignes dans un autre ouvrage : « Si nous voulons demeurer Français au Canada, prions pour que la France soit toujours glorieuse et forte. Son rayonnement est nécessaire à notre vie nationale, comme, à nos poumons, le soleil. Nous pouvons, sans elle, devenir un peuple agricole, industriel ou commerçant; mais il nous faudra longtemps sa littérature, ses beaux-arts, l'assurance de sa force, sa langue, son génie, son prestige dans le monde, si nous voulons asseoir la Nouvelle France d'Amérique sur des bases éternelles... »

Pour terminer, je voudrais dire comment l'héroïque peuple s'est reconstitué. J'ai déjà montré que la fondation du Collège Saint-Joseph, en 1864, marqua « le recommencement de sa vie nationale ». Il importait, maintenant, de rassembler ses membres épars, et l'œuvre débuta par la création d'un périodique, *le Moniteur Acadien*, né vers 1878, qui s'imprimait à Shédiac, petit port de pêche du Nouveau-Brunswick.

En 1880, tous les éléments français du Dominion se réunirent à Québec en un congrès. Longtemps ignorés des Canadiens, les Acadiens y avaient été conviés : pour la première fois depuis le « Grand Dérangement » (depuis 1755), quelques fractions de ce peuple dispersé reprenaient contact. Réunis en commission, leurs délégués décidèrent de convoquer, pour l'année suivante, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, un congrès canadien, qui se tint à Memramcook, au Collège Saint-Joseph. Grâce à une active publicité, les organisateurs purent y rassem-

bler une centaine de députés, représentant tous les groupes acadiens des Provinces maritimes.

Le vaillant petit peuple eut là son « Assemblée constituante ». Quand ils eurent adopté plusieurs résolutions concernant la défense de la langue française *envers et contre tous*, les délégués mirent en discussion le choix d'un saint patron national. L'unanimité se fit sur le choix de l'Assomption, parce qu'elle avait été longtemps *la fête nationale de la France*.

Le congrès suivant qui se tint, en 1883, à l'île du Prince Édouard (anciennement île Saint-Jean), adopta comme pavillon national, le tricolore de France, rehaussé d'une étoile d'or dans le bleu.

De ces deux premiers congrès, naquit la Société de l'Assomption, devenue la Société nationale des Acadiens. Son comité exécutif est, pour la nation acadienne, comme un grand conseil permanent. C'est lui qui organise les nouvelles croisades et prend toutes mesures utiles à la défense des intérêts de la race. Une réunion plénière se tient tous les cinq ou six ans et, chaque fois, dans une *paroisse* (agglomération) acadienne.

Cette société-mère comporte, outre son comité exécutif, plusieurs commissions, également permanentes. L'une d'elles s'occupe des questions pédagogiques, en s'efforçant d'organiser partout l'enseignement du français et de recruter maîtres d'écoles et institutrices. Une autre, qui a pris le titre de « Société d'Histoire et de Littérature acadiennes », consacre son activité à la recherche de tous documents relatifs au passé de l'Acadie.

La plus puissante des organisations acadiennes a pour titre : *Société mutuelle de l'Assomption*. Il convient d'en admirer le fonctionnement, car elle sait mener de front les affaires et le patriotisme. Elle fut fondée, en 1903, dans une ville du Massachusetts, par douze ouvriers acadiens émigrés aux États-Unis, qui se proposaient de travailler « au relèvement intellectuel, économique et moral de leur peuple ». Ces hommes de foi, qui font songer aux douze apôtres, soupçonnaient-ils la grandeur que prendrait bientôt leur œuvre, quand ils mirent en commun leur enthousiasme et leurs idées ? Moins de quatre ans plus tard, elle comptait plusieurs milliers d'adhérents, et devenait comme la pierre d'angle de la Nouvelle Acadie. Légèrement,

cette Société n'est qu'une Compagnie d'assurances : elle assure sa clientèle contre la vieillesse, la maladie, la mort. C'est la façade. Mais l'un de ses départements porte le nom de *Caisse écolière*; et c'est là, selon moi, qu'est l'idée maîtresse de l'œuvre. Cette caisse est alimentée par une contribution mensuelle de dix sous (la dixième partie d'un dollar), que doivent verser tous les adhérents, et par des donations de bienfaiteurs. Ainsi que le précisent les statuts, « les fonds de cette caisse ne peuvent être employés qu'à l'instruction de la jeunesse acadienne », par l'octroi de bourses d'études.

Des trois cents bourses que la Société de l'Assomption a distribuées, depuis douze ans que fonctionne sa *Caisse écolière*, qui ont coûté aux adhérents un total de 135 000 dollars, une cinquantaine ont eu, pour bénéficiaires, de jeunes étudiants qui n'auraient pu suivre jusqu'au bout leur vocation sacerdotale, sans le généreux concours de la Société. D'autres bourses ont produit toute une légion d'instituteurs, de professeurs, de médecins, de gens de loi. Ainsi, grâce à l'ingénieuse et patriotique initiative des douze ouvriers de Waltham, l'Acadie voit grossir d'année en année les rangs de son élite.

LA FRANCE DOIT AIDER L'ACADI

« La *Revue des Deux Mondes*, m'avait dit, à Ottawa, M. Pascal Poirier, le sénateur du Nouveau-Brunswick, fut la première publication de France et d'Europe à signaler notre existence et à parler de nos malheurs, il y a de cela une centaine d'années... Je dois avoir la copie de l'article, dans mes archives »...

C'est avec émotion que j'ai lu ces pages, publiées en 1831, par la *Revue*. Elles avaient pour auteur un jeune diplomate de vingt-trois ans, le comte Eugène Ney, troisième fils du maréchal. Il y relate une excursion faite en Nouvelle-Écosse, où il entend dire « qu'il existe encore des Français établis dans ce pays ». Il en rencontre deux sur une route, et est surpris de constater qu'ils s'expriment « comme des paysans de France ». Cette découverte le porte à s'intéresser au sort de ces lointains compatriotes, et il se fait raconter l'histoire de l'Acadie et les infortunes de son peuple, par un fonctionnaire anglais, nommé

Haliburton, auteur de travaux historiques sur la Nouvelle-Écosse.

Cette relation mit fin à l'isolement séculaire de l'Acadie : la mère-patrie reprenait contact avec elle. Trente-quatre années après la visite du comte Eugène Ney, soit en 1865, les Acadiens recevaient celle d'un autre Français, de condition plus modeste, mais à qui la destinée tenait en réserve de bien étonnantes surprises : ce marin déserteur allait devenir le premier instituteur d'Acadie et son premier député, le tout en l'espace de deux ans, un record de brièveté pour roman d'aventures !

Tête brûlée, épris de grands voyages, Auguste Renaud avait pris du service sur un voilier norvégien, qui s'en venait charger du bois de charpente dans un port du Nouveau-Brunswick. Comme le navire passait au large de Bouctouche et que des gens de l'équipage en parlaient comme d'un village « français », le jeune homme, mû par on ne sait quelle idée, qu'il qualifiera plus tard de poussée irrésistible, sauta par-dessus bord et entreprit de gagner la terre à la nage. Des pêcheurs acadiens le secoururent à temps et les villageois lui firent une réception triomphale : c'était le premier Français de France qu'ils voyaient, en chair et en os !

Ils découvrirent bientôt que ce naufragé volontaire savait lire et écrire : du coup, ils le hissèrent sur le pavois ! Et tous les hommes valides travaillèrent à la construction d'une école, tandis que les femmes réquisitionnaient, de porte en porte, les vieux livres de prières pieusement conservés depuis le « Grand Dérangement ». Et ce fut avec ces manuels de lecture improvisés que le jeune matelot ouvrit sa classe.

Or, deux ans plus tard, en 1867, les colonies britanniques de l'Amérique du Nord s'unissaient pour former la Confédération du Canada. Les Acadiens, qui ne s'étaient jamais occupés de politique, eurent la surprise d'apprendre qu'ils avaient le droit d'élire des députés, anglais ou français, pour les représenter au Parlement fédéral. La réputation d'Auguste Renaud s'était étendue dans tout le comté de Kent, où les Français formaient la majorité : ils choisirent, comme candidat, le maître d'école de Bouctouche qui, entre temps, avait épousé une Acadienne.

Les gens de langue anglaise lui opposèrent un riche négoc-

ciant, qui tenta vainement d'acheter les consciences électorales. La corruption échouant, ils eurent recours à la violence et engagèrent quelques matamores (des « forts à bras », comme disent les Acadiens) pour empêcher les Français de tenir des réunions. Mais ceux-ci (la race est vigoureuse) n'étaient pas à court de champions. A cette époque, où les batailles étaient fréquentes entre les deux éléments, chaque paroisse acadienne avait ses boxeurs, gaillards bien découplés, à l'esprit chevaleresque, qui se chargeaient de corriger les *bullies* (bravaches) britanniques, quand ils venaient provoquer les Acadiens ou, comme l'exprime le parler local, les *lapider* (malmener, rosser).

L'un après l'autre, en des combats singuliers, les champions du candidat anglais mordirent la poussière, proprement *knock-outés* ! Les partisans du maître d'école de Bouctouche purent désormais poursuivre leur propagande, et Auguste Renaud fut élu, avec une forte majorité.

— Et voilà l'une des plus curieuses miettes de notre Histoire ! conclut M. Pascal Poirier, après m'avoir fait ce récit, que j'abrège. Le premier député acadien au Parlement fédéral fut un jeune matelot, un Français de France ! Sans vouloir médire de ses successeurs, je puis ajouter que les Acadiens n'eurent jamais, pour les représenter à Ottawa, un meilleur député...

Les interventions de l'ancienne métropole allaient bientôt se multiplier en Acadie. Barbey d'Aurevilly s'était ardemment intéressé aux Acadiens, après avoir traduit *Évangéline*, l'émonvant poème de Longfellow. Or, l'illustre écrivain avait pour frère un Eudiste qui, épousant son enthousiasme, le fit partager à sa Congrégation, si française par son esprit comme par ses origines. Elle ne put passer aux actes qu'en 1890, par l'envoi de deux Eudistes chargés d'une enquête dans la Nouvelle-Écosse, qui vinrent à bout de l'hostilité systématique du haut clergé irlandais et fondèrent le collège Sainte-Anne, à la Pointe-de-l'Église. L'*Alliance française* et d'autres bienfaiteurs les aidèrent dans leur tâche par des dons généreux. En 1898, les Eudistes édifièrent à Caraquet, dans le Nouveau-Brunswick, un second collège où affluèrent les jeunes Acadiens. Détruit de fond en comble par un incendie, l'établissement fut reconstruit à Bathurst, en cette même province, où j'ai eu la joie de le visiter, sous la conduite de son directeur, le R. P. J. Quello.

Nul n'a mieux travaillé au relèvement social des Acadiens que les Eudistes.

D'autres interventions, plus nombreuses depuis la guerre, ont témoigné à « la Fille aînée de la France en Amérique » qu'elle n'était plus ignorée de la mère-patrie. Notre ministère des Affaires étrangères a créé des bourses qui permettent à quelques jeunes Acadiens de venir parfaire chez nous leurs études ; l'exemple a été suivi par des établissements libres (tel, l'Institut catholique de Paris), par de grandes maisons industrielles, par des particuliers. Et c'est là, dans l'ensemble, un magnifique mouvement dont l'Acadie est profondément reconnaissante à la France. Mais *notre* tâche est loin d'être achevée.

Pendant mon séjour à Halifax, je tentai vainement d'y rencontrer le docteur Munro, surintendant des écoles de la Nouvelle-Écosse. On m'avait dit que ce descendant d'Écossais, bien que de langue anglaise et de religion protestante, manifestait, sur son domaine de l'instruction publique, une indéniabie bienveillance envers les Acadiens. Bravant les fureurs des loges orangistes, dont l'intransigeance anti-française et anti-catholique a su faire échouer tant de généreuses réformes, proposées par le gouvernement, ce haut fonctionnaire a formé récemment une commission chargée de reviser les programmes scolaires, afin d'y faire une large place au français ; son ambition, m'a-t-on certifié de bonne source, serait de rendre obligatoire l'étude de notre langue dans les écoles primaires et dans les écoles supérieures, *et de l'imposer même aux élèves de langue anglaise*. Ce serait là une brillante revanche pour les descendants des proscrits.

A Montréal, j'eus l'occasion de m'entretenir avec un des principaux collaborateurs du docteur Munro, qui me donna des détails pittoresques sur sa dernière mesure : celle de la « bibliothèque roulante-circulante ». Ses bureaux (*Board of Education*) ont préparé cent caisses, renfermant chacune cinquante volumes, parmi lesquels les livres français (romans, voyages, histoires, poésies) entrent dans la proportion de 20 pour 100. Ces caisses, qui n'ont pas, entre elles, d'œuvres en doubles exemplaires, sont distribuées aux écoles primaires. Sous le contrôle de l'instituteur ou de l'institutrice, chaque élève choisit un livre, qu'il a le droit d'emporter chez lui, mais à la condition qu'il le rapporte avec un petit compte

rendu sur sa lecture. Après un délai fixé (qui est de six semaines à trois mois), un employé passe en automobile d'école à école, remplaçant la caisse « usagée » par une nouvelle.

Et mon informateur me confiait :

— *Indeed, we are awfully bothered with our French percentage...* Cette proportion d'ouvrages français nous gêne terriblement, car nous n'en trouvons pas chez les libraires de Nouvelle-Écosse. Ah! si le gouvernement français (et je vous exprime ce vœu au nom du docteur Munro) pouvait nous fournir quelques livres, afin que nos petits Acadiens aient de la lecture, en leur langue maternelle, la belle œuvre, le bon travail qu'il ferait là!...

Ce besoin de livres français, j'en ai recueilli l'ardente expression de maintes bouches, en Acadie : prêtres, instituteurs, directeurs de patronages ou de cercles ouvriers, tous m'ont requis d'attirer la bienveillante attention de la *Revue*, de ses lecteurs et de ses lectrices, sur leurs bibliothèques de prêt gratuit, si pauvrement outillées pour la grandeur patriotique de leur mission, qui est de développer, en l'alimentant des produits les plus sains de notre littérature, la diffusion de notre langue et le goût de son emploi dans ce prolongement de la France qu'est et demeure l'Acadie.

Mais, qu'une requête analogue soit formulée par un haut fonctionnaire des provinces maritimes, soucieux que les petits Français de là-bas restent fidèles à la langue de leurs ancêtres, et qu'ils la cultivent par la lecture, voilà qui suffirait à nous démontrer que des temps nouveaux s'ouvrent pour le peuple acadien.

Comme l'exprime le parler populaire, ce vaillant peuple a mangé, et même outre mesure, son pain noir. Devant lui, l'avenir s'emplit de promesses. Nous autres, Français de France, nous devons souhaiter qu'il rencontre, d'année en année, plus nombreuses et plus agissantes, des sympathies parmi les descendants de ses persécuteurs. Sans lui faire oublier l'inoubliable passé, elles l'aideront à panser ses plaies saignantes et à reconquérir toutes ses libertés et tous ses droits...

VICTOR FORBIN.

LA DÉCOUVERTE DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE (1)

FIAT LUX !

L'INFIRMIÈRE et le médecin assistant couchent l'aveugle sur la table d'opération de la clinique. Livide, mais résolu, Jean veut être opéré, quoi qu'il puisse souffrir. Ne devrait-il obtenir qu'une vision floue et relative des êtres et des choses, il accepterait encore d'être torturé.

Le docteur Loreau, disciple de Chardonnière, et M^{lle} Gérin l'ayant étendu, lui couvrent le corps de linges stérilisés. Ils lui cachent même le front et le nez d'un tissu qui forme cagoule. Le corps allongé de l'aveugle offre l'aspect tragique d'un mort étroitement moulé dans son linceul. Brusquement, cette idée vient à Jean que c'est ainsi enveloppé que Pierre Loti fut couché dans le tombeau qui fait face à sa maison d'Oléron. « Mais lui ne fut enseveli que lorsque ses yeux splendides rassasiés de toutes les beautés de ce monde se furent éteints, tandis qu'on me drape ainsi moi-même pour tenter de me sortir de mes ténèbres ! »

A ce moment de ses réflexions, l'aveugle entend une voix cordiale s'exclamer :

— Eh bien ! Jean, sommes-nous en bonnes dispositions ? Ras-sure-toi, tu ne souffriras pas, ou si peu, rien que pour te permettre plus tard de dramatiser cette opération quand tu la raconteras à ta mère qui t'attend avec impatience.

Copyright by M^{me} Charles Géniaux, 1932.

(1) Voyez la *Revue* du 13 octobre.

Tourné vers son assistant, Chardonnière ajoute :

— Ce qui ne me plaît pas, aujourd'hui, Loreau, c'est ce ciel de suie. Éclairage insuffisant. Je vais être obligé d'employer mon miroir frontal. Voulez-vous me le donner, mademoiselle Gérin ?

L'infirmière lui apporte l'appareil à lampe électrique et réflecteur. L'oculiste le place sur son front. Une plaquette à ressort le maintient solidement sur la nuque et le fil couvert, passant autour du cercle métallique, vient se relier à la puissante ampoule.

— Tout va bien ! N'est-ce pas, mademoiselle Gérin ?

— Je le crois, Maître.

— Branchez donc sur le secteur.

Au contact, le miroir frontal projette un rayon d'une intense luminosité.

Le docteur Loreau murmure que les yeux de l'infirmière ont été désinfectés et, sur un signe d'approbation de Chardonnière, il verse quelques gouttes de cocaïne afin de les anesthésier.

Chardonnière se penche sur Jean et, à la lueur de son miroir frontal, examine sa double cataracte congénitale. Pigmentés de la même nuance ambrée que les yeux, les cristallins ne permettraient pas de déceler la cécité à tout autre observateur qu'un oculiste.

— Et pourtant, vaine apparence, ces yeux magnifiques sont inertes, explique le chirurgien à ses aides.

Relevé, il considère un instant le jeune homme sous le lin-coul stérilisé du champ opératoire, tandis que son assistant place avec dextérité l'appareil écarteur qui va maintenir les paupières larges ouvertes pendant l'opération. Avec cette dilatation des prunelles qui semblent prêtes à jaillir de leurs orbites, la physionomie de Jean exprime l'horreur en face de l'inconnu qui se prépare. Or, à la vérité, insensibilisé par la cocaïne, l'aveugle n'éprouve qu'une vague sensation de gêne.

Un petit couteau à la main, Chardonnière s'incline. Le miroir frontal projette sur le patient sa vive clarté ; avec l'aisance d'un praticien de génie, il déchire la poche du cristallin qu'il expulse par l'ouverture faite. A peine un léger frémissement de Jean indique-t-il une vague conscience de l'opération. Relevé, l'ophtalmologiste regarde l'infirmière, qui s'empresse d'approcher le pansement préparé. D'un index autoritaire, Chardonnière modère le mouvement précipité de M^{lle} Gérin

qui pose le pansement sur l'œil opéré. Loreau vérifie la mise en place de la compresse, tandis que le chirurgien porte une main à la plaquette arrière qui fixe sur sa nuque le miroir frontal, comme s'il souffrait de la pression de l'instrument.

— Ces outils sont assez gênants, dit-il à son assistant. Dommage qu'aujourd'hui les nuées charbonneuses de Paris m'obligent à les employer.

Le chirurgien prend un nouveau petit couteau aseptisé par la flamme et, revenant vers Jean, chuchote :

— A la seconde cataracte.

Avec une précision inouïe, le bistouri fend la poche du cristallin qu'il retire par la blessure ouverte. L'oculiste demeure penché sur son neveu et la lumière de son miroir frontal lui permet de constater le résultat de son intervention. Un sourire de bonté attendrit son visage austère et il dit :

— *Fiat lux!*

Heureux, son assistant et M^{lle} Gérin considèrent le maître avec admiration. Il vient de réaliser le miracle de rendre, à vingt ans, la vue à un aveugle-né.

Jean demeure étendu dans une sorte de stupeur. Chardonnière observe son neveu avec une expression extraordinaire où se mêlent la pitié et l'ironie. Il songe :

« Sauras-tu faire bon usage du sens que je te rends? Il y a si peu de gens dignes d'avoir des yeux, car, au lieu d'examiner ce qui vaut la peine d'être admiré, leur vue n'est qu'une pourvoyeuse d'infamie et de haine. »

Retourné vers Jean et tout en surveillant la façon dont l'infirmière appliquait le pansement sur le deuxième œil opéré, l'oculiste voulut retirer de sa tête le miroir frontal. La plaquette fixée à la nuque résistait et il fit un brusque effort pour arracher le cercle de son front. Un court circuit se produisit, les plombs du secteur fondirent et l'ampoule du miroir s'éteignit. Le docteur Loreau vit son maître chanceler comme assommé et, terrifié, le reçut dans ses bras ouverts.

Il l'étendit sur le parquet. L'infirmière s'était précipitée sur le miroir frontal tombé et l'examinait :

— Un fil dénudé sans doute par la traction opérée par M. Chardonnière afin de se débarrasser de cet instrument. Mon Dieu! Foudroyé!

Consternés, le médecin et l'infirmière portent le chirurgien

sur un lit de camp de la salle d'opération et appellent à l'aide, la sonnerie électrique se trouvant hors d'usage. Encore sous l'influence de la cocaïne, Jean ignore ce drame silencieux.

D'une salle voisine, deux docteurs, des infirmières accourent. Leur angoisse est grande en apercevant leur maître de haute stature abattu comme un grand arbre jeté bas par la foudre. Ils tentent aussitôt sur lui la respiration artificielle. Mais l'inhibition du système nerveux résiste à leurs tentatives pour rendre le souffle au chirurgien dont le corps vigoureux reste pourtant chaud. En vain persévèrent-ils dans leurs soins, le cœur ne bat plus ; le froid l'envahit peu à peu ; son masque prend une majesté impérieuse. Médecins et infirmières ne peuvent plus retenir leurs larmes. Ils aimaient passionnément ce patron sévère. Maintenant qu'ils n'entendront plus sa voix, ils comprennent qu'il n'avait jamais rien combattu que l'improbité, les défaillances, l'ignorance, les intrigues, les compromissions. Ils se rappellent que l'austérité de leur maître n'était que la pudeur de sa belle âme à dévoiler sa sensibilité, son besoin d'affection, sa générosité. Ses actes, jusqu'à sa mort héroïque par dévouement professionnel, témoignent qu'il a été de ces admirables bienfaiteurs qui consolent de la médiocrité presque universelle des hommes.

Demeuré sur la table d'opération, Jean, abandonné, s'était redressé sur les coudes, et dans l'étroit enveloppement de ses linges stérilisés et encore aveuglé par ses pansements, il évoquait une momie égyptienne. Il fallait lui épargner une émotion dangereuse au réveil de sa conscience. L'infirmière le fit aussitôt porter à la chambre qu'il allait habiter avec sa mère. Le docteur Loreau était allé avertir M^{me} Berguerie du malheur qui venait d'arriver et de la guérison probable de son fils.

Fiat lux ! avait prononcé le maître, et il ne se trompait jamais. *Fiat lux !* ses derniers mots, au moment d'entrer lui-même dans l'ombre éternelle.

LE MASQUE

Pendant trois jours, Jean, les yeux bandés, demeure dans une nuit absolue qui, par instants, lui laisse croire à la vanité de l'opération. Près de lui, dans la petite chambre laquée de blanc, qu'il occupe à la clinique, sa mère, consternée par la

tragique disparition de son beau-frère, et encore indécise, n'ose pas donner de trop grandes espérances à son fils.

Lui, couché et que ses pansements empêchent de tenter aucune expérience, doute et souffre. Les réponses de sa mère le troublent par leurs accents variés d'enthousiasme, puis de douleur, de crainte. Jean s'étonne de ne pas recevoir la visite du docteur Chardonnière. Comment son oncle peut-il lui témoigner autant d'indifférence ? Ne serait-il pas satisfait de son intervention ? M^{me} Berguerie devient plus blême encore à ces questions. Obligée de mentir, elle invente un départ du docteur, appelé à Bucarest pour opérer un des membres de la famille royale.

— Fâcheuse coïncidence ! remarque Jean. S'il en est ainsi, pourquoi cette absence de mon oncle semble-t-elle vous bouleverser ?

— Qui te le fait croire ?

— Votre accent ne trompe pas. Et quoique je ne puisse vous voir, je devine que vous pleurez.

— N'ai-je pas le droit d'être émue à l'idée de la perte encore si récente de ton cher père, de ton opération et de ses suites ?

Après un instant de silence pendant lequel Jean, attentif aux moindres bruits, a surpris un piétinement sourd dans l'escalier central de la clinique, comme si une foule nombreuse montait et descendait les marches, il se relève sur son oreiller.

— Que se passe-t-il ? Si mon oncle est en voyage, pourquoi tous ces gens encombrement-ils sa clinique ?

Saisie, M^{me} Berguerie, qui sait la raison de ce défilé des collègues et des célébrités du monde médical venus saluer l'illustre victime, balbutie que les docteurs assistants de Chardonnière ne cessent pas de recevoir en son absence les malades.

— Je voudrais bien le croire... Quelle procession et sans arrêt ! Des personnes en consultation devraient montrer un peu plus de patience. A peine paraissent-elles avoir eu accès là-haut, qu'elles redescendent. Leurs pieds font un roulement lugubre, ne trouvez-vous pas ?

Aliénor ne peut retenir un sanglot. Soudain, redressé sur son lit, Jean s'écrie :

— Vous me cachez quelque chose ? Ah ! que je suis malheureux de ne pas pouvoir me rendre compte des événements par moi-même. Qu'arrive-t-il ? Le voyage inattendu de mon oncle me semble de plus en plus surprenant. Si vous pleurez, la perte de mon père explique votre chagrin, mais ce mélange chez vous d'explosion de joie soudaine, puis de peine profonde me fait du mal !

Aliénor étreint ses mains dans un geste de prière. Que pourrait-elle répondre ?

Le troisième jour, le docteur Loreau, son maigre visage à gros sourcils roux attristé, pénètre dans la chambre de Jean et se fait connaître :

— J'assistais M. Chardonnière à votre opération, monsieur, et je viens vous délivrer de vos pansements.

— Je vous remercie de vos soins, docteur, mais comment mon oncle se désintéresse-t-il à ce point des résultats de son intervention, qu'il n'a même pas fait prendre de mes nouvelles ?

Sur le signe effrayé de M^{me} Berguerie, le médecin qui se méprend répond :

— Retenu à l'hôpital des Quinze-Vingts, le maître m'a chargé de vous retirer ces pansements...

— Comment cela ? Vous l'avez donc entretenu tout à l'heure ? Que signifie ? Ma mère me laissait croire qu'il se trouvait à l'étranger...

Au nouveau geste alarmé de M^{me} Berguerie, Loreau raconte en termes confus que le maître s'était en effet rendu en Belgique, mais qu'il en revenait.

— Je croyais qu'il était en Roumanie ?... Je le verrai donc bientôt, docteur ? Il m'en tarde !

Ses gros sourcils rouges froncés par l'émotion, M. Loreau murmure d'une voix sombrée :

— Oui, vous le verrez... Je dis bien : vous le verrez, car bientôt la vue vous sera rendue.

Jean jette un cri de bonheur. Le sang au visage, sa mère, les mains levées, semble attendre le miracle. M^{lle} Gérin est entrée dans la pièce.

Le docteur retire les pansements. A peine Jean éprouve-t-il une légère douleur. Ses yeux opérés, lavés avec soin par l'infirmière, il clame joyeusement :

— Une lueur que j'imagine être bleue? Est-ce le ciel? Je sors de la nuit. Je ne suis plus un mort. Oh! maman.

Aliénor veut étreindre son fils. Le docteur l'en empêche et très intéressé demande à l'opéré si cette lueur diffuse ne ressemble pas à la clarté bleuâtre de la lune? Son exaltation fait haleter Jean, qui ne peut d'abord pas répondre. Enfin, il dit nerveusement :

— Comment saurais-je distinguer une clarté lunaire d'une autre lumière? La lune, le soleil, les étoiles, qu'est-ce que ces astres pour moi? Tout ce que je puis dire, c'est qu'une délicieuse illumination m'enchanté! Une brume, où je ne distingue encore aucune forme en particulier, remplace pour moi l'affreuse obscurité.

— Dans quelques jours et surtout dans quelques semaines, ce brouillard s'éclaircira et, lorsque ces vapeurs se seront évaporées, vous aurez la vue précise des gens et des choses.

A cette promesse Jean, enthousiasmé, ouvre ses bras au hasard, trouve enfin les mains de l'oculiste et les serre avec reconnaissance.

— Maintenant, je vous en supplie, allez avertir mon oncle. Le ressuscité attend son sauveur!

M^{me} Berguerie, le médecin et M^{lle} Gérin se regardent avec détresse, tandis que Jean écarquille ses yeux à la clarté lunaire, prélude de l'aurore prochaine.

En extase, son front auréolé de sa chevelure dorée aux mèches en flammes, il semble apercevoir un spectacle exquis.

« Que voit-il donc, se demande sa mère? Est-ce que, par miracle, déjà, malgré les réserves du docteur Loreau, il verrait avec netteté? C'est impossible, puisqu'il ne porte pas encore les lunettes dont les verres, en remplaçant ses cristallins malades enlevés par l'opération, lui rendront une vision, maintenant invraisemblable. Alors, c'est donc en lui-même que mon fils regarde? Qu'aperçoit-il pour que son visage exprime une joie si profonde? »

Tandis que M^{me} Berguerie pensait ainsi, le ravissement de Jean atteignait à la véhémence. A travers la brume azurée qui lui présageait la vue réelle, Jean croyait pouvoir donner une forme à Simone qui n'avait été pour lui jusqu'alors que la voix harmonieuse de sa nuit. Son imagination, devant les progrès de sa convalescence, lui permettait, — au moins le croyait-

il, — de se représenter la musicienne. Et à cette image irréaliste de jeune fille créée par un aveugle, avec effusion, il faisait part de sa guérison.

Des chants funèbres s'élèvent du boulevard et la rumeur d'une grande foule en mouvement se fait entendre. Obsédé par ses visions, Jean continue de sourire à la lueur bleue annonciatrice de l'amour. L'infirmière soulève le rideau de la fenêtre et, de la main tendue, demande au médecin une permission; celui-ci, de la tête, approuve. En hâte M^{lle} Gérin quitte la chambre. Une psalmodie mélancolique pénètre à travers les vitres. Le cœur serré, Loreau s'efforce à l'indifférence pour avertir Jean qu'il reviendra demain matin.

— Prévenez mon oncle que je l'attends, réplique vivement l'opéré.

Loreau frémit; au seuil de la chambre, M^{me} Berguerie angoissée lui chuchote :

— Je voudrais vous accompagner, mais je n'ose. Je crains de laisser seul mon fils. L'avez-vous remarqué, il a tendance à toucher ses yeux : il pourrait se blesser. Seul mon cœur reconnaissant accompagnera le convoi de mon beau-frère. Quel désastre ! Notre bonheur est trop chèrement acheté !

Le docteur s'incline profondément. La porte refermée, Aliénor aperçoit Jean qui se tourne vers la fenêtre ou vers le fond de la pièce, afin d'obtenir des degrés différents d'intensité dans sa clarté bleuâtre.

— Quelle joie ! s'écrie-t-il avec ravissement. Que sera-ce bientôt ? Je vais enfin te voir, toi, toi, maman ! Te connaître, quand les images se formeront. Et connaître aussi mon cher bienfaiteur ! Ah ! je n'aurai pas trop de mon existence pour lui témoigner ma gratitude. Mais réponds-moi donc !

— Je partage ta joie, cher enfant.

— J'en pourrais douter, car ton accent n'est pas celui que j'espérais !... Ah ! je te comprends ! C'est moi l'égoïste. Tu penses au bonheur que père aurait eu de me savoir guéri !

Renversé sur sa couche, le jeune homme dont la chevelure rousse semblait flamber sur la blancheur de l'oreiller pense au naufragé. Dehors, sur le boulevard, les chants liturgiques dominent quelques instants les bruits de la ville en travail. Le front aux carreaux, Aliénor regarde passer le catafalque de Frédéric Chardonnière. Le cercueil est recouvert de la robe

pourpre à l'épitoge d'hermine et de la toque bordée d'un galon d'or que portait l'illustre professeur de la Faculté.

« Quel remords pour moi de savoir mon beau-frère victime de son dévouement pour mon fils ! songe M^{me} Berguerie consternée. Un infirme sauvé, cette noble vie sacrifiée ! »

... A la nuit, au moment de s'endormir, Jean dit avec angoisse :

— J'ai peur de ne pas retrouver demain, au jour, ma clarté bleue !

Au chevet de l'opéré et presque aussi pâle que le drap sur lequel elle appuyait son front, M^{me} Berguerie veilla son fils avec un mélange inouï de douleur et d'espoir.

Chaque matin, le docteur Loreau vient examiner les yeux de Jean et, après les avoir soignés, lui demande :

— Qu'apercevez-vous ?

— Toujours cette clarté bleuâtre.

L'oculiste place sa main dans le champ visuel de l'opéré :

— Et maintenant ?

— Presque rien n'est changé, encore cette même lueur, un peu moins vive pourtant.

Par gestes, le docteur prie M^{me} Berguerie de tirer silencieusement les rideaux de la fenêtre,

— Que se passe-t-il ? s'exclame Jean apeuré. Je rentre dans ma nuit.

Sur un nouveau signe du médecin, Aliénor rouvre la croisée et Jean, ranimé, annonce d'une voix éclatante qu'il n'a jamais encore eu l'impression d'une telle lumière. Il en est ébloui. Quel bonheur ! Ah ! combien il lui tarde de pouvoir exprimer sa reconnaissance à son oncle !

Le docteur Loreau et M^{me} Berguerie frémissent et baissent tristement la tête. Stupéfait de leur silence qui augmente son inquiétude, l'opéré veut savoir à quel moment son oncle viendra le voir. Alors Loreau lui répond d'un ton singulier qu'il verra sans doute M. Chardonnière le lendemain. Très satisfait de l'amélioration qu'il constate, il lui apportera les lunettes qui, remplaçant ses cristallins supprimés à la suite de l'opération de sa double cataracte, lui permettront la mise au point des gens et des choses. La première personne qu'il apercevra sera son oncle.

Le médecin parti, Aliénor troublée croit à un pieux mensonge afin de faire patienter son fils. Hélas ! comment pourrait-il jamais voir Frédéric Chardonnière ?

Le samedi matin, le docteur Loreau et l'infirmière viennent chercher Jean dans sa chambre et le mènent à la clinique. Ils acceptent la présence de sa mère. Une expérience décisive va être tentée qui renseignera sur la réussite absolue ou partielle de l'opération. Angoissée, Aliénor redoute la dépression nerveuse qui accablerait Jean, si le résultat ne répond pas à l'attente de l'oculiste. Sa main dans la main de l'infirmière qui le guide, en entrant dans la vaste salle laquée de blanc qui renferme l'arsenal ophtalmologique dont le grand électro-aimant semble un équatorial à explorer les mondes stellaires, ces yeux de l'infini, Jean éprouve la sensation de sortir de la pénombre pour se trouver dans une cour ensoleillée. Ébloui par les réfractions, il met une main en abat-jour devant son front. D'un étui Loreau sort les lunettes dont les verres vont remplacer les cristallins opaques supprimés par l'opération ; il place avec précaution leurs branches dans les cheveux fougueux qui forment volutes sur les oreilles du jeune homme. Celui-ci, la tête rejetée en arrière, jette un cri où l'effroi et l'admiration se mêlent.

— Eh bien ? Que distinguez vous ?

— Je ne comprends pas, docteur ! Qu'appellez-vous distinguer ? La brume bleue de tout à l'heure s'évanouit et j'aperçois à travers l'air éclairci des lignes, des formes.

Heureux, le médecin sourit et va prendre sur une étagère un globe terrestre bleu. Il le place devant l'opéré en lui demandant ce qu'il voit.

— Un grand rond. N'est-ce pas ainsi que l'on représente la lune et le soleil ?

— Ce rond est une sphère, un globe terrestre, mais vous ne pouvez avoir déjà la notion du relief qui ne vous viendra que peu à peu par les exercices. Et quelle est la couleur de cette sphère ?

— Il me semble retrouver en plus intense la couleur bleue de la lueur que je percevais depuis mon opération, mais je ne connais les couleurs du spectre que de mémoire : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge ; comment saurais-je les distinguer les unes des autres ? Elles ne représentent pour moi

que des mots sans signification. Il m'est impossible de reconnaître ce que je n'ai jamais vu.

— Vous avez raison, approuve le docteur. Voir, c'est-à-dire comprendre les formes et les couleurs, ne dépend pas seulement de nos yeux qui les reçoivent mécaniquement, mais de notre cerveau qui les rend sensibles à notre intelligence. Vos impressions visuelles ne seront exactes et complètes qu'après un certain apprentissage et des exercices renouvelés. Le dévouement de votre mère parachèvera votre guérison. Si, par son génie opératoire, le docteur Chardonnière vous a rendu la vue, vous ne parviendrez cependant à comprendre les choses qu'avec une éducation appropriée. Vous devrez à vingt ans, — et plus difficilement, — recommencer le long travail du nouveau-né qui, quoique lucide, voit sans voir en réalité, c'est-à-dire ne s'explique rien des images qu'il enregistre. Ce n'est que peu à peu avec les mois et les années que la double opération matérielle et spirituelle de la vue s'harmonise dans un enfant.

— Vous m'effrayez, docteur. Un attardé comme moi pourrait-il jamais rattraper une jeunesse perdue dans la nuit ?

Le médecin saisit les mains de Jean, en lui disant qu'avec une intelligence aussi vive que la sienne et l'aide dévouée de M^{me} Berguerie, il arrivera bien vite à posséder une vision supérieure à celles de beaucoup de personnes nées avec d'excellents yeux. La plupart des êtres, vaguement touchés par les images des objets, ne voient guère, au sens intellectuel, le seul qui compte.

Jean avait écouté avec émotion le médecin. Était-il possible qu'il pût bientôt devenir l'égal des autres jeunes gens en toutes leurs facultés ? Il lui semblait rêver une féerie. Cependant il n'avait encore aucune preuve de sa guérison complète. Oh ! si ce rêve n'était qu'illusion ?

Il se tourna vers la baie vitrée de la salle opératoire. Un rayon de soleil frappa ses verres. Il en fut ébloui jusqu'à la souffrance. Soudain, à travers son illumination, il crut apercevoir une figure délicieuse, Simone Méré.

« Pourrai-je vraiment la voir bientôt ? Cela me paraît fabuleux. Simone ignore encore mon opération. J'ai compris le motif de la discrétion de mon oncle et de ma mère : ils voulaient m'épargner, en cas d'insuccès. O joie ! Connaître

bientôt Simone, à son insu. Je la surprendrai sans qu'elle sache ma guérison, afin de juger à son expression de son amitié... ou de son indifférence. Car, dans ma nuit, seules ses paroles pouvaient me renseigner sur ses sentiments. N'étaient-elles pas surtout le témoignage de sa pitié pour l'infirme. Quelle découverte vais-je faire? Rien que d'y penser m'angoisse. »

Tandis qu'il rêvait ainsi, la physionomie de Jean exprimait de tels sentiments alternatifs d'allégresse ou d'amertume que sa mère et l'oculiste s'inquiétèrent.

— Que voyez-vous donc devant vous? questionna Loreau.

— Oh! ce n'est pas devant moi que je regarde, répondit-il, un flot de sang au front.

— Eh bien! voulez-vous que nous tentions une première expérience?

— Je vous en supplie, docteur.

— Tournez-vous vers le fond de cette salle.

— Ah! de ce côté tout s'adoucit et me devient agréable, mais tout est indécis, et je ne comprends pas.

— Vous comprendrez peu à peu. Patience.

Après un silence, pendant lequel il considère Jean avec gravité, Loreau ajoute :

— Lorsque vous jouirez pleinement de votre vue, vous vous apercevrez que la peine est la sœur inséparable de la joie, comme le mal existe presque toujours en même temps que le bien. La contemplation sereine n'est pas longtemps possible, car les lois redoutables qui gouvernent la vie s'imposeront aussitôt à votre perception. Vous allez en avoir la preuve.

L'oculiste disparaît dans le laboratoire voisin. Surpris par le ton mélancolique du médecin, et l'ambiguïté de ses termes, Jean et sa mère attendent anxieusement son retour.

— Que veut-il dire? soupire Jean.

Loreau revient, portant un objet caché sous un voile noir. L'étoffe retirée, il le met en bonne lumière frissante afin que les ombres fassent valoir ses reliefs et, à voix basse, demande :

— Voudriez-vous me dire ce que vous voyez?

Émue aux larmes, M^{me} Berguerie rapproche ses mains jointes de son menton. Ses gros sourcils roux froncés et sa bouche crispée, le médecin, dont les yeux sautent de l'objet présenté à l'opéré, attend. Les lunettes, qui lui permettent une mise

au point, bien refoulées sur son nez, Jean s'efforce d'apercevoir l'image qu'il a devant les yeux.

— Elle est claire, chuchote-t-il. Oui, toute blanche ! Et floue ! Qu'est-ce ? Je l'ignore. Cette chose blanche me reste incompréhensible. Ah ! trop difficile ! Je ne sais pas ! Je ne saurai jamais !

Sa détresse bouleverse sa mère qui regarde l'oculiste avec épouvante, comme si elle craignait l'insuccès de l'opération. Mais Loreau prévient le jeune homme qu'il l'autorise à palper l'objet. Jean le touche aussitôt et en suit les contours d'un index subtil.

— Ah ! une pierre froide. Peut-être du plâtre ? Un front chauve, des arcades sourcilières profondes, un nez partagé à sa base par des rides creuses, une bouche aux lèvres rentrées, un menton fort. Une sculpture sans doute ? Maintenant que mes doigts m'ont averti, mon cerveau commence à démêler ce que mes yeux étaient incapables de m'expliquer. J'ai devant moi une figure d'homme. Quelle est cette personne ?

La voix sombrée, le médecin répond :

— Vos yeux sauvés par votre oncle aperçoivent le moulage de son noble visage.

— Mais c'est lui-même que je veux voir ! se récrie Jean. Il aurait dû être la première personne aperçue par ces yeux qui lui doivent leur guérison. Ah ! je sens qu'on m'abuse ! Je veux la vérité !

Enlaçant son fils, M^{me} Berguerie lui apprend la tragique fin de l'opération et comment Frédéric Chardonnière est mort victime de son dévouement professionnel. Atterré, le jeune homme pleure silencieusement en pensant : « Pourrai-je maintenant rien apercevoir sans me rappeler le prix impayable de ma vision ? »

Comme Loreau voulait emporter le moulage mortuaire, Jean lui demanda de le laisser quelques instants sur la table.

Aliénor et le médecin voient alors l'opéré marcher vers le masque de Chardonnière solennisé par la mort et le baiser pieusement.

— Ah ! docteur Loreau, vous aviez raison de m'en avertir, le don de la vue est un présent terrible. A ma première vision, je sais déjà ce qu'est la mort !

LUMIÈRE ET COULEUR

Le vapeur qui assure le service entre La Rochelle et Oléron avait conduit Jean et sa mère au port de Boyardville. La nuit s'inaugurait dans la forêt des Saumonards, où le vent de mer faisait vibrer comme des harpes les pins. A son regret, l'ombre empêcha Jean de rien apercevoir de son île dont il respirait l'absinthe et les immortelles poussées dans les sables des dunes. Pierre Lachenaud, venu les chercher dans son auto, les ramena à leur maison de la rue Pierre-Loti.

Des parfums et le chant harmonieux de la forêt éventée par l'océan, voilà tout ce qui toucha le nouveau clairvoyant, déçu, car, à son départ de Paris, il avait rêvé d'une première vision magnifique, d'ailleurs impossible : l'état de ses yeux encore bien fragiles ne lui aurait pas permis de voir un paysage.

Le lendemain, dès son réveil, dressé dans son lit, il voulut connaître enfin la chambre qu'il occupait depuis sa petite enfance. N'était-il pas surprenant, et presque effrayant de penser que, jusqu'alors, il ignorait le cadre intime de sa vie et la chère maison ancestrale des Lachenaud ?

Il tourna sa tête de droite à gauche avec une intense curiosité. A travers les rideaux de mousseline, la lueur diffuse d'une matinée brumeuse pénétrait dans la chambre maritime au parquet de vieux chêne saintongeais luisant et au plafond de bois verni en forme de carène renversée. Sur les tables et les étagères, des coquillages profonds comme des conques rapportés de toutes les mers du globe cantonnaient des modèles de petits navires aux pavillons flétris par le temps. Tous les vaisseaux construits ou commandés par les Lachenaud et les Ber guerrie se trouvaient là.

Suspendus aux murailles, quelques kakémonos représentaient des mousmés qui louchaient aux coques noires de leurs chignons volumineux. Un Samouraï caparaçonné de cuir, articulé comme un termite de combat, brandissait son sabre avec une grimace atroce et les yeux strabiques de ce combattant cherchaient à la fois dans toutes les directions ses ennemis possibles. Des chaises cannées, noir et or, aux courbures tarabiscotées et deux fauteuils en bambou tressé avaient été rap-

portés par des marins des Indes. Un guéridon en laque de Coromandel, illustré d'un lion qui voulait dévorer une lune rouge, supportait lui-même une céramique chinoise représentant un bonze en robe jaune assis sur un dragon à lippe de dauphin. Des flèches, des harpons, arcs, boomerangs et couronnes de plumes en panoplies rappelaient les escales du capitaine Berguerie en pays sauvages d'Afrique ou d'Amérique australe. Bien souvent, Jean avait palpé les objets de ce musée familial et sa mère lui avait raconté leur histoire. Il s'épouventa bientôt de n'en apercevoir aucun. Il lui était impossible de discerner le contour d'aucun objet. En vain, et de toute sa volonté, s'efforçait-il de distinguer les meubles dont il connaissait l'emplacement. Aucun d'entre eux ne surgissait de l'atmosphère laiteuse.

Sa déception devint si douloureuse qu'il ne put retenir le cri de sa misère :

— Je rentre dans ma nuit. L'opération n'a pas réussi. Tout se brouille ! Je suis perdu !

Il se plaignait avec une telle force qu'Aliénor avertie, — car en ces vieilles maisons maritimes aux cloisons de planches les voix s'ébruitent, — accourut, effrayée.

— Te serais-tu blessé ?

— Non ! Mais qu'importe ! Je ne vois rien ! Il me semble que je me noie dans du lait. Cette blancheur m'est aussi cruelle que ma nuit d'autrefois.

Épouvantée, M^{me} Berguerie enveloppe son fils de ses bras aimants et cherche à le consoler en lui affirmant qu'il doit souffrir de la fatigue temporaire de son voyage, mais qu'avec du repos... Il l'interrompt d'un cri de colère :

— Du repos ! Du repos ! Voilà vingt ans que mes yeux reposent. Non ! maman, il faut nous avouer qu'après un succès apparent, je resterai aveugle ! Aveugle ! Quelle horreur ! Je ne veux plus ! Je ne peux plus ! Maintenant que j'ai goûté quelques instants à la joie de voir un peu, j'aime mieux mourir que de m'enfoncer pour toujours dans les ténèbres.

Attiré à son tour par les plaintes véhémentes de son petit-fils, Pierre Lachenaud arrive en courant et gronde de sa forte voix cordiale :

— Qu'est-ce que ce chagrin ? Demain il sera oublié ! Malaise passager ! La guérison totale viendra. Patience, mon enfant !

Mais... mais... Ah! sapristi! Je ne me trompe pas! Maladroit! Aliénor, tu es aussi étourdie que lui! Ses lunettes! Tu as oublié de mettre les lunettes, Jean.

— Lachenaud aperçoit l'étui, l'ouvre et enfonce lui-même les branches d'écaille dans les cheveux qui débordent les oreilles de son petit-fils.

— Et maintenant?

— Oh! je vois... là, là, devant moi, une figure délicieuse encore un peu floue, des yeux pâles, une bouche tendre qui me sourit et les cheveux en bandeaux sur un front que j'ai si souvent caressé jadis... Que se passe-t-il dans ces yeux clairs? Ils brillent, ils luisent trop... Serait-ce des larmes?... Oh! bonheur déchirant! Maman, maman! Est-ce toi, toi que je vois après vingt ans d'attente? Rapproche-toi encore que je compare avec mes souvenirs, que je relie ce que je vois avec ce dont je me souviens. Ah! cruel docteur Loreau, pourquoi m'avait-il retiré mes lunettes aussitôt après m'avoir montré le masque de mon oncle m'empêchant de te voir la première, toi! toi!

Et lorsqu'Aliénor, livide d'émotion, penche sa tête au chevet de son fils, celui-ci promène ses mains sur son visage en murmurant d'une voix que brisent ses sanglots de joie et de détresse :

— Je te reconnais! C'est bien toi! C'est bien ainsi que je me représentais ta figure si souvent touchée par mes doigts et mes lèvres. Mais je distingue des petits traits sur ton front, autour de ta bouche. Des rides, n'est-ce pas? Ah! comme tu as dû souffrir! Laisse-moi embrasser ces rides vénérables. Après vingt années d'attente, enfin, maman, je sais qui tu es et quelle bonté est répandue sur ta face. Maintenant, je saurai te reconnaître entre toutes les femmes. Le mois dernier encore, si l'on m'avait rendu par miracle la vue, j'aurais pu passer à côté de toi dans la rue, sans le savoir. Seules nos voix nous reliaient l'un à l'autre. A présent, quand je penserai à ton dévouement, j'aurai enfin une délicieuse image comme support de toutes tes bontés. Autrefois, tu n'étais guère plus qu'une abstraction pour moi. Tu deviens une réalité. Combien ton front réfléchit la lumière! Quelle affection dans tes yeux! Quelle caresse dans ta bouche! Mais tu changes. Je te reconnais moins. Que se passe-t-il? Est-ce donc cela, la vie? Jadis, dans ma nuit, par imagination, j'arrivais à la rigueur à te

représenter avec une expression immuable. Je découvre que j'ai dix, cent mamans variées, suivant les émotions qui la troublent. Merveille effrayante! Quelles complexités dans les vues de la vie! Chez un aveugle tout est simple, schématique. Par mon tact j'avais saisi les reliefs de ton profil, mais ce profil ne pouvait être que toujours semblable à lui-même. Mes yeux me font découvrir que les visages changent dix fois en un instant au gré de leurs sentiments. Je t'en supplie, maman, ne serre pas ainsi tes lèvres, ne fronce pas tes sourcils, ne laisse pas échapper de tes prunelles ces grosses gouttes qui brûlent mes mains. Tu n'as plus rien à craindre. J'éprouve tant d'allégresse que je n'ai plus l'envie de pleurer quand je pense à mon oncle Chardonnière, à mon sauveur. Je suis certain qu'il me pardonnerait de sourire au lieu de me lamenter.

L'exaltation de Jean commençait à inquiéter Lachenaud, qui lui rappela les recommandations du docteur Loreau. Il ne devait pas abuser de ses yeux pendant les premières semaines. Et comme il voulait retirer ses lunettes à son petit-fils, celui-ci s'en défendit.

— Approchez-vous, grand-père. Venez près de moi! J'ai soif de vous connaître.

Attendri, l'architecte naval se prête avec complaisance à l'examen de Jean, tandis que M^{me} Berguerie ouvre largement la fenêtre. Avec l'attention d'un écolier cherchant à trouver la solution d'un problème difficile, les yeux mutilés du jeune homme aidés par les verres de ses lunettes observent Pierre Lachenaud : ses cheveux blancs bourrus comme de l'étaupe au-dessus d'un front limpide de philosophe optimiste, ses prunelles claires comme de l'eau ensoleillée sous leurs sourcils très arqués, sa bouche de bébé gourmande et naïve.

— Je vous vois, grand-père, et pourtant je ne vous réalise pas. Voulez-vous me permettre?

Le jeune homme essaie avec son index de suivre la courbe du nez de l'ingénieur, mais c'est la joue qu'il touche. Il n'arrive pas encore à l'accord précis de la vision et du tact. Enfin son doigt, après avoir dévié, touche le nez en bec d'albatros, ce nez violent, aventureux, révélateur du Pierre Lachenaud d'autrefois, du vigoureux navigateur charmé par les bagarres dans les ports et ses expéditions dans la brousse africaine ou la jungle asiatique. Lorsqu'il s'est rendu compte

des traits contrastés de son grand-père, Jean murmure :

— Je vous avoue que je ne vous représentais pas du tout comme vous êtes en réalité. Mes yeux rectifient l'erreur de jugement de mon tact.

— Ah! saperlotte! ai-je perdu dans ton estime ou gagné? se récrie Lachenaud, égayé.

— Ni l'un ni l'autre, car mon cœur ne pouvait se faire d'illusion sur votre bonté. Seulement, je ne vous reconnais pas.

— Ah! peut-être me trouves-tu trop vieux bonhomme?

— Non! ce n'est pas cela, car la vieillesse ou la jeunesse des visages ne représentait presque rien à mon esprit. Mon imagination forgeait des effigies immuables. Chez un aveugle, les années ne modifient presque rien à la représentation mentale qu'il se fait de chacun des membres de sa famille. Une fois qu'il les a modelés dans sa nuit, leurs masques sont figés comme des sculptures. En ce qui vous concerne, et bien que ma vision soit encore un peu floue, ce que j'aperçois de votre visage ne concorde pas avec votre aimable philosophie et votre bienveillance.

— Allons! sois tout à fait sincère, Jean. Quelle différence aperçois-tu entre le grand-père de tes imaginations d'aveugle et le nouveau grand-père découvert par tes yeux?

— Eh bien! le nouveau grand-père ressemble à un corsaire!

Lachenaud éclate d'un rire dont la sonorité emplit la chambre, puis, tourné vers Aliénor, s'écrie :

— Ton fils n'ose pas me dire qu'il me tenait pour un mouton bêlant. Il découvre en moi le coureur des mers, le descendant des marins saintongeais qui bourlinguèrent assoiffés d'aventures. Apprends-le, mon garçon, les bateaux de ma construction ne seraient que des sabots de paysans si je ne leur insufflais pas mes goûts de vagabond des flots. Guériss-toi vite! Bientôt je te ferai sauter à la lame!

Chaque jour, M^{me} Berguerie consacre ses matinées à l'éducation visuelle de son fils, car s'il commence à voir d'une manière plus distincte, ignorant ce qu'il aperçoit, il se trouve dans l'état d'esprit d'un petit enfant obligé de demander, à chaque objet :

— Qu'est-ce? Pourquoi?

Avec une ardeur qu'Aliénor est obligée de modérer, Jean voudrait déjà se risquer dans le jardin afin de contempler le ciel, les plantes, les arbres, les oiseaux. Il n'ose pas l'avouer, c'est surtout Simone qu'il désire découvrir. A travers ses expériences, c'est elle qu'il recherche. Mais, fidèle aux prescriptions du docteur Loreau, Aliénor lui défend encore la lumière du plein air, car la cicatrisation de ses prunelles exige des précautions. L'apparition tant souhaitée de Simone est donc reculée et il en éprouve du regret. Cependant, d'accord avec sa mère, il ne veut pas qu'on la prévienne de sa guérison. Il se fait une joie profonde à l'idée de la stupéfaction de la jeune fille, s'apercevant qu'il a recouvré la vue. Aussi, dans cette conjecture, Jean a-t-il refusé, sous le prétexte d'un malaise, de recevoir M^{me} Méré et sa fille qui s'étaient présentées, à son retour de Paris, pour offrir à leurs voisins leurs condoléances au sujet de la mort du docteur Chardonnière, mais surtout curieuses de connaître les motifs de ce voyage inattendu. Cruelle privation mais qui recevra bientôt, il l'espère, sa récompense.

Un matin de temps gris, au ciel tamisé par les brumes de l'Océan, Jean entendit un piano et le cœur lui sauta dans la poitrine comme à un appel longtemps attendu. Les accords plaqués sur l'instrument lui parurent signifier :

— Que se passe-t-il chez Jean ? Depuis son retour de Paris, pourquoi demeure-t-il séquestré ? Serait-il souffrant ? Que cache-t-il ? La perte déplorable de son oncle serait-elle seule la cause de sa retraite ? C'est invraisemblable !

Ainsi le jeune homme traduisait-il les premiers sons graves entendus. Lorsque Simone joua *Ivresse printanière*, l'une des œuvres de son père qu'elle affectionnait, soudain, toute la joie de mai fleuri et de la résurrection des êtres et des fleurs vibra dans cette musique à l'allégresse presque terrible, car la légende voulait que le compositeur de fragile santé, mais d'âme enthousiaste se fût prématurément consumé en créant des œuvres débordantes d'amour.

Un tremblement de désir agita Jean, qui pensait, enivré :

« J'ai maintenant la faculté de voir Simone. Une jeune fille, qu'est-ce que cela peut être ? »

Et sans qu'il sache encore presque rien des formes féminines et de la beauté, Jean sent un trouble profond l'envahir. Les puissances secrètes de l'amour qui dorment comme des

eaux profondes au fond de chaque jeune être commencent de s'agiter, et bientôt leur marée irrésistible recouvrira les grèves au sable d'or. Aussi pur soit-il, Jean aspire d'instinct aux triomphes de la vie, maintenant qu'avec sa cécité guérie, il a la possibilité de s'emparer de toutes les splendeurs physiques de ce monde.

« Oui, quelle apparence peut avoir une jeune fille? » se demanda-t-il encore avec ingénuité.

M^{me} Berguerie étant entrée dans sa chambre, Jean rougit jusqu'à ses cheveux aux mèches en flammes, comme s'il venait d'être pris en faute.

— Qu'as-tu?

— Rien !...

— Rien?

— Ou plutôt, tout, maman; je souffre délicieusement de tout, reprend-il en l'étreignant avec une violence où elle découvre une passion qui l'effraie et l'enchanté tout à la fois.

Et comme la tiède lumière du printemps réveille le papillon maintenu glacé tout l'hiver dans les ténèbres de son buisson protecteur, voici que son fils de vingt ans, ressuscité, bat frénétiquement des ailes et veut s'envoler vers le soleil et vers l'amour. Aliénor prend conscience que son fils lui échappera bientôt, soulevé par les forces victorieuses de sa jeunesse. Et au fond de sa joie de mère, elle pressent avec mélancolie que l'enfant infirme, dont tous les actes dépendaient de ses soins, étant guéri, le jeune homme fort et beau évitera même ses enlacements, afin de se sentir plus libre de conquérir les étreintes de l'amour.

DÉCOUVERTE DE L'AMOUR

— Je t'assure, maman, que mes yeux sont assez affermis pour ne plus redouter le soleil. Je veux sortir et connaître enfin notre île d'Oléron. Je suis las de mes explorations en chambre qui me tiennent en cage comme un malheureux oiseau.

En parlant ainsi, le sang monte au front de Jean, car il n'exprime pas toute sa pensée et n'ose pas dire : « J'ai hâte de voir Simone. C'est mon désir constant depuis ma guérison. »

Comme M^{me} Berguerie hésite, après avoir regardé par la

fenêtre l'allègre soleil des premiers jours de mai qui emplit le ciel de sa joie d'or, son fils, qui la rejoint devant le rideau de mousseline écarté des vitres, ajoute vivement :

— Songe donc que je ne sais encore rien de la campagne, de la mer, de la forêt, des bêtes et des arbres et que ma connaissance des êtres se borne à toi, grand-père, notre servante Bonne-Mie, puisque de mon plein gré je n'ai pas voulu encore recevoir d'autres personnes pour leur donner le spectacle ridicule de mon apprentissage puéril de la vue. Mais, aujourd'hui, par cette belle journée, j'étouffe de rester encagé. Laisse-moi m'envoler. Ah ! le monde va devenir grand et beau pour moi, alors qu'il était réduit jadis à la largeur de mon embrassement. Toi-même, maman, malgré ton affection pour moi, tu n'as jamais pu t'imaginer la détresse d'un aveugle qui sent l'univers réduit à la largeur de ses bras. Hors du tact de mes mains tendues, il n'y avait plus rien que le vide noir. Même si les réverbérations du soleil doivent brûler un peu mes yeux encore mal cicatrisés, laisse-moi m'éblouir. Je veux sortir. Je sors !

Quoique Aliénor éprouve de l'appréhension, car le docteur Loreau a recommandé d'éviter d'abord la trop vive clarté du soleil et d'accoutumer Jean au plein air par des jours nuageux, elle lui accorde enfin le droit de se rendre à leur jardin, après lui avoir fait promettre de rester à l'ombre. Avec un cri de triomphe, Jean s'élance aussitôt dans le vestibule. Effrayée, sa mère qui le suit le supplie d'être prudent. Lui, le teint coloré, les yeux brillants, ses sourcils remontés dans le front, marche, le cœur battant, comme s'il s'attendait à l'apparition désirée et redoutée de Simone.

Une cour, avec ses corps de logis chaulés de frais, précède le jardin. Le portillon de cette cour franchi, Jean se trouve dans le jardin, dont la muraille chevelue d'herbes sauvages borde la rue Pierre-Loti. C'est une douce journée de mai en cette île océanique qui participe à la fois du nord et du midi. La fusion des deux climats, qui communique aux habitants d'Oléron les vertus des hommes d'Oil et des hommes d'Oc, permet aussi aux raisins de mûrir et aux pommes de gonfler leurs fruits grâce à la sève humide du sol et de l'air.

Événement prodigieux, c'est la première fois de sa vie que Jean s'avance au clair du ciel, avec des yeux qui voient, ou

qui, tout au moins, vont s'efforcer de voir, puisque la vision, opération complexe, exige non seulement l'intervention d'un œil sensible mais le concours du cerveau pour transformer les impressions sensorielles en images intellectuelles.

Jean marche vers le petit belvédère construit par Pierre Lachenaud à l'imitation d'une passerelle de navire. Il en gravit l'escalier avec des jambes qui flageolent et l'émotion fait battre son cœur. Combien de fois a-t-il jadis monté ces marches qui n'accédaient alors qu'à la nuit ! Aujourd'hui, quelle révélation l'attend ? Il court jusqu'à la balustrade du balcon, tourne la tête à droite, puis à gauche et jette un cri de triomphe. Aliénor qui suivait son fils à distance frémit de bonheur. Debout, le corps cambré, les mains posées sur l'appui du balcon en la pose d'un officier de marine sur sa dunette, le jeune homme inspecte le jardin et la ville de Saint-Pierre aperçue par-dessus le faite du mur hérissé de graminées. Tout au loin, trait éblouissant entre l'or du sable des grèves et l'azur pâli du firmament, c'est la mer ensoleillée.

A la vérité, Jean n'a encore qu'une perception confuse du paysage à travers les lunettes qui aident à sa mise au point. Il se trouve dans la situation d'un être tombé d'une lointaine planète, ignorant tout de la terre, de sa végétation, de ses habitants. Sans pouvoir donner un nom à rien, il éprouve cependant de l'admiration. Les couleurs des fleurs, la majesté des arbres, la gaieté de Saint-Pierre aux clairs logis d'allure coloniale, la scintillation des flots, les grèves dorées, la moëlleuse forêt d'un bleu de roi ne représentent encore pour Jean que des formes colorées qui l'enchantent sans qu'il soit capable de les caractériser et de se les expliquer. Comme un petit enfant assistant pour la première fois au spectacle d'une féerie s'émerveille naïvement devant les lutins, gnomes, fées, korrigans, diabolins, Jean ne peut retenir ses exclamations chaque fois qu'il découvre une beauté nouvelle, bien que toutes ces brillantes images n'aient pas encore de personnalité, puisque sa mémoire ne peut lui rappeler que ce qu'il avait autrefois palpé. Or, ce radieux panorama était défendu aux investigations de ses mains.

A ce moment, Aliénor surprend son fils qui, les bras ouverts puis refermés, paraît chercher à presser sur son cœur la mer, les nuages, les arbres, la ville. Son visage auréolé des flammes

rousses de sa chevelure, il semble délirer de bonheur. Sa découverte de la création dépasse toutes ses imaginations. Comment un homme clairvoyant, entouré, enveloppé par la bienfaisante magie du ciel et de la terre, pourrait-il être malheureux? Jean observe un paulownia dont la frondaison se gonfle à la brise comme une poitrine respire, puis expire l'air maintenu sous ses larges feuilles avec le rythme d'un être vivant. Sa joie l'exalte au point qu'il chante *Primavera*, la mélodie de Paul Méré, dont l'allégresse lui permet d'extérioriser son allégresse, et ce chant le ramène à la pensée de Simone. Pourquoi ne se trouve-t-elle pas dans son jardin qu'il domine du sommet de ce belvédère? Mais peut-être accourra-t-elle en l'entendant chanter la musique de son père?

En constatant que son fils ne souffrait pas des éblouissements redoutés par le docteur Loreau à la première sortie au soleil de l'opéré, M^{me} Berguerie avait regagné sa maison.

A mesure qu'il perçoit mieux les objets de son entourage, Jean, enivré de joie, va et vient sur le plancher de son pavillon. Il cherche à prendre possession des quatre points cardinaux et tente d'apercevoir les maisons de Saint-Pierre dominées par la flèche de la lanterne des morts.

Après avoir exploré la ville avec une tension d'esprit presque terrible, car, au fur et à mesure de ses découvertes, il doit se traduire en langage intellectuel les formes qui lui apparaissent d'abord incompréhensibles, le vaste et magnifique jardin de Paul Méré, à peine séparé de celui des Lachenaud-Berguerie par un mur bas, attire son attention. En cette première semaine de mai, les milliers de fleurs éclatantes explosent à l'extrémité de leurs rameaux. Sur le fond ocre d'une longue maison sans hauteur, aux toits de tuiles d'un grenat moelleux, quelques palmiers et bananiers donnent une allure exotique à la propriété Méré.

— Voilà donc la demeure de Simone! J'aperçois enfin le jardin créé par son père qui n'aima en cette vie que la musique et les fleurs. Rien que de regarder ces fleurs me réjouit et j'éprouve leur bienfait. Pourtant elles ne sont encore pour moi qu'une confusion de couleurs inconnues et je suis incapable de distinguer une rose d'une renoncule, un dahlia d'un canna, un hortensia d'un géranium. Comment caractériser leur beauté? Mes yeux encore incertains se noient dans leurs cou-

leurs. Quelles couleurs ? Je me répète les radiations du prisme : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. Mais comment reconnaître le pourpré du saumoné, l'orangé du vermillon, le jaune d'or de l'outremer, le violet du cramoisi ? Il faudra que Simone m'enseigne à les reconnaître. Déjà leurs taches variées, claires ou foncées, me font éprouver un délicieux plaisir. Quelle peut être la grande plante posée là-bas sur le sable d'une allée et qui domine les autres fleurs ? Ah ! elle s'avance. Si ce n'est pas une aberration de ma vue, je lui trouve une forme humaine.

Penché sur la rampe du belvédère, Jean dévore de ses yeux écarquillés l'arbuste fleuri qui s'approche. Il se rend bientôt compte que ses couleurs joyeuses sont le tissu d'une robe, d'une écharpe, une chevelure bouclée au-dessus d'une tête ronde au teint safrané par les hâles de la mer et du soleil et rehaussé aux pommettes de rose vif. En ce visage ravissant d'animation, de grands yeux pers à pupilles d'or ombrés de cils noirs qui ajoutent à leur verdeur d'eau, jettent des regards étincelants aux parterres dont ils passent la revue. La promeneuse s'avance d'une marche élastique et décidée. Devant sa radieuse personnalité les fleurs des plates-bandes qui l'entourent paraissent n'être plus que ses humbles suivantes.

Jean frémit d'une joie presque douloureuse en son intensité. Pour la première fois de sa vie, il découvre une jeune fille. Simone, qui ne fut si longtemps pour lui qu'une voix dans sa nuit, devient une réalité, un être de chair, de beauté vivante. La pianiste dont les accords émouvants lui arrivaient des espaces éthérés montre les mains fines et nerveuses qui frappaient les touches d'ivoire et expose ses doux bras nus jusqu'aux aisselles. Une jeune fille ! Quel prodige ! Le ciel, la mer, la ville, qui tout à l'heure l'enthousiasmaient, s'éteignent devant Simone. Il ne voit plus qu'elle. Seule, elle l'intéresse. Accoudé aux balustres de son pavillon, Jean continue d'examiner avec des yeux flamboyants de curiosité M^{lle} Méré.

Vêtue d'une cretonne fleurie au corsage échancré sur une gorge ambrée, les cheveux en volutes parfois soulevés par la brise, un sécateur à la main, Simone piétine le sable de l'allée d'un air résolu en observant les rosiers et cerisiers du Japon qui alternent derrière la bordure des fusains nains. Chaque fois qu'elle aperçoit un gourmand, une branche morte, des fleurs

fanées, les mâchoires de son instrument ouvertes, d'un geste précis, elle supprime le mal. Après chacune de ces exécutions, sa bouche sourit d'une satisfaction cruelle. Une tempête récente avait incliné en travers de l'allée un lilas. Avec vigueur elle saisit le tronc à pleines mains et le refoule à son rang. Mais l'arbre s'obstine à se verser à nouveau. Elle le reprend et l'enfonce si rudement dans le buisson des autres lilas que, cette fois vaincu, le révolté reste en place.

Les clairs yeux aux iris d'or toisent l'arbre. Satisfaite du résultat, Simone se rengorge avec le geste d'un coq de combat, continue son inspection, rapproche les sourcils devant le cas douteux d'un sauvageon à exécuter et supprime avec dégoût un nid pelucheux de chenilles processionnelles qu'elle écrase d'un coup de talon féroce. Soudain, elle s'exclame :

— Sotte que je suis !

Saisi par cette exclamation, Jean sursaute. La jeune fille s'est insultée, mécontente de sa maladresse. Elle a cisailé un rameau sain et épargné le desséché. Elle claque des lèvres et fait ensuite entendre un petit gloussement de colère. Son dépit exhalé, elle cambre son corps souple et, les bras tendus comme si elle cherchait un point d'appui dans le ciel, elle semble vouloir s'étirer. Rassérénée, les lèvres en museau, elle sifflote un air de jazz. Simone se rapproche du pavillon des Berguerie-Lachenaud. Sa figure, tout à l'heure encore un peu diffuse pour Jean, se précise et il l'aperçoit maintenant dans ses plus fines nuances.

Le menton énergique contredit à la signification mutine des joues que creusent des fossettes chaque fois qu'elle fait une découverte agréable. Son visage, bruni par une vie au grand air, qui exprime tour à tour regret, mécontentement, passion, gaieté, volonté, décision, ravit et effraie tout à la fois Jean, dont les yeux encore inexpérimentés ont peine à comprendre le langage d'une physionomie aussi diverse.

En une minute, dix Simone contradictoires s'opposent. Quelle est la vraie Simone entre ces Simone ? Jamais il ne se la serait représentée ainsi d'après sa voix et les propos qu'elle lui tenait lorsqu'elle venait le visiter en compagnie de sa mère. Il l'imaginait de petite taille, d'allure gracieuse, plutôt frêle, un peu timide, réservée. Quelle image décolorée et conventionnelle avait créé sa cécité ! La Simone véritable est infiniment

plus séduisante. Elle est la vie, le mouvement, la couleur, la grâce, la force. Il découvre une vraie jeune fille. Une jeune fille ! Il lui semble qu'il rêve. Il a rêvé si longtemps ! Devant la délicieuse réalité, ses imaginations passées s'enfuient comme de vilains oiseaux noirs. La jeunesse et l'amour se dévoilent si radieux qu'il doit se retenir pour ne pas crier : « Je suis ressuscité ! Ressuscité ! »

Encore penché davantage sur l'allège du belvédère, une main agitée, il veut appeler Simone, lorsqu'il la voit saisir sur une renoncule un papillon bleu d'azur décoré d'une sorte d'écriture arabe à l'encre de Chine. Jean ignore le nom de la fleur et de l'insecte. Le geste seul de Simone lui est sensible. Elle a pincé du pouce et de l'index les ailes du papillon azuré. Elle élève son prisonnier à bout de bras, casse ses ailes des ongles et rejette le corps palpitant sur la terre remuée de la plate-bande où il meurt. Indigné, Jean trouve cette cruauté coupable, lorsqu'il lui revient à la mémoire une lecture au Braille sur les lépidoptères. Ces ravissantes fleurs ailées pendent des œufs qui donnent naissance aux chenilles dévoratrices de toutes les jeunes pousses ; ainsi tous les bourgeons futurs sont détruits. En exécutant férocelement le papillon céleste, Simone agit donc en bonne jardinière. Cependant lui, Jean, n'aurait pas le courage de ce sacrifice, car peut-être, les papillons sont-ils aussi dignes de vivre que les fleurs ?

« Ce papillon, je me serais contenté de le chasser, de l'éloigner ! »

Mais il se rend compte que, pour l'épargner, il laissait subsister le mal. Sa cécité l'avait écarté de la vie véritable. Toutes les attitudes de Simone affirmaient au contraire son sens des réalités. Successivement la jeune fille saisit sur les rosiers les cétoines d'or et d'argent, répandus comme des bijoux sur les roses. Inexorable, les jetant à ses pieds, elle les écrasait d'un coup de talon. Aurait-il osé de lui-même supprimer ces joyaux ailés d'une beauté égale à celle des fleurs ? Quelle insensibilité chez cette jeune fille ! Il en fut peiné. Puis il se représenta le jardin Méré dévoré par les larves, chenilles, coccinelles, pucerons, bupestres, hannetons, vers blancs et, conclusion de ce spectacle, ces milliers et milliers d'insectes prolifiques, après avoir tout détruit des plantes, de leurs fruits, des feuilles et des écorces, ne trouvant plus rien à manger,

joncheraient de leurs cadavres les plates-bandes anéanties.

« La vérité terrible m'apparaît, pense-t-il. Simone fait donc bon usage de ses yeux, tandis que je suis encore moi-même resté un chimérique comme tous ceux qui vivent dans les ténèbres. »

Sa chasse aux insectes bruns, roux, jaune d'or, café au lait, dorés, argentés, émaillés, ocellés, oblige Simone à des bonds, des élans ou à de prestes râles de ses mains lancées autour d'elle comme des éperviers. Enfin elle s'arrête, essoufflée, son teint coloré comme une rose carminée. Elle s'aperçoit du désordre de sa chevelure secouée par ces évolutions et donne des chiquenaudes à une boucle qui s'obstine à déborder son oreille. Chassée un instant, la mèche retombe aussitôt sur la joue. Alors Simone encense de la tête comme un petit cheval afin de rejeter ses cheveux brillants comme la pelure des châtaignes sur sa nuque. Jean rit des vaines contorsions de la jeune fille. C'était aussi la première fois qu'un spectacle perçu par ses yeux provoquait son hilarité. Il en éprouva une joie immense. Si les aveugles aux mornes physionomies ne rient guère, c'est qu'ils n'ont pas les moyens d'apercevoir les gaietés de la vie.

Jean contemplait Simone, de plus en plus émerveillé de surprendre la richesse inouïe d'une âme virginale.

« Comment a-t-on pu dire de cette terre où fleurissent les jeunes filles qu'elle était la vallée des larmes ? pense-t-il, le cœur battant. Quel blasphème ! Seuls les aveugles ont le droit de pleurer, mais les jeunes gens sains de corps et d'esprit doivent connaître une allégresse perpétuelle. Avec ma guérison, je me sens heureux, heureux, heureux ! J'ai envie de crier, danser, bondir. Ma vie veut comme s'échapper de moi-même et se répandre dans tout ce que je vois ; ce ciel lumineux, ces arbres, la mer là-bas, les maisons blanches de Saint-Pierre. Ah ! surtout, rejoindre Simone, l'entourer, la cerner, l'accompagner, l'étreindre, lui révéler mon heureux secret. »

A cet instant, Simone quitte l'abri du buisson de clématites et marche dans la direction du mur mitoyen aux propriétés Méré et Lachenaud. Le sarment épineux d'un banksia, tendu comme un arc en travers de l'allée, griffe son coude nu ; elle l'écarte, mais la branche revient comme un ressort et s'oppose à son passage. Impatiente, elle relève les yeux pour juger

son ennemi et son sécateur va lui couper la tête quand elle aperçoit Jean accoudé au balcon de son belvédère. Elle le croit toujours aveugle. L'opération qu'on lui a tenue secrète n'a rien changé à l'aspect des yeux du jeune homme qui porte, comme auparavant, des lunettes. La tête inclinée sur une épaule et les paupières clignées, car la réverbération du soleil à contre-jour la gêne, Simone regarde son voisin et la pitié l'attendrit. Jean se sent défaillir. Sa pâleur est remarquée par Simone qui avance encore de quelques pas. A son approche, Jean frémit et le sang de son cœur lui monte maintenant à la tête. Pour la première fois de sa vie de clairvoyant, il éprouve la puissance d'un regard de femme. Ce regard pénètre au fond de son âme. Demeuré jusque-là penché sur la balustrade, Jean, incapable de maîtriser son trouble, se redresse brusquement. Intimidé, il cherche à droite et à gauche du belvédère, envahi sur ses côtés par l'ascension triomphale d'un chèvrefeuille aux fleurs orangées, un abri contre l'investigation des yeux de Simone qui le traversent comme des flèches.

Surprise d'une confusion invraisemblable chez un aveugle, un doute vient à la jeune fille. Rengorgée, dans l'attitude de la défense, Simone, stupéfaite, s'écrie :

— Me verriez-vous, Jean?...

— Oui, je vous vois, Simone! Je vous vois! Je vous vois!

Il avait clamé ses affirmations avec une force grandissante.

Étonnée, ravie, Simone se souvient du mystérieux voyage à Paris de ses voisins, ne doute plus de la guérison de Jean et, battant des mains comme une fillette, lui exprime sa joie de le savoir heureusement opéré. Mais pourquoi ce mystère?

Il lui en donne la raison. Sa mère et lui doutaient des résultats de l'opération. Enfin, il avait eu besoin de faire l'éducation de ses yeux encore très sensibles. Il lui faudrait encore un long apprentissage pour être à même de comprendre ce qu'il apercevait. Ce n'était que par un effort constant qu'il arrivait à se traduire ses visions.

— Ainsi, tout à l'heure, Simone, il m'a fallu faire effort, après vous avoir aperçue, pour me rendre compte que mes yeux me donnaient votre image. C'est par le son de votre voix dont mon oreille gardait la mémoire que je vous ai reconnue. Vous ne pouvez pas savoir de quel puits profond il me faut remonter pour avoir accès à la lumière. Ainsi, presque rien de ce qui

vous entoure n'a encore pour moi de personnalité. Vos arbres, vos fleurs m'enchantent pourtant, mais je ne saurais distinguer une rose d'une marguerite, un tilleul d'un marronnier, et je dirais d'une anémone qu'elle est rouge, alors qu'elle est jaune ou violette. Tout n'est encore pour moi que confusion. Ce que je sais me vient de mes livres Braille et du toucher. Maintenant cette science livresque ne me sert plus de rien. Capable de réciter par cœur les noms de centaines d'arbres, je ne saurais pas en retrouver un seul dans votre jardin.

— Eh bien! Jean, si vous le voulez, je vous apprendrai les noms de mes fleurs et leurs couleurs.

— Si je le veux? Je vous en supplie!

A son cri de ferveur, Simone éclate de rire, mais son rire s'étouffe devant l'expression véhémement de Jean. Du balcon de son pavillon, à quelques mètres au-dessus de Simone, il ne cesse de la contempler d'un air d'extase.

Génée par la persistance de ses regards, Simone virevolte sur un talon et veut prendre congé.

— Laissez-moi tenter une expérience, implore-t-il. Est-ce que je vous vois réellement, ou bien est-ce que je rêve? Êtes-vous bien devant moi? Mes yeux guéris vous distinguent-ils telle que vous êtes?

Surprise, elle réplique :

— Alors, quelle est cette expérience?

— Je vous demande d'abord de retirer le verrou qui ferme le portillon de communication entre nos deux jardins.

Après une hésitation, M^{lle} Méré court ouvrir la vieille porte cintrée, puis, comme une fillette jouant à cache-cache, elle se place derrière les grappes de feu des rosiers grimpants et attend. Après avoir descendu avec précaution le roide escalier du belvédère, car ses pieds obéissent mal au jugement incertain de ses yeux sur les distances, Jean franchit le mur. Lorsqu'il sort de l'ombre verte des chèvrefeuilles et se trouve au plein soleil du jardin, ébloui, il rame des mains dans l'air. Qu'est devenue Simone? Il la découvre sous les arceaux de la roseraie qui auréolent de pourpre ses cheveux bouclés, coupés à hauteur de la nuque, comme un page florentin. Elle lui sourit. Il s'arrête, afin de savourer son émerveillement, puis s'avance. Malicieuse, elle recule d'un bond et se met à l'abri d'un espalier de polyantha, dont les centaines de petites roses rustiques

brûlent comme des flammes sur leurs rameaux arqués. Assuré de sa direction, Jean court vers Simone et cherche à la saisir. D'un nouveau saut de chèvre, elle se dérobe derrière un cytise dont les longues grappes d'or l'enveloppent de leur éclat. Le soleil, à contre-jour, brouille à ce moment la vue de Jean et une expression douloureuse empreint son visage. Apitoyée, Simone revient se placer sous l'ombre d'un tilleul. N'étant plus gêné par son éblouissement, Jean se précipite et arrive à saisir une des mains de la jeune fille qu'il élève dans la sienne avec un cri qui vibre jusqu'au ciel. Il rougit tout aussitôt après sa manifestation. Mais Simone, affectueuse, lui tend son autre main et il les porte à ses lèvres avec une violence qui fait bondir son cœur. C'est la première fois qu'il arrive à prendre avec ses doigts, dirigés par sa vue, les mains d'une jeune fille. Et ce geste, si simple pour les clairvoyants, lui semble une victoire décisive.

L'horloge de Saint-Pierre sonne douze coups, puis l'angélus tinte. Simone dégage ses mains en avertissant qu'elle a tout juste le temps de se rendre en auto jusqu'au Château d'Oléron afin d'y chercher sa mère et ses ouvrières.

— Demain, vous verrai-je ? demande-t-il ardemment. Vous m'avez promis de m'enseigner vos fleurs. Après déjeuner, pourrai-je vous retrouver ici ?

— Demain, mardi, après déjeuner ? Non, impossible !

La contrariété fronce les sourcils de Simone qui, après réflexion, ajoute :

— Rendez-vous à quatre heures, voulez-vous ?

— Bien volontiers ! Ah ! comme le temps me semblera long jusqu'à ce moment, Simone ?

Il lui reprend les mains, les porte de nouveau à ses lèvres. Elle lui sourit avec affection et, devenue soucieuse, gênée, lui retire ses doigts. Elle s'éloigne alors en marchant à reculons quelques pas et sourit d'un air pensif avant de se retourner vers sa maison. Afin de gagner du temps, elle bondit par-dessus un massif de renoncules pour n'avoir pas à suivre la courbe d'une allée. Légère comme un oiseau d'or en sa robe de cretonne tout ensoleillée, ses cheveux bouclés soulevés autour de sa nuque, bras étendus en ailes, elle retombe sur le sable rouge. Resté seul, enivré, Jean rit et chante. Maintenant rentré dans la vie par l'arc de triomphe de la lumière, il croit au bonheur.

NUAGES

Pendant cette soirée, assis en face de sa mère et de Pierre Lachenaud, Jean feuilletait l'album dans lequel il s'exerçait à bien voir les vaisseaux représentés. De temps à autre, son grand-père, interrogé, répondait à ses questions sur les parties du gréement qui lui restaient incompréhensibles. Bientôt l'ingénieur remarqua Jean, indifférent aux plans gravés, ses yeux levés vers le plafond à poutrelles de leur vieille maison, semblant y chercher des figures plus passionnantes. Son extase devint si profonde que Pierre et Aliénor purent échanger des signes sans qu'il s'en aperçût.

La tête renversée sur le dossier de son fauteuil, Jean manifestait par son expression une telle ivresse radieuse que sa mère lui demanda en souriant si elle pouvait connaître le sujet de ses réflexions.

— Tu vois bien que cet enfant s'enthousiasme devant mes navires à l'idée de pouvoir être plus tard mon successeur, s'écria Lachenaud avec une gaieté moqueuse.

Rougissant, Jean avait nié d'un mouvement de la tête cette supposition, puis il répondit qu'après ce qu'il avait découvert dans cette journée il ne comprenait pas comment tous les hommes lucides pouvaient ne pas se reconnaître heureux. La vie lui paraissait prodigieuse d'intérêt et il fallait être stupide pour en nier la bonté. Il se déclarait comblé de joie depuis sa guérison.

Comme sa mère, baissant la tête, gardait le silence, il s'agenouilla devant elle et, son front posé sur ses genoux, lui murmura :

— Le bonheur me rend égoïste. J'oubliais mon pauvre père, mon oncle qui m'a sauvé. Oui, la mort, c'est le revers des beautés aperçues par moi aujourd'hui et que l'on voudrait éternelles. Quelle horreur de savoir que ceux que nous aimons nous seront enlevés ! Mets tes mains sur moi, maman, et ne m'abandonne jamais.

Afin de rompre un silence chargé de pénibles souvenirs, Lachenaud s'écria de sa grosse voix cordiale que Jean s'était bien gardé, le cachotier, de leur raconter sa visite au jardin de leurs voisins.

Le front coloré, le jeune homme reconnut qu'il avait eu la satisfaction de connaître Simone par ses yeux.

— Eh bien ! complète désillusion, n'est-ce pas, garçon ?

Encore plus empourpré, il avoua tout au contraire qu'aucun aveugle n'était capable de se représenter la grâce d'une jeune fille. M^{lle} Méré lui semblait ravissante.

— A la bonne heure ! Au moins, chez toi, pas de réticences !

Le constructeur riait, lorsqu'il remarqua l'expression d'Aliénor qui, dominant son fils toujours agenouillé, le considérait avec pitié. Pierre se souvint alors des projets de M^{me} Méré qui voulait marier, par intérêt industriel, Simone à un ostréiculteur, Louis Cotinier. Des souffrances attendaient donc Jean, mais comment les éviter ?

Toute la matinée du lendemain, un trouble profond agite Jean hanté par la grâce de Simone, la souplesse de son jeune corps, l'éclat de ses yeux pers pointés d'or sous leurs cils noirs. Il évoque ses bondissements de chèvre pour atteindre le sommet des rameaux qu'elle cisailait, ses gestes prestes pour détruire les ennemis de ses fleurs et il entend son rire sonore comme un grelot avant de finir sur une note gutturale singulière. Il revoit surtout sa bouche aux lèvres aussi rouges que celles de ses roses. Jadis, dans les méditations de sa cécité, ce n'était pas ainsi qu'il se la représentait ; son image d'aveugle s'avérait fausse. Simone n'était pas un fantôme mélodieux, c'était une jeune fille de belle santé, de chair vivante et agissante. Son amour passé d'infirme n'était que mysticisme ; descendu de l'éther, il devenait réalité, passion.

Il n'a aucune chance d'apercevoir Simone dans Saint-Pierre, puisqu'il la sait retenue au Château d'Oléron par la conduite de sa camionnette. « Je suis le chauffeur de l'établissement Bouchot-Méré et Compagnie », lui avait-elle annoncé. Mais incapable de demeurer dans sa chambre et d'ailleurs désireux de continuer ses expériences visuelles, Jean se promène dans la petite ville.

Il contemple d'abord la demeure de Pierre Loti et l'ormeau planté au chevet de la tombe du grand écrivain. Quelques branches affleurent la crête du mur de cette cour-cimetière ; le vent de mer, en les faisant osciller, leur fait brosser la maçonnerie et parfois une feuille nouvelle, détachée, virevolte et

tombe dans la rue. Jean essaie d'en saisir une au passage. Il ne peut arriver à les atteindre, son coup d'œil n'étant pas assez sûr. Dépit, il se baisse sur le trottoir où, après avoir tâtonné, car encore une fois son geste et son regard ne s'accordent pas, il peut enfin prendre une des petites feuilles qu'il examine attentivement. Puis il erre dans la rue Sainte-Gemme et les blanches venelles de Saint-Pierre, le front levé vers les nuages argentés qui rendent le bleu du firmament plus délicieux. « Quel mouvement partout, au ciel comme sur la terre ! Rien n'est immobile, comme je le croyais autrefois. Que d'images fugitives dans ces nuées ! Et les ombres qui courent sur les crépis chaulés des façades les font frissonner comme des êtres vivants. Ah ! splendeur de la vue ! Quelle richesse perpétuelle d'impressions ! »

Après déjeuner, Aliénor donne à son fils une leçon d'écriture et de lecture ; il lui faut tout apprendre. Quoique instruit par la méthode Braille, Jean se retrouve dans la position d'un adulte illettré et trace laborieusement les lettres ou épelle les mots. Ses progrès sont rapides, car il est servi par son éducation passée. Sur les indications de sa mère il tente aussi de dessiner la table, l'armoire. Ses traits maladroits l'humilient. Quel attardé il risque de demeurer ! Elle le console en lui affirmant, au contraire, la satisfaction qu'elle éprouve de ses progrès. Avec un sourire, elle ajoute :

— Néanmoins, aujourd'hui, ton zèle d'écolier paraît se ralentir. Je te vois sans cesse examiner le cadran de l'horloge. Cela prouve d'ailleurs que tu sais lire les chiffres. Je te donne congé pour aujourd'hui.

Il sourit à l'offre d'Aliénor et se précipite dans la cour qui donne accès au belvédère ; il gravit rapidement son escalier et marche jusqu'au balcon qui domine le jardin Méré. Trois coups sonores tintent à la galerie de l'église.

« Empressement absurde, réfléchit-il. Simone ne m'a donné rendez-vous qu'à quatre heures. Mais je ne pouvais plus demeurer en place. Pauvre maman ! en s'apercevant de mes distractions, elle m'a charitablement renvoyé. J'étais obsédé par le désir de retrouver Simone et il me faut l'attendre maintenant une longue heure ! »

En son oisiveté, Jean porte à ses narines les grappes violettes des glycines dont le parfum embaume le pavillon. Au radieux

soleil de mai les fleurs multicolores des jardins Lachenaud et Méré s'épanouissent, voluptueuses, odoriférantes, et il les contemple avec ivresse. Sous le couvert des frondaisons, les oiseaux battent des ailes et chantent. Des milliers d'insectes, de mouches, strident, bourdonnent avec une joyeuse violence dans l'air brûlant. Dorés, mauves, saumonés, blancs, cuivrés, des papillons qui paraissent des pétales échappés aux parterres tournent des rondes nuptiales au-dessus des pistils chargés de pollen.

Énervé et subissant lui-même les lois délicieuses et fatales du soleil printanier, Jean marche de long en large, sur son belvédère. Il se sent prodigieusement heureux. L'avenir, grâce à ses yeux devenus sensibles, lui semble tellement beau qu'il doit faire effort pour ne pas danser et crier sa joie. Simone se fait attendre. Il lui tarde de la rejoindre. L'envie lui vient de pénétrer dans son jardin. Peut-être gagnerait-il quelques minutes à leur rencontre ?

Dressé sur la pointe des pieds afin de dominer les branches de glycine qui gênent sa vue, Jean observe avec ardeur la longue maison au crépi d'ocre sous sa toiture en tuiles de la nuance des nêles mûres. Une personne inconnue s'avance sur la terrasse ornée de poteries vertes qui contiennent des lauriers-roses ; cette personne descend les quelques marches et s'avance dans l'allée centrale en posant ses pieds d'un air plein d'assurance. C'est un homme jeune, un peu corpulent, rasé, le teint carminé. Ses yeux miroitent, inexpressifs. En élégant veston bleu de roi et pantalon de flanelle, cet hôte des dames Méré assure d'un doigt soigneux le débordement de son mouchoir de pochette. Il soulève ensuite une de ses jambes pour juger de l'effet de la guêtre immaculée sur le cuir fauve de la chaussure. D'un étui d'argent il sort une cigarette à bout d'or qu'il allume avec des gestes précis. Il souffle la fumée à temps régulier et suit son évaporation avec intérêt. Puis il prend dans son gilet un petit miroir, le tient entre le pouce et l'index à hauteur de son visage régulier comme une image de mode et s'examine avec minutie. De son autre main, il lisse ses sourcils bruns dont les poils ont une tendance à se hérissier désagréablement. Après les avoir aplatis, rassuré, il sourit à sa glace. Reprenant sa promenade, il se rapproche du pavillon d'où Jean, intrigué, anxieux, ne cesse de l'observer. Ses cheveux

laqués renvoyés en arrière de la nuque et formant une calotte brillante au soleil, le jeune homme s'arrête et se retourne vers la maison avec quelque impatience. Il attend quelques instants, achève sa cigarette dont il jette dans l'allée le bout d'or et appelle d'une voix flûtée, inattendue d'un homme de sa corpulence :

— Eh bien ! je vous attends, Simone.

La blanche silhouette de la jeune fille apparaît sur le fond ténébreux d'une porte-fenêtre dont elle touche les chambranles de ses mains.

— Où êtes-vous ? demande-t-elle. Revenez !

— Pourquoi ?

— Rapprochez-vous, Louis.

— Rejoignez-moi au contraire dans le bas du jardin. C'est la partie que je préfère. Vos rosiers y sont admirables.

— Je désirais vous montrer les renoncules et les œillets, répond-elle en s'avancant sans empressement vers Louis Cotinier.

— Nous les admirerons ensuite, chérie !

Et le jeune homme tourné vers la jeune fille ouvre ses bras en souriant. Il imite la position d'une jeune mère encourageant son petit enfant à venir se réfugier sur sa poitrine.

Jean frémit d'angoisse et cherche à comprendre.

« Ce beau garçon doit être Louis Cotinier, l'ostréiculteur, pense-t-il. Comment se trouve-t-il là ? Évidemment, il a déjeuné chez M^{me} Méré et cette invitation était prévue. J'ai peur de trop bien deviner... Hier, lorsque j'ai demandé à Simone de la rencontrer de bonne heure, sa réponse aurait dû me faire comprendre que j'étais importun. Mais comme mon impatience m'amène bien avant quatre heures sur ce pavillon, je surprends un spectacle qu'elle aurait voulu me dissimuler. »

Simone s'approchait de son pas élastique de sportive.

— Venez donc m'aider à cueillir quelques branches de spirée, Louis, et de la main, elle désignait une allée touffue, formant un blanc tunnel et qui remontait vers la maison.

Sans attendre l'acquiescement du jeune homme, elle s'y engageait, mais Louis la rattrapa lestement et, de son bras gauche, avec une sûreté qui prouvait ses habitudes galantes, il lui ceignit la taille afin de l'arrêter.

— Vous vous êtes attardée bien longtemps ! Je vous attendais avec impatience, petite chérie.

— Cela prouve que mes fleurs ne vous intéressent pas ?

— Cela prouve que vous êtes pour moi la fleur exquise qui les fait toutes oublier.

Puis, avec l'aise d'un bel homme qui se croit lui-même désiré, inclinant la tête, il l'embrassa une première fois dans les cheveux et voulut renouveler son baiser sur ses lèvres.

En renversant sa tête, Simone aperçut Jean à son balcon. Surprise et contrariée, d'un souple étirement de son corps et de son cou, elle parvint à éviter les lèvres de Louis.

— Je ne vous comprends pas, méchante ! Qu'avez-vous aujourd'hui ?

En vis-à-vis l'un de l'autre, ils se regardèrent. Louis avec une ferme volonté et un dépit qui lui bridait légèrement les paupières, Simone avec une trouble indécision qui la faisait tour à tour sourire ou tordre ses lèvres d'une grimace ambiguë. Sans s'être expliqués, ils s'éloignèrent à pas lents. Louis avait repris d'autorité la taille de Simone qu'il serrait contre lui, en maître.

La souffrance étreignait le cœur de Jean. Sa cruelle surprise le stupéfiait. Ses yeux le leurraient-ils ? Était-ce réalité ou cauchemar ? De quel droit ce bel homme s'emparait-il de Simone, comme si elle était sa femme ? Comment Simone n'avait-elle pas eu la franchise de lui révéler ses fiançailles ? Peut-être était-elle engagée depuis longtemps ? En effet, pouvait-elle épouser un aveugle ?

Tandis qu'il pense ainsi, une femme à l'allure sculpturale, cou rond, fort et long supportant une tête petite, aux traits réguliers et durs, surgit d'une allée transversale. Ses yeux glauques, étroits, sont bordés de cils courts et noirs qui semblent les reprendre comme des boutons. Ses cheveux aux reflets de cuivre sont disposés en bouclettes qui forment une broderie compliquée sur son front poli comme un marbre. Relevant son menton carré d'un air impérieux, elle crie d'une voix nasillarde :

— Ah ! ça ! vous jouez à cache-cache avec moi ; vous auriez dû me prévenir, voilà cinq minutes que je vous cherche.

Elle sourit d'une bouche mince, beaucoup mieux faite pour donner des ordres que pour exprimer des gracieusetés.

Ses yeux dilatés par la curiosité, Jean découvre M^{me} Méré-Bouchot, dont l'aspect le surprend, car il ne se l'était pas

représentée avec cette allure de Junon rustique, à la fois belle et vulgaire. Il remarque qu'en présence de Césarie, Louis Cotinier, arrêté dans l'avenue, maintient son bras autour de la ceinture de Simone. Cette attitude prouve ses droits sur la jeune fille. La mère accueille donc chez lui son futur gendre ? Le baiser qu'il avait voulu prendre tout à l'heure n'était pas audacieux et révélait une habitude.

— Simone, tu vas me conduire au port du Château, prononce M^{me} Méré. Je recois à l'instant la dépêche qui m'avertit de l'arrivée de la pinasse à moteur commandée à Bordeaux pour le service de nos parcs. J'espère, Louis, que vous voudrez bien m'accompagner. Votre expérience nous sera très utile.

— Ne pourrait-on pas remettre ces essais à demain ? demande froidement Simone. J'aurais voulu planter aujourd'hui mes boutures de géranium. Le printemps s'avance, je suis déjà très en retard pour ce repiquage.

Son menton encore plus relevé et le ton sec, M^{me} Méré répond qu'elle s'occupera demain de ses fleurs. Il était plus utile aujourd'hui pour elle d'être mise au courant de la manœuvre de la pinasse par le mécanicien. N'était-ce pas l'avis de Louis ?

— Vous avez raison, madame, et je m'offre bien volontiers à vous suivre si vous croyez que mes observations peuvent vous être utiles.

— Eh bien ! Simone, vous ne semblez pas ravie ? Ce n'est pas gracieux pour votre mère... et pour moi.

Un demi-sourire relève un seul côté de la bouche de Césarie :

— Vous ne connaissez pas encore les entêtements de ma fille, mon cher Louis. Lorsqu'elle a disposé de son temps, j'ai grand peine à obtenir ses complaisances. Mais, vraiment, je ne puis cet après-midi la laisser s'amuser dans ce jardin, alors qu'un mécanicien se tient à notre disposition pour nous enseigner la mise en marche et l'entretien de cette embarcation à moteur. Et qui doit la conduire dans l'avenir ? Simone. Sa présence est donc indispensable. En route, mes enfants !

M^{me} Méré marche résolument vers sa maison. Simone, qui s'est dégagée de l'enlacement de Louis Cotinier, l'oblige à passer devant elle. Au moment de s'éloigner, elle appuie un

long regard sur le belvédère, sans pouvoir distinguer Jean dissimulé derrière les pendentifs des glycines.

Quelques instants plus tard, les explosions du moteur de la camionnette retentissent dans la rue Pierre-Loti, diminuent d'intensité, s'évaporent. Halluciné, Jean contemplant sans le voir, le jardin dont les fleurs bleues, roses, mauves, saumonées, cuivrées, jaunes, blanches, panachées, rayées, maculées, flamboyaient. Au ciel bleu lavé d'or par le soleil et sur la terre en sève tout n'était que fécondité, volupté, exaltation, et pourtant Jean n'apercevait plus dans cette féerie que dérision, ironie, amertume. Torturé par la jalousie, il revoyait le beau Louis Cotinier, imposant en maître sa tendresse à Simone. Comment celle-ci, la veille, n'avait-elle pas eu la franchise de le prévenir que, si elle retardait l'heure de leur rencontre, c'était parce qu'elle devait déjeuner avec son fiancé ? Son fiancé ! Tout le bonheur de Jean s'effondrait. Pourquoi des yeux, maintenant, s'ils ne pouvaient servir qu'à sa torture ? Comment donc, malheureux aveugle à peine guéri, avait-il pu s'illusionner sur les sentiments de Simone ? Il était évident que sa décision était prise ; Jean ne serait jamais pour elle que l'ami d'enfance. Son mariage avec l'ostréiculteur était convenu depuis longtemps. Jean accordait à Louis Cotinier toutes les supériorités. C'était vraiment un homme élégant, sain, beau. Sa fortune considérable l'emportait aussi sur la médiocre aisance des Lachenaud-Berguerie. D'autre part, ses établissements ostréicoles le rendaient presque indispensable à M^{me} Méré, et il était tout indiqué pour prendre sa succession. Sans situation, réduit à tout rapprendre comme un écolier attardé, Jean serait-il même jamais capable de diriger plus tard les ateliers de construction de son grand-père ? Rien, vraiment, ne faisait de lui un fiancé souhaitable. Il était donc tout naturel que Simone et sa mère eussent choisi ce charmant Louis, supérieur de toutes façons.

Néanmoins, Jean reproche à Simone sa dissimulation. Elle aurait dû lui faire comprendre, — et cette confidence eût été plus aisée, alors qu'il était encore aveugle, — qu'elle s'était engagée avec Cotinier. Mais son grand-père et sa mère n'étaient-ils pas avertis ? Il lui était difficile de croire à leur ignorance des projets de leurs voisines. Pourquoi donc, eux aussi, s'étaient-ils tus ? Ah ! peut-être par pitié, car ils ne pouvaient pas douter qu'il

aimait Simone d'amour et non pas seulement en ami d'enfance. Maintenant, sa brutale désillusion allait le désespérer à tout jamais.

Jean éprouve la sensation d'être retombé du ciel de lumière, de chaleur et de tendresse sur une terre glacée. Il déplore la dérisoire résurrection de ses yeux. Ainsi la vue n'est pas seulement une source de joie, mais aussi de douleur. L'amour, chez un aveugle, garde toujours un certain degré de sérénité, parce que sa cécité, en lui défendant la connaissance physique de la femme, le délivre des trop vives exaltations. Demeuré dans son ombre, il eût continué d'aimer mystiquement une Simone irréaliste et se serait épargné les douleurs qui l'accableront désormais. Il lui semble même que sa cécité lui eût permis d'accepter sans trop souffrir le mariage de Simone, inconnue dans sa beauté, avec Louis Cotinier. La veille, il frémissait d'une allégresse formidable à la découverte de l'amour; aujourd'hui, son cœur saigne, parce que ses yeux lui révèlent qu'il n'est pas aimé et que sa voisine le considère seulement comme le camarade malheureux à qui l'on doit manifester quelque pitié. Ne s'était-elle donc jamais doutée que, depuis des années, elle était sa pensée constante, son espoir?

C'est avec dégoût que Jean contemple maintenant le paradis fleuri créé par le compositeur Paul Méré et entretenu par sa fille. Tourné vers Saint-Pierre dont les blanches maisons à toitures roses paraissent heureuses au soleil, il maudit sa ville natale qui ne sera plus pour lui qu'un lieu d'amertume. Quand il aperçoit à l'horizon le large ruban bleu brodé d'argent par les déferlements de cet océan où il avait rêvé de naviguer, afin d'apprendre à connaître les qualités nautiques des navires qu'il construirait à son tour, il retire de ses oreilles les branches de ses lunettes : il ne veut plus voir les magnificences d'une vie à laquelle il ne tient plus, puisqu'il n'y trouvera pas l'amour. Les verres enlevés, tout se brouille. Tant mieux! Ce monde qui lui semblait beau et joyeux n'était qu'illusion masquant les laideurs, les vices et les misères des êtres et des choses.

« Non, je ne porterai plus jamais ces lunettes! décide Jean. Elles n'ont été pour moi que tentation, vertige. Continuer à m'en servir serait augmenter mon supplice. »

A tâtons, il redescend le grand escalier de bois du pavillon. Indifférent à la splendeur de cet après-midi de juin, il s'en-

ferme dans sa chambre. Comme le soleil qui pénètre par les fenêtres ouvertes éblouit ses yeux fragiles, il referme violemment les volets ajourés de cœurs découpés dans la menuiserie, et, dans la presque obscurité, misérable, il se jette dans un fauteuil. Hier, enivré de la joie la plus prodigieuse qui ait jamais fait battre un cœur de jeune homme, aujourd'hui, poignardé par la vue de son malheur, il éprouve un désir funèbre de rentrer dans le tunnel des aveugles. Ah! s'il pouvait tout oublier et n'avoir jamais le désir de rouvrir les yeux sur les réalités désolantes de l'existence!

Plusieurs heures s'écoulèrent, lourdes et lentes, annoncées par l'horloge de Saint-Pierre. L'angoisse de Jean ne s'apaisait que lorsque, dans ses ténèbres volontaires, il oubliait qu'il avait recouvré la vue. Quand le souvenir de sa lucidité lui revenait, il se lamentait. Comment se délivrerait-il de la jalousie, du regret, de la détresse? Il aurait beau vouloir retourner à ce temps passé où la vie ne se révélait à lui que par l'ouïe et le tact, il ne pourrait pas s'empêcher de se souvenir du charme de Simone, de ses yeux dont les iris d'or lui lançaient des regards qui lui brûlaient le cœur. Il n'oublierait pas davantage son teint velouté, ses lèvres, fraises parfumées, qui appelaient les baisers, la fossette qui creusait son menton chaque fois qu'elle souriait, la mèche indomptée qu'elle chassait de sa tempe avec des doigts de corail devenus translucides dans la lumière et l'allégresse qui émanait de sa marche quand elle s'avancait vers lui, légère, dans la souplesse de son corps.

Les larmes de Jean, très âcres, coulent sur ses joues.

A sept heures du soir, M^{me} Berguerie, inquiète de n'avoir pas entendu rentrer son fils qu'elle imaginait en promenade autour de Saint-Pierre, le chercha et fut stupéfaite de le trouver dans sa chambre enténébrée.

— Serais-tu souffrant? Pourquoi ne m'as-tu pas appelée?

— A quoi bon vous prévenir?

— Je ne comprends pas. Que signifie?

Aliénor ouvrit les volets. Le soleil qui venait de sombrer balafrait encore le ciel de jaune et de carmin et les toitures de tuiles évoquaient des espaliers de roses au-dessus de leurs murailles chaulées drapées d'or. Lorsque M^{me} Berguerie aper-

cut son tils renversé dans son fauteuil, la nuque au dossier, les mains à plat sur les accoudoirs, elle frémit. Elle le retrouvait en son ancienne attitude d'aveugle.

— Me vois-tu ? lui cria-t-elle.

— Non, je ne vous vois pas !

Atterrée, Aliénor agenouillée devant son enfant lui demanda s'il n'avait pas commis une imprudence.

A l'appel déchirant de sa mère qui se méprenait sur les causes de sa nouvelle cécité, Jean répondit violemment :

— Je ne vous vois pas parce que je ne veux plus rien voir !

— Deviens-tu insensé ? Ah ! je n'avais pas remarqué que tu avais oublié de mettre tes lunettes. Voilà la cause de ton infirmité passagère, grand étourdi.

Et elle rit de satisfaction.

Farouche, il lui répliqua qu'il ne l'ignorait pas, mais qu'il ne tenait plus à recouvrer une vue qui n'était pour lui qu'un motif de désespoir. A cette explication Aliénor croit son fils devenu fou, puis elle soupçonne les raisons de sa détresse et l'oblige aux confidences. Sa confession terminée, attendrie, désolée, elle lui murmure :

— M^{me} Méré nous a fait comprendre qu'elle verrait avec plaisir le mariage de sa fille avec Louis Cotinier, le fils du grand ostréiculteur. Ton grand-père et moi, plusieurs fois, avions fait devant toi des allusions à ce projet. Tu ne nous écoutais donc pas ?

— Vos allusions trop discrètes ne m'avaient jamais frappé. Peut-être aussi mon indifférence à les entendre venait-elle de ce que j'étais persuadé qu'un aveugle ne pouvait pas prétendre épouser M^{me} Méré. Ma guérison m'avait au contraire permis de croire notre mariage possible. Trop tard, je comprends que je n'ai aucun des mérites de Louis Cotinier. Rentrons donc dans notre nuit ! C'est le plus sage.

— Tu divagues ! Hier encore, tu délirais de bonheur et tu prétendais qu'il faut être imbécile pour ne pas rendre grâce à toutes les beautés de cette terre...

Avec un accent désespéré, le jeune homme réplique que, la veille encore, il avait découvert... ou cru découvrir l'amour. Il savait aujourd'hui que ce n'était qu'un mirage, moins qu'un mirage, une laideur. Il se sentait souillé de ce qu'il avait aperçu. Il était plus pur dans sa nuit passée ; au moins, il pou-

vait croire que les personnes lucides ne distillent pas sans cesse la fourberie, le calcul, l'hypocrisie. Désormais renseigné, il ne tenait pas à renouveler des expériences qui le persuaderaient que tout n'est que mensonge sur la terre éclairée du soleil.

Angoissée, Aliénor lui demanda s'il la suspectait elle-même et s'il croyait son grand-père un menteur. Craignait-il de découvrir que leur affection était simulée?

Jean répond à sa mère par un embrassement qui lui broie le cou, mais elle n'ose se plaindre, car cet élan lui prouve que l'amour de son fils lui reste. Sa tête maintenue contre la joue d'Aliénor, Jean lui confie que si quelqu'un pouvait lui rendre le goût de voir, ce serait elle. Quelle privation de renoncer à ne plus distinguer chaque jour sa chère figure si tendre et ses prunelles dont le bleu pâle avait dû être décoloré par les larmes!

Cependant, le lendemain, Jean refuse de mettre les lunettes qui assurent sa vision, sauf au moment des repas afin d'apercevoir sa mère et son grand-père. Aussitôt qu'il quitte ses parents, ses verres retirés, il s'aveugle avec une sombre fureur. Consternés, Aliénor et Lachenaud craignent que Jean, dont l'éducation visuelle est encore bien imparfaite, ne perde ses acquisitions. Ils tentent de le décider à écrire et dessiner.

— Rien ne m'intéresse plus, leur répond-il.

— Acompane-moi à mes ateliers du Château, offre l'architecte naval. Je serais tellement heureux de trouver en toi un successeur!

Il s'y refuse. Il n'a de goût à rien; d'ailleurs, il pleut et vente.

— En effet, c'est une bonne tempête de noroit, mon petit. Raison de plus pour venir voir la mer démontée, spectacle magnifique!

— Je ne tiens plus à collectionner les spectacles magnifiques. Ils ne feraient qu'ajouter à ma peine. J'ai déjà trop vu ce qui n'était pas fait pour moi.

Désolé de n'avoir pu lui démontrer l'absurdité de sa détermination, l'ingénieur doit partir seul pour ses chantiers. Aliénor pénètre plusieurs fois dans la chambre de son fils et l'oblige pendant la durée de ses visites à remettre ses lunettes. Elle le voit les arracher brusquement, parce qu'il entend les

explosions d'un moteur dans la rue Pierre Loti. Devenu blême, il craint d'apercevoir Simone et Cotinier.

Tandis que les rafales de l'ouragan secouent la maison, Jean s'obstine dans sa cécité volontaire. Morne et oisif, il rôde à travers les pièces, à la recherche, semblerait-il, de quelque chose qu'il ne retrouvera plus jamais, la paix de l'âme, alors que, se croyant aveugle pour la vie, il acceptait son sort.

Sa connaissance visuelle des chambres lui permettait de se diriger plus rapidement qu'autrefois. Néanmoins, la servante Bonne-Mie ayant déplacé à son insu quelques sièges, il les heurte et se blesse. Indigné, il les frappe du pied avec une violence qui peine sa mère, attirée par ses imprécations. Lorsqu'elle lui reproche son attitude, il reconnaît sa stupidité. Devenu irascible et sans bienveillance aucune pour les êtres et les choses, il chagrine Aliénor.

Le lendemain, Aliénor surprend son fils arrêté, bras croisés, devant une fenêtre. La tête auréolée de sa rousse chevelure, il contemplant son brouillard d'aveugle volontaire avec une expression véhémence. Jean s'appliquait à l'analyse des attitudes, sourires et paroles de Simone en présence de sa mère et de Louis. Pourquoi s'était-elle dérobée au baiser de son fiancé ? Pourquoi, deux fois, lui avait-elle jeté des regards affectueux à l'insu de Cotinier, alors qu'elle aurait pu ignorer sa présence sur le belvédère ? Pourquoi sa mauvaise volonté évidente à conduire sa mère au port ? Avait-elle donc l'espoir, à ce moment, de pouvoir se trouver seule dans le jardin à quatre heures, moment fixé pour leur rencontre ?

Le visage tendu et sombre de Jean s'illumina pendant quelques instants et se noircit à nouveau. Il venait à penser que, quels que pussent être les sentiments d'amitié de Simone pour lui, elle était bien perdue. Aucun espoir n'était permis et il n'avait aucun goût pour une vaine camaraderie. Seul, Cotinier avait tous droits d'aimer et d'être aimé.

Néanmoins, ce soir-là, pendant le diner, Lachenaud et Aliénor remarquèrent les singulières distractions de Jean. Perplexe, il s'inclinait ensuite sur son assiette et conversait avec plus d'affabilité que la veille avec ses parents. Avant de les quitter, il leur demanda brusquement depuis combien de temps les fiançailles de Simone et de Cotinier leur étaient connues.

Embarrassés par la crainte d'ajouter à son chagrin, ils reconnurent qu'on en parlait à Saint-Pierre depuis l'année précédente. Jamais M^{me} Méré ne leur en avait fait part; ils pouvaient donc croire qu'il n'y avait encore là qu'un projet entre les deux familles.

— En êtes-vous certains? leur demanda-t-il d'une voix stridente.

Ils le lui affirmèrent. D'ordinaire, l'usage, en Oléron, voulait que les parents, absolument d'accord, annonçassent officiellement aux personnes de leur amitié les fiançailles de leurs enfants. Sur un baiser prolongé à sa mère et à Lachenaud, il les quitta. Lorsqu'il se fut éloigné, l'architecte, en plaquant sa main sur la table, marmonna :

— Pauvre garçon! Nous n'avons pas menti; pourtant, les faits sont les faits. M^{me} Méré tient à l'association fructueuse des établissements ostréicoles Bouchot-Cotinier qui se complètent, l'un possédant de vastes parcs et l'autre la première organisation de « claires » de notre île. Belle affaire évidemment. L'amour, là-dedans, n'a rien à voir. Simone acceptera sans doute Louis, d'ailleurs beau et brave garçon. Notre Jean n'était pas un candidat comparable.

Aliénor repartit que les mérites de Jean étaient d'une autre qualité, mais une âme noble et un cœur tendre avaient-ils quelque valeur pour Césarie?

— Tu oublies Simone dans tes suppositions, protesta Lachenaud. C'est l'inconnu. Qui sait?

M^{me} Berguerie leva doucement les épaules et un sourire mélancolique releva les commissures de ses lèvres ridées par le chagrin.

CHARLES GÉNIAUX.

(La dernière partie au prochain numéro.)

JOURNAL

DE MICHEL CHEVALIER

MICHEL CHEVALIER

Un saint-simonien qui, après avoir été un coryphée de la doctrine, l'abjura ou crut l'abjurer, telle est l'idée sommaire que l'on se fait volontiers de Michel Chevalier. Elle n'est pas tellement fausse. Né aux premières années du *xix^e* siècle, Michel Chevalier est en tout cas l'individualité la plus représentative peut-être de ces générations polytechniciennes de la fin de la Restauration dont l'adhésion au saint-simonisme fut bien, pour ce mouvement confus et puissant, l'élément décisif d'évolution et de succès.

De cette adhésion, il conserva surtout le sens et la passion de la conquête industrielle. Ainsi trouva-t-il son orientation définitive dans cette mission d'Amérique dont Thiers le chargea sous la monarchie de Juillet. De ce voyage allaient sortir d'abord les très remarquables *Lettres sur l'Amérique du Nord* par quoi le jeune ingénieur gagna ses éperons de journaliste et assit solidement son influence à la fois aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes* où il débuta en octobre 1836 et dont il devait rester, pour l'économie politique, les finances, les questions industrielles, un des collaborateurs les plus éminents et les plus assidus.

Technicien et économiste, ingénieur en chef des Mines et successeur de Rossi au Collège de France dans la chaire d'Économie politique, Michel Chevalier ne pouvait pas ne pas être tenté par la vie parlementaire; l'Aveyron l'envoya siéger à la Chambre, mais pas pour longtemps. Survint la révolution de Février. Michel Chevalier, tout en conservant, comme d'autres saint-simoniens, un grand souci du bien-être populaire,

n'adhéra pas aux illusions aussi passagères qu'enthousiastes de radicale et rapide transformation de la société. Bien au contraire, il mena le combat contre elle avec une vigueur toute particulière dans la *Revue*, où il s'en prit surtout à Louis Blanc. Il y perdit sa chaire au Collège de France. Dès lors, il était, avec ses anciens coréligionnaires, rallié de cœur à tout gouvernement fort qui procurerait enfin, en même temps que la reprise des affaires, la poursuite à grande allure de l'équipement industriel du pays. C'est dire qu'il salua avec élan le 2 décembre. Probablement en avait-il suivi et favorisé la préparation. Son frère Auguste, esprit pénétrant et caractère énergique, était à ce moment, au secrétariat particulier du Prince-Président, le collaborateur le plus intime de Mocquard et le confident de Morny.

Comment s'étonner dès lors que Michel Chevalier soit apparu comme une sorte d'inspirateur intellectuel, « d'expert » du nouvel ordre de choses et ouvertement associé aux faits et gestes des nouveaux maîtres de l'heure?

Son enseignement et sa propagande sont en quelque sorte consacrés par sa nomination de conseiller d'État en service ordinaire et son appel au Sénat. Il poursuit plus brillamment que jamais son action doctrinale, donne son *Examen du système commercial connu sous le nom de système protecteur*. Surtout il est le théoricien et le commentateur de l'ardente poussée économique à qui vont toutes les préoccupations du haut personnel impérial. Ainsi son influence propre s'affirme, se précise et grandit sans cesse au fur et à mesure qu'on s'avance dans le régime, au moins jusque vers 1867.

Membre de la Commission de l'Exposition universelle de Paris en 1835, chargé de publier les rapports officiels de l'Exposition universelle de Paris de 1867, il les fait précéder d'une vigoureuse et magistrale *Introduction*, que l'opinion salue tout de suite comme un manifeste et une « philosophie » de l'industrie moderne.

Étroitement associé aux plus grandes entreprises de l'Empire (il fut un des animateurs intellectuels de l'affaire mexicaine) et comblé par lui d'honneurs, il n'en est devenu ni le courtisan, ni le thuriféraire. Par là, il demeure, — et plus encore qu'il ne le croit lui-même, — le saint-simonien d'antan, au fond indifférent aux contingences politiques,

jugeant sur les faits, n'appréciant constitutions et régimes qu'en fonction de leur rendement. Sans grandes sympathies pour Napoléon III lui-même, et assez prévenu contre l'Impératrice, en amitié avec le prince Jérôme, dont il goûte l'ouverture d'esprit sans en priser le moins du monde les incartades de conduite et les inconséquences de caractère, n'ayant jamais eu que défiance à l'égard de Morny et violente antipathie pour Haussmann, intime avec Rouher, mais sans réussir à le diriger, et ayant de la chose conçu quelque aigreur, il prévoit, en réaliste qu'il est, les difficultés croissantes du règne, et, à partir de 1867, envisage avec beaucoup de pessimisme le proche avenir. L'Empire n'avait de sens et de prix pour lui que comme facteur et garant de la prospérité matérielle et, — si paradoxal que cela puisse paraître, — de la paix continentale. Avec la stagnation économique grandissante et les difficultés extérieures sans cesse aggravées, — et souvent de son chef, — où donc allait l'Empire ?

Aussi juillet 1870 fut-il pour Michel Chevalier un coup de foudre, mais non imprévu. Atteint dans ses appréhensions de patriote non moins que dans ses convictions, — ou ses illusions, — de pacifiste militant, il ne fut pas sans prévoir dès l'abord le pire.

C'est cette attitude très particulière de conseiller lucide mais sans passion, de ferme soutien de l'ordre existant mais sans aveuglement, qui donne son prix au *Journal* (1) tenu par lui, très irrégulièrement d'ailleurs, dont on trouvera ici des extraits. Michel Chevalier y revit tout entier avec son clair bon sens et sa ferme raison, sa curiosité universelle et son information quasi encyclopédique; avec aussi sa clairvoyance et sa sincérité à l'endroit des hommes et des actes d'un gouvernement qu'il servit avec dévouement, mais sans illusion, et auquel il devait avoir du reste le très noble mérite de savoir demeurer fidèle, une fois venu le malheur.

MARCEL BLANCHARD.

(1) Ce *Journal*, comme la correspondance et les papiers de Michel Chevalier, sont l'actuelle propriété de sa petite-fille, M^{lle} Flourens, qui a bien voulu nous en confier le dépouillement et autoriser la présente publication. Qu'elle soit ici très respectueusement et très vivement remerciée.

JOURNAL

(1865-1869)

5 mai 1865. — L'Exposition universelle de 1867 ne marche pas. Il faudrait cependant que le bâtiment fût livré au 1^{er} décembre 1866. Il reste dix-neuf mois. Le travail n'est pas commencé, l'emplacement n'est pas choisi. L'Empereur a hésité : le préfet Haussmann ne voulait pas du Champ de Mars ; mais le prince Napoléon, en sa qualité de libéral d'un genre particulier, ne supporte pas la discussion. Il veut le Champ de Mars et a déclaré qu'il donnerait sa démission si l'on prenait un autre emplacement. On ira donc au Champ de Mars. C'est hors de tout, les débouchés et l'accès seront difficiles : n'importe.

6 mai. — Élection à l'Académie des Sciences morales et politiques. Le philosophe Vacherot est répudié par Cousin et son école. Il l'est par Guizot qui est le premier clérical de France. Guizot avait imaginé une gasconnade. C'était de faire entrer ensemble Vacherot et l'abbé Gratry, son dénonciateur qui l'a fait renvoyer de l'École normale. L'Académie, toute bonne personne qu'elle est, toute flexible qu'elle est pour Guizot, n'a pas agréé le plan. L'élus que Cousin prend sous son patronage a été Levesque, professeur au Collège de France, bon sujet, brave garçon ayant du talent mais fort inférieur à Vacherot et son élève.

A l'Institut, le candidat Levasseur a lu un mémoire sur l'organisation des corporations d'arts et métiers de jadis. Il conduit l'histoire jusqu'à la Révolution. Il exprime sur Turgot des critiques mal fondées. Il l'a blâmé d'avoir visé à une réforme générale, il a dit que c'est ce qui l'avait fait échouer ; je lui ai fait observer qu'une réforme partielle dans l'état où étaient les esprits eût été sans effet. On était en présence d'un torrent, il fallait lui creuser un lit large et profond. Sinon, il allait tout renverser. C'est ce qu'il a fait. Ceci se disait en séance close. Mignet a pris part à la conversation. Il a cité à cette occasion la fameuse chanson composée en 1775 qui était une prédiction. Il a rappelé à Levasseur les vers de Voltaire qui étaient applaudis par la Cour elle-même, par la noblesse la plus chatouilleuse :

Ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Lancé dans la conversation, il a raconté l'anecdote suivante qu'il tenait de Destutt de Tracy, le philosophe, sénateur sous le premier Empire. Destutt de Tracy, jeune et brillant colonel, était reçu à la Cour comme un gentilhomme qu'il était. Mais il était du parti des Réformateurs. Un jour, il se rencontra dans un salon de Versailles ou à Paris. Chamfort y était, le duc ou marquis de Créqui aussi. Chamfort, qui était spirituel et mordant, exerçait sa verve contre l'ancien régime et ses institutions; il était connu pour cela. M. de Créqui le raisonnant lui disait : « Aujourd'hui, M. de Chamfort, c'est un fait : on ne compte que pour ce qu'on vaut. » C'était la traduction des vers ci-dessus de Voltaire. Chamfort alors, retournant sa thèse, lui répondit : « Mais supposez que pendant vingt-quatre heures, au lieu de vous appeler monsieur le duc de Créqui, vous vous appeliez M. Criquet, vous verrez si vous compterez pour ce que vous valez. » C'était un paradoxe.

Diné chez Duveyrier avec les politiques de l'Encyclopédie. Sainte-Beuve manquait, il avait dû dîner chez le prince Napoléon. Émile Ollivier manquait, parce qu'il était à dîner chez l'Impératrice (1).

Les assistants étaient : Vacherot, le vaincu du matin, Émile de Girardin, Freslou, l'ancien ministre de la République; La Guéronnière, Cahen, Paul Janet; la conversation a été plus brillante que piquante. Les éléments de la réunion étaient un peu trop hétéroclites. La Guéronnière m'a appris là que la souscription pour la statue de Dupuytren n'avait réuni que 500 francs. Là-dessus, Girardin a dit qu'il tirait de là un argument pour le droit de réunion, que si une réunion avait eu lieu, sous l'empire d'un discours même médiocre, on aurait voté une somme. Girardin a développé sa thèse de donner à Abd-el-Kader toute l'Algérie.

19 mai. — Discours du prince Napoléon à Ajaccio à l'inauguration du monument des cinq frères Bonaparte.

Ce discours révèle, une fois de plus, chez le prince, beaucoup de talent et de verve, la plupart des qualités de l'orateur :

(1) Ce fut la première occasion où Émile Ollivier entra en rapports personnels avec l'Impératrice.

aucune maîtrise, aucune qualité de l'homme d'État. Il brouille autant qu'il peut les cartes en Europe. En ce moment il faudrait concilier l'Autriche, afin de pacifier la question du royaume d'Italie : il l'irrite en la blessant. Elle désarme, il la provoque à maintenir ses armements. Il n'y a pas dans tout ce long discours une phrase pour l'Empereur. Comme Louis-Philippe était plus discret et plus avisé dans ses rapports avec la branche aînée ! Et pourtant, il a eu le trône après le renversement de celle-ci. Lui, le prince N..., ne l'aurait pas. Je remarque dans ce discours si préparé des erreurs historiques, des erreurs matérielles.

Au Sénat, M. de Nieuwerkerke m'a donné l'assurance que dans deux mois le prince serait réconcilié avec l'Empereur et aurait repris la présidence de la Commission impériale. C'est sans doute la version de la princesse Mathilde. Gervais de Guers m'a dit au contraire, à la Commission impériale de l'Exposition, que le prince ne rentrerait pas.

Juin. — Discours de Thiers sur le budget : c'est la répétition des discours que fait Thiers sur les finances quand il n'est pas ministre. « On ruine la France... » Au sujet de ce discours, Sacy me racontait aux *Débats* que Thiers avait été l'artisan ou l'un des artisans de trois révolutions. L'une, la première en date, celle qui renversa la branche aînée, il l'a voulue évidemment. Il se flattait alors, dit Sacy, d'établir le gouvernement parlementaire. C'est lui qui, sous le règne suivant, l'a rendu impossible par ses mauvaises passions. La révolution de Février, il l'a préparée par sa rivalité perfide avec Guizot, par sa connivence avec les banquets qu'il aurait rendus impuissants et même impossibles s'il eût parlé contre, par sa rancune contre le roi, — ce que m'a dit M. Molé après la révolution de Février ; — il l'a préparée aussi en retirant le commandement des troupes au maréchal Bugeaud, dans la nuit du 23 au 24, comme si Bugeaud n'était pas le seul homme de guerre qui pût arrêter le mouvement des barricades. Sur la participation de Thiers à la révolution de Février, Sacy ne m'a rien appris ; j'en sais plus long que lui par les conversations de M. Molé et par celles de M. Berger, son ancien ami, l'ex-député du II^e arrondissement de Paris, maire de cet arrondissement au moment de la révolution. Quant à la troisième révolution dont voulait parler Sacy, c'est le mouvement qui

a écarté la République et en a détruit les chances pour faire arriver à la présidence le prince Louis-Napoléon qui devait ensuite nécessairement vouloir l'Empire et l'obtenir, l'Empire que Thiers veut renverser aujourd'hui. La chance qu'avait la République de s'établir, l'unique chance était la nomination à la présidence par voie d'élection du général Cavaignac. Thiers fit contre tout ce qu'il put. Un article était prêt au *Journal des Débats* en faveur de la candidature Cavaignac. Il était de Sacy. Il devait paraître un certain soir : Thiers vint trouver Armand Bertin et, par ses objections, obtint qu'il serait supprimé.

A la même époque, ce furent ses démarches et ses efforts qui déterminèrent la rédaction, puis le dépôt sur le bureau, d'où la publication, d'un rapport sur le projet de loi que Cavaignac avait laissé présenter, pour accorder des pensions à titre de récompense nationale à plusieurs personnes parmi lesquelles des hommes tarés représentés comme des victimes de leurs opinions républicaines sous la monarchie. Ce rapport fut le point de départ de critiques sévères contre la moralité du gouvernement de Cavaignac, et contribua beaucoup à le déconsidérer.

Dans le courant de mai, j'avais dîné chez l'Impératrice. Elle a profité de l'absence de l'Empereur qui est en Algérie et l'a laissée Régente, pour donner de petits diners auxquels elle invite une dizaine de personnes, outre les cinq personnes de service au Palais. Les invités sont surtout des députés; j'étais le seul sénateur. Il y avait, en outre des députés, deux membres de l'Institut, puis M^{me} Cornu; personne du Conseil d'État. Aucun ministre, aucun maréchal. Le général Rolin faisait vis-à-vis à Sa Majesté; j'étais à la droite de l'Impératrice. Nous avons parlé beaucoup, surtout de littérature, de philosophie. Elle a fait lire au jeune prince *le Misanthrope* et m'a même conté du prince un mot un peu fort pour un enfant. On lui a demandé qui il aimait mieux de tous les personnages; il a répondu : Alceste, mais a ajouté qu'il voudrait qu'il eût un peu de Philinte. Nous avons parlé de la fatalité qu'elle a assez défendue.

Après le dîner, elle nous a fait asseoir en cercle devant elle, et on a causé des projets de loi en instance devant le Corps législatif. Elle en a parlé avec aisance, jugement et discernement.

ment. Elle connaît le point important de chaque loi. Cette conversation s'est prolongée une heure et demie.

Elle s'en est tirée à son avantage. Parmi les députés présents, il n'y avait aucun « lion ». Le plus discret est l'avocat Mathieu, qui a parlé en homme d'esprit avisé. Il a dû plaire à l'Impératrice. Les autres étaient obscurs. M. Conseil, M. Gresier, gendre de Chaix d'Est-Ange. Ces diners sont une excellente idée. Il est regrettable que l'Empereur n'en ait pas de pareils une ou deux fois par semaine, sinon trois.

En y appelant les diverses personnalités politiques, sociales, littéraires (en prenant le mot personnalité dans un sens large), il arriverait à connaître le personnel de la nation qu'il ignore trop. Il lui arriverait ainsi beaucoup de communications utiles sur des faits qu'on lui cache, lui dissimule ou qu'on néglige de lui apprendre.

4 octobre. — Les journaux annoncent la mort de la fille d'Émile de Girardin, à Biarritz, où se trouvaient alors l'Empereur, l'Impératrice et le Prince impérial. Elle était fille unique, jolie enfant. A cette occasion, presque tous les journaux ont reproduit une note qui a paru dans *la France*, journal de La Guéronnière qui joue avec Girardin au jeu de l'encensoir réciproque et alternatif. Les témoignages d'intérêt de l'Impératrice, cette intervention évidemment commandée du Prince impérial, c'est la preuve que l'Impératrice a le cœur compatissant. On se demande pourtant si l'Impératrice aurait fait autant pour la fille d'un ministre qui aurait admirablement servi l'État et la dynastie. On en peut douter. C'est une politique nouvelle que de réserver des témoignages d'intérêt exceptionnels, insolites, dont l'histoire des reines de France n'offre pas les pareils, pour un homme qui est dans l'opposition, qui est un opposant incommode, qui a contribué plus que personne aux résultats des élections de Paris en 1863, et qui est dans une alliance intime avec le prince Napoléon, dont le désir notoire est de dépouiller l'Impératrice de la régence et, s'il se peut, le Prince impérial du trône.

18 octobre. — Mort de lord Palmerston. Peu d'hommes ont été autant honorés, aussi populaires. Il a gagné la popularité en s'adaptant aux passions de John Bull, en s'en faisant le flatteur. Il a toujours eu une jalousie injuste envers la France. Il l'a exagérée pour capter la popularité. Il n'est pas

possible qu'il crût un mot de ce qu'il a dit au sujet du canal de Suez. Il a parlé à ce sujet le langage d'un fourbe.

Cobden me disait : « Thiers et Palmerston sont des hommes d'un rare talent, d'une popularité immense. Cependant il ne restera d'eux aucun grand service à la cause de la civilisation qui fasse vivre leur nom dans la reconnaissance des hommes. »

Ouverture de la session législative de 1866. — Phrase un peu réactionnaire, ou du moins « immobiliste » du discours impérial. Elle est corrigée par l'esprit de progrès que manifeste la réponse à l'adresse du Sénat; *longuissime* discussion de l'adresse du Corps législatif; trois mois sont passés quand elle est terminée. C'est la première fois que le pouvoir *temporel* du Pape est réclamé par le Corps législatif ou le Sénat en toutes lettres. Le Corps législatif, par la peur qu'ont ses membres de perdre leur siège, va au delà de l'opinion de l'Empereur. Cependant le temps se prépare de l'exécution de la Convention du 13 septembre, qui échoit en décembre 1866. Tiraillements dans le sein du gouvernement; deux courants : papalin, non papalin.

Dans la discussion de l'adresse, la Constitution est en question sans cesse, sous le prétexte que l'Empereur gouverne personnellement. Thiers se livre à des attaques perfides. L'esprit de désordre qui subsiste toujours dans les flancs de la grande Cité, a ainsi un encouragement et des points d'appui. Il n'en faut pas davantage pour produire les scènes dans la rue.

L'Empereur va à l'Odéon avec l'Impératrice pour la première représentation de la pièce d'Augier, *la Contagion*. Il arrive sur la place de l'Odéon avec une petite escorte, très insuffisante. La voiture est entourée. On leur crie de la foule de grossières injures. Pendant la représentation, des attroupements se forment autour du théâtre. On pousse des cris à l'occasion du Luxembourg (jardin) qu'il avait été question de démembrer dans sa partie ouest; ce à quoi l'Empereur avait remédié par un décret qui conserve au jardin une bonne partie du terrain contesté. A la sortie, les cris et injures ont recommencé. L'Impératrice a été fort affectée de cette scène. On m'a assuré (des gens tenant au Palais), qu'elle avait pleuré pendant deux jours.

22 avril. — J'ai dîné hier avec le préfet de police chez notre ami commun Roulleaux-Dugage. Nous avons parlé de

politique. Je lui ai dit que je croyais le parti républicain moins hostile à l'Empereur que le parti formé sous l'aile des ci-devant ministres de Louis-Philippe. Il m'a répondu que c'était bien positivement son impression.

Tout ce mois d'avril a été un mois d'inquiétude à cause de la guerre qui a paru imminente entre la Prusse et l'Autriche. Toute la question est de savoir si l'Empereur est dans l'affaire comme allié de la Prusse afin de tirer de cette affaire une partie des provinces de la rive gauche du Rhin et un morceau de la Belgique. Les uns l'affirment, d'autres croient le contraire. Il dit peu ou point à ses ministres. Il est clair qu'il est le maître de la situation. S'il appuie la Prusse, l'Autriche sera forcée ou de faire la guerre ou de se soumettre. Mais la soumission peut devenir pour elle l'occasion d'un bénéfice. On peut l'indemniser par une partie des principautés danubiennes. On le peut par quelque province de l'Empire turc, la Bosnie ou l'Herzégovine, qui compenserait au delà la perte de la Vénétie. Aujourd'hui 22, tout est encore en suspens.

Fin mars et avril 1867. — Explosion de l'affaire du Luxembourg. Le préfet de police m'assure que la faute est à Benedetti. Il est venu à Paris pour voir M^{me} de La Valette, fort souffrante alors, et a dit à l'Empereur et au Gouvernement que Bismarck offrait le Luxembourg, qu'il en avait pris l'initiative auprès de lui, Benedetti. Benedetti a-t-il été léger ou Bismarck fourbe ? Peut-être chacun a-t-il eu ce rôle ? Benedetti est la créature de La Valette qui lui-même est la créature de Rouher, lequel trouve commode d'avoir sous sa main le ministère de l'Intérieur.

On trouve que Rouher se charge trop ou absorbe trop : après le ministère d'État, il a pris les Finances sous le nom de son compère. M. de Moustier, qui s'est trouvé fort insuffisant aux Affaires étrangères, l'oblige de se mêler beaucoup des affaires de ce département.

Choix de Jérôme David pour la vice-présidence de la Chambre avec M. Gouin. Le seul titre de Jérôme David est d'être bâtard d'un Bonaparte. On a répété à l'occasion de sa nomination le mot qui avait tant couru, lorsque Walewski fut fait président : « Chassez le naturel, il revient au galop. »

26 avril. — L'affaire du Luxembourg paraît arrangée.

Rouher m'a dit aujourd'hui que l'Angleterre avait montré les dents à la Prusse. C'est ce qui aura calmé celle-ci.

28 avril. — Ce soir à l'hôtel Pereire, Arlès-Dufour me montre une lettre de von der Heydt, ministre des Finances à Berlin, avec lequel il est fort lié. Lettre du 21 en réponse à une de lui, Arlès, du 17. Arlès recommandait la paix. Von der Heydt répond que la Prusse ne peut évacuer le Luxembourg sans humiliation; rendre à autrui son bien, c'est s'humilier! Arlès croit que cette réponse de von der Heydt a été concertée avec le roi Guillaume; dans tous les cas elle est l'opinion du gouvernement prussien. Elle justifiait toutes les appréhensions de guerre. Pour que, trois ou quatre jours après, le gouvernement prussien fût retourné, il faut qu'une forte pression extérieure ait été exercée sur lui.

Ce soir même, dans le salon Pèreire, mon frère Auguste et Arlès s'entretenaient de l'Impératrice et de sa visite à la Bellanger du vivant de Mocquard. Ce fut Mocquard qui, forcé par l'Impératrice, l'a conduite chez cette catin dont l'Empereur a été si épris et qui lui avait fait croire qu'elle était grosse de ses œuvres.

L'Impératrice, imaginant qu'elle pourrait, par une démarche personnelle, rompre cette relation, se fit donc conduire chez cette femme par Mocquard. Explication vive; l'Impératrice le prend sur le ton du reproche. La Bellanger, nullement intimidée, répond aux reproches par d'autres: « Que venez-vous faire ici? Je n'ai aucun compte à vous rendre. Si vous voulez que l'Empereur ne vienne pas chez moi, retenez-le chez vous par votre amabilité, vos charmes, votre douceur, votre bonne humeur. S'il vient ici, c'est que vous l'ennuyez et le fatiguez. » Mocquard, éperdu de la tournure que prend l'entretien, se met à fondre en larmes. Il paraît que, sur sa fin, il avait les larmes faciles et promptes. Puis il passe dans une autre pièce. Rentrant un moment après, il est stupéfait de voir les deux personnes assises l'une à côté de l'autre, parlant ensemble amicalement, et l'Impératrice embrassant la Bellanger. Mocquard l'a conté à Persigny un jour de mécontentement et celui-ci l'a répété à mon frère.

C'est parce que l'Empereur s'était, à Vichy, affiché avec la Bellanger que l'Impératrice avait fait son excursion de Schwalbach.

Mai 1867. — La paix troublée par l'affaire du Luxembourg se rallierait. Les souverains viennent à Paris, mais le ministère de la Guerre continue ses préparatifs. Triste issue de l'affaire du Mexique. Indignation contre le maréchal Bazaine; il a voulu l'insuccès de Maximilien et tout arrangé pour cela.

22 mai. — J'ai dîné hier chez M. Schneider, à la présidence du Corps législatif avec plus de deux cents convives, presque tous de l'Exposition. J'étais assis entre M. Gouin, vice-président du Corps législatif, et M. Walmogen, commissaire du Danemark. M. Gouin m'a parlé de Thiers sous lequel il a été ministre du Commerce en 1840. Quand le Roi renvoya le ministère du premier mars, dont Thiers était le chef, pour le remplacer par le cabinet Guizot-Duchâtel, il eut une conversation avec les ministres sortants: conversation amicale, qu'il conclut cependant, voyant l'attitude de Thiers, en lui disant: « Vous me ferez de l'opposition et vous me renverserez. »

Du 1^{er} au 14 juin. — Séjour à Paris de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Tentative d'assassinat sur l'empereur de Russie. Ces souverains ne peuvent pas dire *Veni, vidi, vici*. Ils ont eu peu de succès personnel et, sans l'assassin qui a failli tuer l'empereur de Russie, ils n'eussent laissé aucun souvenir. Ils n'ont pas dit un seul mot qui ait été recueilli ou remarqué. Ils n'ont pas même eu l'esprit de s'en faire fabriquer quelqu'un, comme on fit pour le comte d'Artois en 1814; leurs ambassadeurs se sont montrés bien peu ingénieux, ce sont des diplomates de bien peu de ressources. Ces deux grands souverains ont l'un et l'autre bonne mine, ce sont deux beaux hommes, mais le public parisien a lieu de s'approprier la réflexion du renard: « Belle tête, dit-il, mais, de cervelle, point. » Leur attitude a été celle de grands enfants attirés par les curiosités de Paris dont ils avaient beaucoup entendu parler. Mais les curiosités purement matérielles.

Le Tsar a choisi les pièces qu'il voulait voir d'une façon bizarre et qui donne une triste idée de son goût: *la Grande-duchesse de Gérolstein, la Vie parisienne, le Voyage en Chine*; pièces du plus bas aloi. Il avait télégraphié depuis l'Allemagne pour avoir *la Grande-duchesse de Gérolstein* le jour de son arrivée à Paris. Il a pourtant assisté à une représentation du Français; il a vu *le Legs* et *l'Aventurière*. Je fais si peu de cas des trois pièces qui l'ont captivé que j'ai refusé d'aller les

voir. C'est à cent piques au-dessous de *l'Ours et le Pacha*. Un grand souverain, homme de gouvernement, aurait demandé au Français de lui donner *le Misanthrope* et *le Tartuffe* qu'il ne peut avoir bien représentés à Saint-Petersbourg.

Juillet. — Mort de Maximilien. Échec pour la politique française. Le Sultan à Paris. J'assiste au dîner donné par la Banque ottomane à Fuad Pacha, son premier ministre. Toasts. Fuad Pacha à répondu à tous les toasts ; parle bien le français ; s'exprime avec esprit ; doit être un homme très distingué. Il m'offre de me présenter au Sultan. J'avais porté un toast à la *prospérité de la Turquie*.

Le Sultan m'a reçu conjointement avec M. Béhic. N'a pas parlé français ; Fuad Pacha servait d'interprète. Conversation insignifiante. Il nous a donné à l'un et à l'autre une poignée de main. C'est bien contraire à l'étiquette turque.

La mort de Maximilien occupe de plus en plus l'opinion. Surtout l'officielle. L'Empereur prend le deuil pour un mois ; quinze jours, grand ; quinze jours, petit. Toutes fêtes suspendues.

Discussion sur le Mexique au Corps législatif. En somme peu favorable au Gouvernement. L'opposition montre qu'il a manqué de franchise ; cela en effet a été mené comme une aventure, fort étourdiment.

9 septembre 1867. — L'affaire d'Allemagne se gâte au point de vue de la considération du gouvernement français qui sera fort entamée après la circulaire La Valette (écrite par Rouher et sur laquelle celui-ci m'avait consulté), si le sud de l'Allemagne se réunit au nord ou se met à sa discrétion. Or, après le discours que le grand-duc de Bade vient de prononcer en ouvrant les Chambres du Grand-Duché, il est plus que clair que le Sud ne s'est pas livré à la Prusse.

La malheureuse visite de Salzbourg (1), que tout le monde ici avait blâmée, a donné lieu à l'Allemagne de croire que la France méditait un plan d'intervention en Allemagne. Cela a contribué à précipiter plus ouvertement le Sud dans les

(1) En août 1867, Napoléon III et l'Impératrice se rendirent à Salzbourg, sans donner de caractère officiel à leur voyage, afin de rencontrer l'empereur d'Autriche François-Joseph et de lui présenter leurs condoléances pour la mort de l'archiduc Maximilien, fusillé par les Mexicains. Napoléon III était accompagné du duc de Gramont, ambassadeur à Vienne, et François-Joseph de ses ministres dont Beust et Andrassy ; les deux souverains eurent de nombreux entretiens.

bras du Nord, c'est-à-dire de la Prusse. La politique du gouvernement impérial porte le cachet de la plus regrettable indécision. Ce sont des vacillations sans fin. Il y a deux influences auxquelles on cède tour à tour. L'une est progressive, l'autre est rétrograde ; l'une est bigote, l'autre est philosophe ; l'une est libérale, l'autre est dictatoriale ; l'une penche pour l'Angleterre qui du reste donne elle-même un étrange spectacle dans sa politique extérieure et invite à faire peu de fond sur elle, l'autre penche vers la Cour de Rome. Les uns disent que l'Empereur est épuisé par les femmes et que c'est ce qui a éteint chez lui le caractère. Les autres disent que la faute est à l'Impératrice qui, sans qu'il l'aime et quoiqu'il se plaigne de ses exigences, le mène par importunité. Tout le monde, parmi ceux qui l'approchent, le représente comme un homme en déclin. Le voyage de Salzbourg est une faute gratuite ; rien n'y provoquait ; et la série des discours prononcés dans le voyage de Lille, Arras, Amiens, en est un autre. Il ne sait plus ce qu'il veut. Mais il entend garder le gouvernement personnel, tout incapable qu'il est de l'exercer.

Jeudi, 12 septembre. — J'ai vu un moment Rouher ce matin. Il est l'Atlas de ce régime, plutôt l'avocat que l'Atlas. Il plaide les affaires du second Empire ; il ne les suit pas en homme d'État. Je lui ai parlé du gouvernement personnel comme d'une chose finie et à finir légalement ; il m'a parlé en homme qui ne croit pas que son maître le veuille, qui même est persuadé qu'il ne faut plus songer à ce changement, et qui s'y résigne très bien. Le voyage de Salzbourg lui fait pitié. Quant aux discours du voyage du Nord, *les points noirs et les revers*, l'Impératrice même n'en avait pas connaissance. Nous avons parlé de ce goût invincible qu'a l'Empereur pour conspirer. Il a conspiré à plusieurs reprises contre Rouher. Il conspire contre lui-même par son défaut de confiance envers qui que ce soit. Rouher me parlait de son absence d'ambition en réponse à ce que je lui disais, que l'Empereur a besoin d'un ministère responsable et d'un premier ministre. Il aimerait à planter ses choux à Cercey. Ce matin, dans son lit, il lisait Cicéron en latin pour s'assurer qu'il n'avait pas oublié cette langue. Il lui a été pénible de quitter le livre et de se lever pour traiter avec divers des affaires d'État.

J'ai repris avec lui le sujet dont je l'avais entretenu par

lettre écrite à Carlsbad : faire un changement financier et touchant profondément au droit d'enregistrement sur les mutations à titre onéreux. Je lui ai rappelé qu'en Angleterre ce droit n'est que d'un demi pour cent. Il serait d'avis de le mettre en France à 3,30 pour 100. Je disais trois francs. Mais ce n'est pas la peine de chicaner. Il croit qu'on perdrait ainsi 55 millions. Il croit peu à la multiplication des actes ; et il estime qu'à cause de la transcription peu d'actes aujourd'hui échappent à l'enregistrement. Il pense que le revenu croissant des impôts fournirait le majeure partie. Il mettrait sur les assurances un impôt qui produirait 5 millions. Si l'Empereur était plus accommodant sur la question militaire, il réduirait l'armée de 50 000 hommes, mais à cela, dit-il, il ne faut pas songer. Je lui ai parlé de supprimer l'amortissement ou tout au moins de le suspendre, ce qui donnerait un peu plus de 20 millions ; à cela il résiste et par une mauvaise raison, le gouvernement personnel : « Avec des ministres responsables, dit-il, cela se pourrait. Un ministre a établi l'amortissement, un autre substitue un système différent en l'abolissant. Avec un empereur seul responsable, cela ne se peut. Il aurait l'air de tourner à tous les vents. » J'ai réfuté l'objection qui est si réfutable.

Octobre. — Le mois d'octobre a été signalé par des accidents qui ont eu un caractère politique sans en avoir l'air et par de graves événements. L'accident où le Prince impérial a failli périr le 3 octobre (1), a été exposé par les journaux dans des termes qui indiquent que l'Impératrice a cru qu'elle s'entendait dans les choses de mer plus que les officiers de marine eux-mêmes. Il y avait là pourtant un vice-amiral (Jurien de La Gravière) qui a cru devoir se taire. Le commandant a résisté un peu, puis a cédé. Ce n'est pas devant l'opinion publique une bonne note pour l'Impératrice.

Peu après la mort de ce pilote, a eu lieu la mort parmi les rochers de Biarritz d'un courrier de la maison impériale. L'Impératrice est, dit-on, frappée de ces morts. En sa qualité d'Espagnole, elle est superstitieuse ; elle considère, dit-on, ces accidents comme un avis du ciel. Puissent ces avis, puisqu'elle

(1) L'Impératrice et le Prince impérial faisant au large de Biarritz une promenade en mer avaient failli, du fait d'une imprudence de l'Impératrice, être victimes d'un grave accident, où un marin avait laissé la vie.

croit tels ces accidents, lui inspirer la prudence politique !

Ce mois-ci, à la suite des entreprises des Garibaldiens sur le territoire pontifical, le gouvernement s'est décidé à recommencer l'occupation de Rome. Après que le départ des troupes de Toulon avait été contremandé, le samedi 26, *le Moniteur* a annoncé leur départ. C'est une grande émotion dans Paris. On voit de mauvais œil renouveler la tentative qui a si peu réussi dans ses dix-sept ans de durée. On présume que Bismarck est derrière le gouvernement italien. On prédit que la France sera bientôt placée dans la situation où se trouve l'Autriche, divisant ses forces entre l'Italie et la Prusse et subissant le désastre de Sadowa pour avoir eu cent mille hommes occupés en Italie.

Fin octobre. — Parmi les hommes qui réfléchissent et observent, le mécontentement est grand. On ne trouve pas dans le gouvernement les garanties qu'il faut pour mener à bien une aussi vaste entreprise que serait une guerre contre la Prusse et l'Italie coalisées. On dit que l'Empereur a par-dessus tout le goût des aventures. L'anxiété est générale. L'arrivée de l'empereur d'Autriche à Paris a été beaucoup fêtée. Ses malheurs l'ont rendu populaire.

30 novembre. — Ce mois-ci a été marqué par la nouvelle expédition de Rome. Il est positif que l'Impératrice y a été opposée. M. Rouher y a poussé. Les Italiens n'exécutaient pas la convention du 13 septembre. Le gouvernement français a eu en somme de l'irrésolution quant au départ, mais non dans l'exécution. Victor-Emmanuel l'aurait fort embarrassé en rentrant le premier dans Rome ; il ne l'a pas osé. Dans son discours d'ouverture de la session législative, l'Empereur a exprimé son désir de faire bientôt rentrer ses troupes ; il a même promis la rentrée prochaine ; mais promesse de gouvernement : c'est le billet qu'à la Châtre.

L'ouverture de la session législative a été plutôt bonne ; le discours était convenablement modéré. Mais on se délie extrêmement du gouvernement. Personne ne croit plus ce qu'il dit. Difficile de voir un discrédit plus grand dans l'opinion.

5 décembre. — Grand discours de M. Rouher sur la récente expédition de Rome et la convention de septembre. Il prononce le mot « jamais » qui est destiné à une grande célébrité.

Cela ne cadrerait ni avec le discours de la Couronne ni avec le discours de M. de Moustier au Corps législatif prononcés la veille ou l'avant-veille. Mais l'Empereur lui avait donné l'ordre et, en avocat fidèle, il s'était soumis. Grande émotion dans le parti libéral, grande sensation en Italie. *Le Moniteur* publie le mémoire du préfet sur les finances de la ville et sur l'octroi. Quant à l'octroi, c'est très agressif. Sur le manuscrit qu'il avait lu au Conseil, j'étais traité de sectaire. On lui a fait effacer le mot, mais il y a bien d'autres énormités du même genre. Au lieu de donner à l'industrie l'entrepôt fictif qu'elle demande, il lui annonce l'abonnement annuel, c'est-à-dire l'arbitraire. C'est la continuation du gouvernement personnel appliqué à Paris ; il y réussit comme dans la politique étrangère.

Le 22. — Je ne rencontre plus que gens qui pronostiquent une révolution. Nulle part, quelqu'un qui soutienne le gouvernement. Condamnation unanime. Grande réaction contre Rouher. Cela n'empêche pas que, ce matin 22, *le Moniteur* a un discours du préfet qui est un bouquet à Chloris pour l'Empereur. C'est le toast prononcé au banquet du Conseil général de la Seine. On dirait le gouvernement le plus populaire, le plus adoré !

31 décembre. — Dîner chez le prince Napoléon. Convives : Émile Ollivier, Havin, Guérault, Renan, Dupont-White, Rapetti. Après le dîner dans le salon, la conversation s'est engagée sur l'histoire et les matériaux qu'elle a aujourd'hui. On a regretté l'absence de ces Mémoires qui nous éclairent tant aujourd'hui sur les *xvii^e* et *xviii^e* siècles. Les Mémoires tels que ceux de Guizot (qu'on publie aujourd'hui du vivant des auteurs) sont des apologies, des self-apologies sans plus. Il en est de même de ceux de Chateaubriand, déjà livrés au public ; de ceux de Pasquier et de Talleyrand qui restent en manuscrit. Le Prince a des notes de son père ; mais assez confuses et sans précisions pour les dates. Il y a trouvé des choses curieuses.

Quant à lui, il note les jours et heures. Il y met les détails propres à garantir l'authenticité et la vérité. Il a couché sur ses notes avec jour et heure une conversation qu'il eut avec l'Empereur, quand S. M. le pressa d'aller en Italie pour presser le roi Victor-Emmanuel, qui hésitait, de signer le traité avec la

Prusse en 1866, ce qui détermina la guerre de la Prusse contre l'Autriche. Les paroles de l'Empereur furent : « Fais-le signer ; Bismarck a besoin de ce papier pour décider sa vieille rosse de Roi. » Cela n'empêche pas, dit le Prince, que Rouher a soutenu au Corps législatif que le gouvernement ignorait l'existence du traité entre la Prusse et l'Italie.

Ce même jour, 31 décembre. — J'ai reçu à l'Exposition la visite de Souvestre, de l'*Opinion nationale*. Il m'a dit qu'à sa connaissance le commerce de Paris, ce qu'on appelle « la rue du Sentier », était furieux contre l'Empereur. Il a entendu un de ceux qui, en 1852 et 1853, avaient le plus acclamé l'Empire, dire qu'il désirait qu'à la guerre qu'on prévoit maintenant, l'armée française eût dès l'abord une défaite, un désastre, parce que cela délivrerait la France de ce gouvernement. Je n'aurais pas supposé qu'il y eût de l'exaspération à ce point.

4 janvier 1868. — Le préfet de police, sur les observations que je lui ai faites relativement à l'état de l'opinion que je lui ai dit être inquiétant et alarmant au plus haut degré, m'a reconnu, qu'en effet, les classes dirigeantes étaient en insurrection contre le gouvernement. Il croit cependant que la masse populaire à Paris même n'en est pas là. Je suis de son avis : mais, ainsi que lui, je pense que, si l'on n'avise, il arrivera dans un bref délai que le populaire sera dans la situation politique d'opinion où est le bourgeois. Nous nous sommes entretenus des moyens ; je lui ai fait observer que Charles X et Louis-Philippe s'étaient ruinés politiquement pour s'être inféodés à certaines personnes, à certaines coteries : l'un aux ultras, l'autre aux doctrinaires. Le premier refusa, après que c'était arrangé plusieurs mois avant le 25 juillet, de prendre pour ministres Casimir Périer et Sébastiani. Le second préféra de perpétuer Guizot à le changer contre Molé. Il est bon, il est indispensable d'avoir un ministère de rechange, il faut constituer une droite et une gauche et passer de l'une à l'autre selon que l'opinion elle-même fait sa conversion. Il a goûté cela. Il trouve Rouher totalement dépourvu de caractère, le premier avocat du monde, mais fort peu ou point homme d'État. Il le considère aussi comme épousant trop les petites animosités de sa femme.

Septembre 1868. — Révolution d'Espagne. La royauté s'est jetée dans la boue et on l'y noie.

Lundi, 26 octobre. — Je lis dans *le Moniteur* d'aujourd'hui, *partie officielle*, un rapport de Duruy à l'Impératrice sur les cours d'adultes faits aux demoiselles par les professeurs de l'Université. Ce sont ces cours contre lesquels les évêques se sont tant et si mal à propos élevés. Un tel rapport, sous cette forme, c'est la déclaration officielle au public que l'Impératrice prend part au gouvernement, qu'elle est une branche du gouvernement.

Novembre. — Continuation de la Révolution d'Espagne. Bon ordre dans le pays. La France ne resterait pas aussi longtemps tranquille. Le reine d'Espagne est traitée par le public parisien avec un dédain qui n'est pas excusable. Le malheur absout bien des fautes ou du moins doit les faire oublier. Partout où elle passe, elle est suivie, coudoyée, pas un chapeau ne se lève pour elle. Ce n'est pas d'un peuple libre; c'est d'un peuple grossier.

Procès de la souscription Baudin. Baudin, tué par une décharge des soldats lorsque, le 3 décembre 1851, il tentait une résistance contre le coup d'État du 2 décembre, était mort oublié, lorsqu'on a eu dans l'opposition l'idée de lui élever une statue. Idée malheureuse, mais non interdite par la loi. Le gouvernement annonce l'intention d'arrêter la souscription : naturellement, la souscription n'en marche que mieux. Adhésion d'Odilon Barrot, de Berryer par une lettre insolente, de Charles de Rémusat, de Duchâtel fils, etc. Le gouvernement imagine alors de faire rentrer la souscription dans le délit de *manœuvres à l'intérieur*, prévu par la loi de sûreté générale de février 1838. C'est hardi. Le tribunal de la Seine admet le système du gouvernement. Condamnations sévères. Mais le tribunal de Clermont-Ferrand et celui de Castres déclarent qu'il n'y a pas là de *manœuvres à l'intérieur*. Le tribunal de la Seine réitère la condamnation. Où cela mène-t-il ? On harasse la magistrature, on l'excède; elle refusera de suivre le mouvement. J'ignore qui a conseillé au gouvernement cette malheureuse *manœuvre*.

Ce mois de novembre est marqué par bien des morts. Rossini entre autres. Il y a près de quarante ans qu'il s'est condamné lui-même à la stérilité. Berryer est mort et ne l'est pas. Il a reçu l'extrême-onction, mais il a pu se rendre à sa terre d'Angerville. Les journaux ne tarissent pas d'éloges sur lui. Il est traité comme le plus grand, le plus pur des citoyens.

On loue son zèle infatigable pour la liberté, la beauté et la noblesse de son caractère, son désintéressement. Or c'est tout simplement et très nettement l'avocat payé du parti légitimiste; plaidant la cause de la légitimité comme d'autres plaident la cause du mur mitoyen pour de l'argent. Croit-il à la beauté de sa cause? Il est vraisemblable qu'il a fini par y croire. Mais il n'en est pas moins le représentant de ce qu'on nomme le trône et l'autel, l'absolutisme politique et religieux. Il suffit qu'il soit l'adversaire, l'ennemi audacieux du Gouvernement, pour que des hommes qui se croient libéraux l'adoptent pour leur héros et lui dressent des statues. Pauvre peuple!

Mai 1869. — Les élections ont donné lieu, dans leurs préparatifs, à de curieux mouvements de l'opinion, à de curieuses intrigues de partis. C'est la fin des candidatures officielles. Seul M. Darblay s'est réclamé comme candidat officiel. C'est au même degré la fin du *gouvernement personnel*. Il est sabré de toutes parts, nul ne l'a vanté sauf Péreire à Limoux. Prévost-Paradol, qui était allé à Nantes, faire des discours contre la liberté du commerce, a eu 1 900 voix. Les exclusifs ont été sévèrement punis à Paris. Les autres députés de Paris, affectant de traiter Émile Ollivier comme un traître, tandis qu'il était constitutionnel, ont refusé de le recommander et ont refusé de se concerter pour la réélection des députés de Paris. Il en résulte qu'Ollivier, dans la troisième circonscription, a eu 1 200 voix seulement contre 2 200 qu'a eues Bancel.

Mais aussi ni Thiers, ni Carnot, qui a résisté aux sommations d'Émile de Girardin, ni Garnier-Pagès, qui a fait de même, ni Jules Favre, qui avait été jusqu'à appuyer dans le Var un candidat obscur opposé à Ollivier, n'ont été réélus à Paris. Le 24 mai, ils ont même eu la mauvaise chance de manquer leur élection hors de Paris. Thiers et Jules Favre avaient plusieurs candidatures, Ollivier au contraire a été élu dans le Var. Il l'eût été à Lodève s'il s'y fût présenté ou s'il eût persisté.

3 juin. — Le débat est très vif à Paris. Le parti révolutionnaire étale au grand jour ses prétentions. Il a nommé Raspail, que Cuheval-Clarigny appelle un vieillard farouche. Il travaille avec ardeur pour Rochefort. Celui-ci, réfugié à Bruxelles, se porte aux dernières violences.

MICHEL CHEVALIER.

LA QUESTION DE L'OPÉRA-COMIQUE

Un directeur abandonne la direction de l'Opéra-Comique. Un autre la recueille. Changement de personne dont on ne saurait méconnaître l'importance, puisqu'il entraîne un changement partiel de personnel, d'administration, de méthodes et de programme. Résout-il le problème de l'existence normale du théâtre et supprime-t-il les difficultés redoutables auxquelles se heurte l'exploitation, artistique et financière, de notre seconde scène lyrique ? Toute la question est là. Elle n'est que là. En dehors des hommes, et au-dessus d'eux, il s'agit de servir la musique française, le renom du pays, de discerner si les conditions dans lesquelles on remet la Maison entre les mains de son nouveau chef, si les obligations qu'on lui impose et l'aide que l'État lui apporte, lui permettent d'assumer sa tâche et de prendre ses responsabilités avec le minimum de risques et le maximum de chances.

Pour le surplus, la personnalité même de M. Gheusi n'est pas en cause. Il justifie, d'une façon parfaite, le choix du ministre. Homme de culture et d'expérience, de relations courtoises et sympathiques, écrivain, journaliste, connaissant parfaitement la vie des théâtres lyriques, leurs difficultés habituelles, il est préparé aux exigences d'une fonction qu'il a déjà exercée, à différentes reprises, notamment à l'Opéra, en association avec Pedro Gailhard, et, du 1^{er} janvier 1914 au 14 octobre 1918, à l'Opéra-Comique même où il revient, seul, cette fois. A quatorze ans de distance, la maison n'est plus exactement celle qu'il a connue. Elle a évolué, comme toutes choses de notre temps. On peut même dire qu'elle n'a rien

gagné à cette évolution, qu'elle a été la victime de la transformation des habitudes, des goûts et des mœurs, ainsi que de la modification profonde des circonstances économiques et sociales. Mais, pressentant sans doute son destin, M. Gheusi ne l'a jamais perdue de vue. Comme critique musical, comme ami, il l'a suivie, regardée et il lui a conservé, en tous temps, une affection fidèle et tendre. Satisfait ou mécontent, les manifestations de sa pensée n'ont jamais eu d'autre règle que le souci constant du prestige de la Maison.

Il a même, pour accroître l'énergie de sa foi, le bénéfice moral d'avoir été la victime d'un coup d'État et de trouver, dans son retour, la réparation légitime d'un acte d'arbitraire, justement qualifié de « déni de justice » par Léon Bérard. Moralement, artistiquement, au point de vue de l'expérience et de la compétence, le choix est parfait. Financièrement, l'appui nécessaire des capitaux est assuré. Il se présente donc dans les meilleures conditions personnelles. De plus, il se présente seul, avec la totalité du pouvoir et l'autorité complète, n'ayant à tenir compte que de ses idées, de ses volontés et de ses actes. Liberté d'action avec la sécurité que donne l'unité de vue, c'est presque un privilège dont M. Gheusi, mieux que personne, peut apprécier l'importance.

On ne peut que souhaiter sa réussite. Il faut même la vouloir, aider à la construire parce qu'elle entraînera la prospérité de l'Opéra-Comique, la renaissance d'une production musicale qui a connu des heures et des époques de gloire et dont le rayonnement, dans le monde, a grandement servi le prestige national.

Et c'est justement parce que l'artisan nous est connu et mérite la confiance que nous mettons en lui, que nous voulons préciser les conditions dans lesquelles il doit accomplir son œuvre. Ni M. de Monzie, ni M. Mistler ne pensent lui avoir confié une tâche facile. Assurons, en connaissance de cause, qu'elle sera rude et pleine de risques. Que la situation soit améliorée, c'est certain. Qu'elle le soit suffisamment, c'est plus que douteux. Le cahier des charges a été modifié, certaines obligations, certaines entraves ont disparu ; d'autres ont été allégées. Bénéfice certain, aussi bien matériel que moral et artistique. Bénéfice tout relatif, quand on examine objectivement la somme des réformes acquises en comparaison de celles

qu'il eût été nécessaire d'accomplir. En fait, il faut considérer que la nomination de M. Gheuzi précise une date et fixe un point de départ, avec une mission immédiate de garder en vie un théâtre national, en attendant que les circonstances économiques et les conditions budgétaires permettent de réaliser l'effort financier qui donnera à l'Opéra-Comique les moyens indispensables pour exercer pleinement son action. En bref, M. Gheuzi est appelé à faire les frais de la défaillance de l'État.

Dans quelles conditions, en profitant de quelles améliorations?

LES AMÉLIORATIONS RÉALISÉES

Tout d'abord, comme entrée de jeu, une réouverture dans une salle remise en état, nettoyée, parée, après une clôture de quatre mois. Depuis dix-huit ans, le théâtre n'avait jamais été fermé plus de deux jours. Il suait la crasse, malgré l'entretien, et les figures allégoriques qui l'ornaient s'étaient alourdies d'un manteau de poussière. Quant à l'équipement de scène, malgré un jeu d'orgue moderne, il en était resté aux trouvailles du second Empire, pieusement conservées par l'architecte. Par la grâce du plan d'outillage national, un effort a été accompli. Adaptation de procédés modernes dans le cadre rigide d'un monument raté. Peu de chose. Quelque chose tout de même qui donnera des facilités, rendra le travail meilleur sans faire disparaître complètement les inconvénients et les vices d'une bâtisse qui restera comme un modèle de l'ignorance technique de son créateur.

Surtout, pour un point de départ, une impression de propriété, de clarté dont l'effet psychologique sur le public n'est pas négligeable. Presque la possibilité d'une nouvelle inauguration avec toutes les illusions qu'elle peut faire renaitre.

A l'avenir, une fermeture régulière de deux mois, pendant la saison d'été. Simple retour aux habitudes d'avant-guerre. Un avantage et une charge. Comme avantage, le repos du répertoire, le temps d'arrêt nécessaire à la réfection du matériel, le congé général du personnel pendant le même mois, un mois d'études musicales et de répétitions sans aucun service de représentation. Détente nécessaire et possibilité d'un travail de revision, de remise au point qu'aucune direction,

depuis la guerre, n'avait eu la liberté d'entreprendre en raison des charges trop lourdes qu'il entraînait.

Ces charges, malheureusement, n'ont pas disparu. Elles subsistent. Elles seront moindres et la mensualité subventionnelle, portée, depuis le 1^{er} avril dernier, de 150 000 francs à 225 000 francs, permettra de les mieux supporter. Elles comporteront pourtant, pour la direction de M. Gheusi, pendant les deux mois, un déficit forcé qui se totalisera probablement à 500 ou 600 000 francs ; à moins que, d'ici à l'année prochaine, une largesse budgétaire imprévue permette d'y faire face.

Les matinées du jeudi sont déjà supprimées. Le déficit qu'elles comportaient, les inconvénients qu'elles présentaient disparaissent. C'est, pour le travail artistique, une journée par semaine qui reviendra aux leçons, aux ensembles, à la mise en scène. Les habitués se reporteront sur les matinées dominicales. Un gain, chaque année, de quarante-quatre journées consacrées à la musique. Excellente reprise.

La suppression des représentations déficitaires du lundi est, elle aussi, une excellente mesure. Elle comporte deux avantages : la fixation régulière au même jour du repos hebdomadaire de l'ensemble du personnel. Plus de congés par roulement, cause de décalage des exécutions et de désagrégation des mises en scène. Par surcroît, économie sérieuse, le sixième du personnel, en dehors des artistes, nécessité par l'obligation du roulement, pouvant être supprimé sans aucune déficience pour la tenue artistique des représentations, bien au contraire. Une recette disparaît dont la faiblesse était régulière, sauf en certains cas exceptionnels. Sa disparition est compensée par les économies.

D'ailleurs, le lundi, sans représentation, peut encore être productif, si la direction a le droit de disposer de la salle pour des récitals, des concerts de virtuoses, des séances de musique d'orchestre. Si elle ne l'a pas, elle peut le réclamer et il est vraisemblable qu'il ne lui sera pas refusé. L'Opéra-Comique, sans spectacle du lundi, peut rester au service de la musique. Personne ne pourra s'en plaindre.

Suppression de la clause du cahier des charges qui imposait à la direction de monter, chaque année, douze actes nouveaux de compositeurs français ou de pays de langue française.

Obligation naturelle de monter deux ouvrages français inédits chaque année, et une troisième œuvre, française ou étrangère. Une production normale, choisie, doit permettre d'assurer, sans trop de risques, l'exécution de cette clause. Elle réduit l'accès de l'Opéra-Comique, mais elle permet une sélection plus rigoureuse.

LES DIFFICULTÉS QUI SUBSISTENT

Ces améliorations, ces allègements, je les avais demandés, il y a seize mois, en même temps que je jetais publiquement un cri d'alarme appuyé d'une démission donnée sans esprit de retour. Je les avais demandés depuis plus longtemps encore. Ils faisaient partie d'un plan de réorganisation soumis au ministre et dont on a enfin tenu compte, un compte insuffisant, sous la pression brutale des événements. Je demandais d'autres réformes encore que la direction nouvelle doit obtenir pour résoudre un certain nombre de difficultés matérielles et financières, dont la disparition aurait l'énorme avantage de libérer M. Gheusi d'une série de soucis incompatibles avec les seules préoccupations musicales et artistiques qui doivent uniquement l'absorber.

J'écrivais : « Actuellement, le matériel, décors et costumes, appartient à la direction en exercice. Tout matériel nouveau devient sa propriété et, de ce fait, elle immobilise une grande part de ses ressources financières en même temps qu'elle s'impose, à mesure que la valeur du matériel augmente, une charge d'amortissement, de plus en plus lourde, qui grève dangereusement son budget. Cette situation, en se perpétuant, dans un temps assez proche, rendrait toute succession impossible en raison de l'importance du capital d'entrée à immobiliser et du poids d'une charge d'amortissement s'augmentant chaque année. »

Solution : rachat, par l'État, après expertise, du matériel existant. Pour l'avenir, attribution d'une subvention indépendante et forfaitaire dont la valeur devait répondre aux besoins réels d'un théâtre national de l'importance de l'Opéra-Comique, régulièrement inscrite au budget, que j'évaluais à un million. Ainsi l'État devenait propriétaire du matériel ancien et du matériel nouveau. Et le directeur avait la faculté,

débarassé de cette charge, d'en consacrer les ressources aux engagements d'artistes, aux frais de répétition, d'une façon générale à la qualité du spectacle, à la perfection des représentations. Car, il faut bien qu'on le dise, qu'on le proclame, ce qui jügule les théâtres lyriques, l'Opéra comme l'Opéra-Comique, c'est la nécessité d'une politique constante d'économies. La musique coûte cher; d'autant plus cher qu'on la veut mieux exécutée. Et, pour la mettre en valeur, il faut qu'un théâtre lyrique puisse lui consacrer toutes ses ressources, que les dimensions des salles limitent à un maximum insuffisant. Comme nécessité première d'un travail d'art, débarrasser une direction, quelle qu'elle soit, des charges trop lourdes et lui permettre d'utiliser tous ses moyens, particulièrement financiers, à jouer le rôle qui lui est confié. Puisque l'État veut avoir des théâtres lyriques, il faut qu'il leur donne les moyens de vivre. Autrement, il gaspille son argent et condamne les directions successives à s'user dans un effort stérile et inutile.

Certains observateurs superficiels, qui n'ont jamais été aux prises avec les difficultés quotidiennes d'une exploitation lyrique, s'étonnent parfois de l'importance que prennent les questions financières dans les préoccupations artistiques. Savent-ils qu'une simple répétition d'orchestre, en dehors de la présence de tout autre personnel, grève le budget quotidien de trois ou quatre mille francs de frais supplémentaires suivant sa durée? L'argent, certes, n'est pas tout; mais, dans la circonstance, il commande tout. Sans lui, aucun effort n'est possible, aucune perfection n'est accessible. Et, avant d'entreprendre la réalisation d'une œuvre, désintéressée en soi, sans chances de bénéfices, il faut d'abord se pencher sur des comptes et faire des additions à une époque où chacun demande du luxe, — et la musique en est un, — et où personne n'a les moyens ou le désir de le payer. N'être qu'un artiste, c'est le rêve de tout directeur, quand il accepte de mener l'Opéra-Comique comme l'Opéra. Dans un théâtre lyrique, aucun directeur n'est effleuré par l'idée de faire fortune. Mais aucun n'a le loisir heureux de réaliser son rêve. L'État, seul, pourrait le lui permettre. A l'heure actuelle, il n'en est pas question. Pourtant, il faudrait que M. Gheusi puisse avoir des espérances d'avenir, et, surtout, qu'elles se réalisent.

LE RÉPERTOIRE

Car sa tâche sera rude.

Il doit lutter contre les habitudes et les mœurs nouvelles, s'adapter aux goûts contemporains, conserver et entretenir des œuvres du passé dont la gloire se ternit tous les jours, que les générations anciennes chérissent encore et que les générations nouvelles ne veulent pas connaître. Quelle est maintenant la force du répertoire? Bien réduite, bien affaiblie. Depuis cinquante ans que l'Opéra-Comique vit sur les mêmes ouvrages, les goûts ont terriblement évolué. Tant de choses nouvelles sont nées, portant en elles les germes d'une transformation radicale des façons de voir et de sentir. Puiser dans l'ancien répertoire, exhumer, ranimer d'anciens chefs-d'œuvre qui paraissent pauvres et innocents? Besogne de collectionneur et de conservateur de musée. Spectacles de culture, d'histoire ou d'archives, capables d'intéresser des raffinés, une élite, petit nombre perdu dans la masse, incapable de soutenir ses préférences et de leur apporter des moyens d'existence.

Dans une époque où tout est vie, mouvement, découvertes, où la jeunesse se meut sans étonnement dans un monde qui représente une féerie constante et constamment renouvelée, comment l'intéresser, elle qui est la force d'avenir, à des spectacles qui lui paraissent figés sous les aspects vieillis d'une époque lointaine vers laquelle elle n'a même pas la curiosité de regarder? Car, hors des nécessités matérielles, c'est là que réside le problème angoissant. Il ne dépend pas d'un directeur, si intelligent, si habile soit-il. Il dépend d'abord, et avant tout, des musiciens.

Certes, le passé n'est pas complètement mort, même pour les nouvelles générations. Il existe des chefs-d'œuvre qui conservent une force d'émotion, qui gardent en eux cette puissance d'humanité à laquelle aucune génération, si blasée soit-elle, ne peut se soustraire. Combien sont-ils? Sont-ils susceptibles, par leur nombre, de réparer le dommage que l'usure lente de certaines œuvres du répertoire accroit d'une année à l'autre? Question qu'il faut se poser et qu'il serait imprudent de résoudre dans un élan d'enthousiasme. Rajeunir le répertoire, le ranimer! Avec quoi, par quoi? Par la présentation,

par l'interprétation. Sans aucun doute. Cela met au premier plan la question du recrutement des artistes et de la mise en scène. Parties importantes d'un effort, mais qui ne prend sa réelle valeur que lorsqu'il s'applique à des œuvres susceptibles d'en profiter.

LES COMPOSITEURS ET LE PUBLIC

Et c'est ainsi qu'on revient toujours au problème vital du théâtre lyrique : la production, elle-même soumise actuellement aux préférences, aux doctrines, à la technique des musiciens. Dans le passé, le choix est limité. A l'heure actuelle, il semble l'être plus encore pour l'avenir. Le malentendu qui s'est accusé entre les compositeurs et le public et qui a pris, avec le temps, l'allure d'une ignorance mutuelle, est-il au moins sur le point de prendre fin ? On veut l'espérer. On ne peut pas y croire. Des musiciens de talent, comme M. Max d'Ollone, sentent bien la nécessité de faire un retour vers le public. Ils ont la hardiesse, la témérité même, de le proclamer. Seront-ils entendus, suivis ? Et, les compositeurs qui écouteront cet avis de sagesse, auront-ils encore la souplesse indispensable pour renoncer à des théories mortelles, à des expériences d'avance condamnées, pour retrouver en eux-mêmes des rythmes humains et sensibles qu'ils ont volontairement stérilisés ? Même si cette transformation se réalise, elle ne se produira pas en quelques jours.

Certes M. Gheusi peut exercer une influence heureuse sur les musiciens. Elle ne pourra être que limitée. Il faudrait ne pas connaître les compositeurs pour ignorer avec quel souci jaloux de leur indépendance ils se défendent contre les influences. Ils se défendent, parfois hargneusement, contre les interventions franches qui veulent tenter de les rapprocher du public. En revanche, ils subissent, presque sans s'en rendre compte, celles qui les enferment dans les règles étroites d'un snobisme ou d'une chapelle. Et, fréquemment, ce sont les mieux doués, ceux dont la nature, le tempérament, permettent tous les espoirs. Incompréhension navrante et redoutable, qui commande le respect par ses mobiles et entraîne le regret.

Mettons les choses au mieux. La direction nouvelle agit sur les compositeurs, surmonte leurs résistances, vainc leurs

défiances, obtient leur adhésion à des principes qui ne sont pas nouveaux mais restaurés. Les musiciens de théâtre, convaincus enfin qu'il faut rétablir, entre leurs auditeurs et eux, cette règle de confiance qui a fait la fortune et la célébrité de leurs aînés, se mettent à l'œuvre. En voilà, au minimum, pour deux ou trois ans, temps normal pour composer une partition, écrire les parties d'orchestre, trouver un éditeur et livrer le matériel d'études et d'exécution. Deux ou trois ans avant que l'influence salvatrice puisse apporter ses premiers résultats. Et, encore, à la condition que l'œuvre soit réussie, au moins partiellement.

Pendant ce temps, que peut faire la direction nouvelle?

Se défendre, louver, gagner du temps, monter les ouvrages terminés, compter sur la chance d'une découverte problématique, entretenir et maintenir le répertoire, puiser dans le fonds ancien avec l'espoir souvent déçu d'une résurrection heureuse. Tâche difficile, pleine de risques parce qu'elle est hors du mouvement, du progrès, qu'elle néglige le besoin instinctif, cultivé et développé par les circonstances féeriques de la vie moderne, d'un perpétuel mouvement vers quelque chose de nouveau et d'inconnu. Tâche pourtant nécessaire parce qu'elle est la préoccupation immédiate. Il faut s'appuyer sur le passé, parce qu'il n'y a encore à peu près rien en dehors de lui. Et le passé, il faut bien le noter, perd peu à peu ses représentants, ses adeptes, sa clientèle, soit qu'ils s'évadent de leur jeunesse, soit qu'ils disparaissent. Pendant deux ou trois ans, il faut que le théâtre lyrique, que l'Opéra-Comique particulièrement, attende que les compositeurs accomplissent le double mouvement nécessaire à son existence : le retour vers le public et la marche vers l'avenir.

Avouez que la tâche que la nouvelle direction assume est loin d'être facile, qu'il est nécessaire que tous ceux qui aiment la musique et l'Opéra-Comique s'efforcent de lui apporter un concours qui doit comporter moins d'exigences contradictoires que de confiance. Lui demander, dès le soir de la réouverture, l'aurore d'une évolution qui ne pourra guère se dessiner que dans deux ou trois ans, si elle peut se produire, c'est vouloir ne pas comprendre que son spectacle inaugural sera à peu près fatalement, dans un choix banal, *Carmen* ou *Manon*, dans un choix exceptionnel *Pelléas et Mélisande* ou *les Noces de Figaro*,

à moins que les quatre œuvres, associées partiellement dans un même programme, n'encadrent les noms de Bizet et de Massenet entre le génie classique de Mozart et le génie moderne de Claude Debussy, symbole naturel des destinées présentes que l'Opéra-Comique se trouve dans l'obligation de réaliser pour se perpétuer.

LE RÔLE DE LA DIRECTION

Si les compositeurs doivent trouver leurs formes d'avenir et accomplir un retour vers le public, la direction nouvelle doit, de son côté, faciliter cette double opération, vitale pour le théâtre comme pour la musique.

Comment peut-elle y parvenir?

En tenant compte des nécessités économiques de notre temps. M. Gheusi a annoncé sa décision d'abaisser les tarifs. Excellente mesure. Toute matérielle, mais nécessaire. S'il peut la compléter en déchargeant les spectateurs des menues servitudes de jouissance que les théâtres maintiennent encore, il aura facilité l'accès de l'Opéra-Comique à des auditeurs modestes qui resteraient fidèles au répertoire.

En profitant des allègements du cahier des charges pour remettre musicalement au point des œuvres qui, trop jouées, trop bousculées, par la force des choses, ont fatalement et à peu près inévitablement été sacrifiées aux œuvres nouvelles dont la création était imposée.

En reportant sur la mise en scène du répertoire le budget consacré aux œuvres nouvelles mort-nées, dont les directions précédentes se devaient de défendre le destin aussi bien par l'interprétation que par la présentation. Ce changement d'affectation doit rendre productives des dépenses qui étaient nécessaires, mais stériles.

Enfin, tout en conservant dans sa troupe les éléments solides, jeunes et précieux de la troupe précédente, en accueillant des artistes que le malheur du temps doit rendre plus dociles et plus raisonnables. Des noms? M. Gheusi connaît parfaitement les concours qu'il peut réunir. Il saura sans aucun doute les grouper. Bien que le choix soit limité, il a tout de même une chance que n'ont pas connue ses prédécesseurs : l'extension de la crise. Il semble paradoxal qu'elle puisse

constituer un élément favorable. C'est pourtant réel. Il y a quelques années, les deux Amériques, celle du Nord et celle du Sud, nous enlevaient les plus réputés parmi les chanteurs français, accaparaient les plus célèbres des virtuoses étrangers. Aucun artiste en vogue ne résistait à l'attrait du dollar ou du pesos. Les uns filaient vers New-York, les autres vers Rio-de-Janeiro. Ces beaux temps sont révolus. Le théâtre lyrique est aussi malade aux États-Unis qu'en Argentine. Les mécènes sont obligés de compter. Ils paient moins quand ils paient; les cachets astronomiques sont rares et incertains. Les vedettes sont sur le point de devenir accessibles à l'Opéra-Comique. Si la direction nouvelle peut en profiter, ce sera pour elle un élément de réussite. Pourra-t-elle s'attacher ces oiseaux migrants? Il n'y faut pas trop compter. D'abord, ils sont peu nombreux. Ensuite, à la première éclaircie, ils fileront vers d'autres climats. Leur succès, d'ailleurs, est, pour une bonne part, tributaire de leur inconstance. Certains ne sont exceptionnels que parce qu'ils sont rares. A partir du moment où ils deviendraient quotidiens, ils perdraient leur prestige.

LE RECRUTEMENT DE LA TROUPE

Reste le recrutement de la troupe. En dehors de la chance trop exceptionnelle de faire des découvertes et de voir naître de grands artistes, nous touchons normalement à la fin d'une période de transition. Les artistes importants qui tenaient les grands emplois avant la guerre, et dont la carrière s'était prolongée par la force des circonstances, malgré la diminution de leurs moyens, au delà des limites normales, ont disparu de la scène. Le trou creusé par la période de guerre s'est peu à peu comblé. Les jeunes artistes qu'il avait fallu former rapidement et jeter, trop jeunes et insuffisamment préparés, dans la mêlée, ont pris de l'expérience, des épaules et de l'âge. Ils sont maintenant à maturité. Ils se sont fait une réputation, le public les connaît et les aime. Ils forment des cadres excellents qu'il s'agit de renforcer par des admissions nouvelles. Certaines séparations, autrefois nécessaires, mais impossibles, deviennent possibles. Et, pour l'avenir, les artistes qui ont quitté le Conservatoire en ces dernières années, à Paris et en province, poursuivent un apprentissage nécessaire qui les prépare à

rejoindre leurs aînés, à se former derrière et à côté d'eux, pour recueillir leur succession. Le jeu régulier des compétitions, de la concurrence, des dons et des qualités professionnelles reprend toute sa vigueur. Il prend même une vigueur accrue, du fait de la condition difficile du théâtre lyrique en général. Deux générations d'artistes sont en présence, celle qui va de trente à quarante ans, parvenue au plein exercice de son art, celle qui va de vingt à trente, et, déjà, une troisième génération entre dans la carrière. Quand cette troisième génération sera entièrement sortie de l'enseignement, l'enchaînement nécessaire sera rétabli.

Dès maintenant, le recrutement devient plus facile pour un fond de troupe solide. Les poussées hâtives ne sont plus indispensables. Elles peuvent encore se produire pour des sujets exceptionnels. Elles ne sont plus, obligatoirement, ni une règle, ni une nécessité. Facilité qui a son avantage certain et qui permettra aux artistes, privilège qu'ils n'apprécieront peut-être pas à sa valeur, de prendre le temps d'acquérir de l'expérience et du métier avant de manifester l'ambition de chanter les rôles les plus importants du répertoire. Car l'exemple d'Edmond Clément, gravissant à force de travail, de persistance dans l'effort, de sûreté technique, les étapes qui l'ont conduit à un succès durable et à une maîtrise exceptionnelle, n'a guère été imité que par quelques trop rares artistes, justement conscients des nécessités de leur carrière. Pourtant, ceux-là mêmes qui n'avaient pas connu Edmond Clément auraient pu prendre modèle sur leur admirable doyen, Lucien Fugère, resté en activité et familier du succès à plus de quatre-vingts ans.

La direction nouvelle, on le voit, entreprend sa tâche avec de graves problèmes à résoudre et des améliorations indiscutables dans les obligations qui lui sont imposées. Il faut pousser plus loin les avantages qu'elle a obtenus. Il faut, à force de ténacité, de lutte, vaincre les résistances qui restreignent l'aide subventionnelle qui lui est consentie. Les circonstances budgétaires ne sont pas favorables. Le déficit commande l'économie. Il faut bien espérer que la misère présente s'atténuera. Quand le redressement financier du pays sera un fait accompli, l'État doit se préoccuper, avec une

générosité mieux éclairée, de ses théâtres lyriques. Et, pour qu'il n'oublie pas que la musique mérite sa sollicitude, une sollicitude au moins égale à celle des sports, il sera peut-être possible de lui montrer, par les enseignements de l'histoire, que le prestige de l'art musical a laissé dans le monde, au profit du pays, des traces glorieuses plus durables que celles du muscle.

Pour ma part, nettement, résolument, connaissant par expérience les difficultés de la direction de l'Opéra-Comique, ayant préconisé les réformes de réorganisation dont une part seulement a été réalisée, je souhaite ardemment la réussite de la nouvelle direction.

Il y a seize mois, en donnant volontairement une démission qui ne comportait ni manœuvre, ni calcul, qui m'apparaissait comme un acte nécessaire de conscience, j'écrivais à M. Mario Roustan, alors ministre de l'Instruction publique : « En ayant le triste courage de me démettre de mes fonctions, je pourrai peut-être servir l'Opéra-Comique, l'art musical et lyrique avec plus d'efficacité. Je disposerai au moins librement, d'une force et d'une volonté d'action qui s'useraient, à la longue, sans profit pour personne ni pour rien. »

Il y a seize mois, mon sacrifice fut isolé. Il n'a pas toujours été équitablement jugé. Maintenant, il commence à porter ses fruits. C'est l'essentiel. Les hommes passent, les œuvres et les institutions restent. Quand on a la raison pour soi, il faut donner au temps des délais pour le reconnaître. Il les a pris. Dans quelques jours l'Opéra-Comique va recommencer sa vie, sur des bases nouvelles, encore imparfaites. Le théâtre sera moins lourdement chargé, encore insuffisamment soutenu. Obtenir l'aide nécessaire qui lui fait défaut, c'est la tâche de demain.

La direction nouvelle aborde une tâche difficile, rude et dangereuse. L'homme qui l'assume est digne du risque comme de l'effort. Qu'il réussisse ! La bataille dans laquelle il s'engage se livre au nom de l'esprit, au profit du théâtre et de la musique, sous le drapeau de l'art. Dans un temps où, malgré la richesse de ses découvertes, la matière et l'ignorance nous oppriment trop souvent, il faut souhaiter, vouloir la victoire de l'intelligence.

GEORGES RICOU.

LE THÉÂTRE DE GOETHE

III ⁽¹⁾

LA FATALITÉ MORALE ET L'AFFRANCHISSEMENT DANS « IPHIGÉNIE »

Tout le drame d'*Iphigénie en Tauride* décrit une marche vers la liberté de l'âme, symbolisée par la Grèce. La misère de notre exil dans la servitude, c'est une fatalité à secouer. La preuve de notre affranchissement serait dans notre assentiment au destin, qui saurait y reconnaître la volonté divine, et par là sentirait son union avec Dieu.

Iphigénie elle-même, cherchant des yeux de l'âme les rivages du pays natal, sent comme un esclavage sacré qui la retient, et comme avec des liens de fer son âme enchaînée dans sa poitrine. Bien qu'elle y devine la volonté d'une divinité plus haute, ce n'est pas sans silencieuse résistance qu'elle y défère. Si le service des dieux doit être librement consenti, elle n'a pas atteint à cette cime; et le problème moral du poème est de se demander comment elle y atteindra.

Négligeons les savantes et souples préparations scéniques; cette bénédiction divine évidente qui accompagne Iphigénie, et sans laquelle elle aurait été immolée dès Aulis, et une seconde fois en abordant la terre barbare. C'est là un visible présage. L'affranchissement viendra. Mais il ne vient que de la collaboration intérieure. Le chef-d'œuvre de l'analyse est dans la part que Goethe fait aux origines pour y découvrir les promesses d'avenir. La race de Tantale est ici un symbole des faiblesses inhérentes à la condition d'homme. Le grand ancêtre que les

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 octobre.

dieux ont précipité de l'Olympe n'a pas manqué de noblesse.
Il n'a pas manqué à la prescription de l'hymne gothéen :

Que l'homme soit noble, secourable et bon!

Mais trop grand pour être Serf, trop purement humain
pour être le commensal du Dieu Tonnant, il a eu toujours
autour du front le bandeau d'airain des grands dominateurs.
Ce fut le lot de tous les Tantalides :

La prudente mesure, la sage patience,
Le dieu l'avait cachée à leur regard farouche...

De là la longue série de crimes accumulés par cette sombre
hérédité. La philosophie de Goëthe nous avertit que l'héroïsme
naît de la même noire racine que l'immoralité. Pour que
l'héroïsme s'épure, il faut que parlent les dieux en l'homme.
Ils ne parlent pas dans les cœurs orageux, comme Thoas, qui
croient les dieux sanguinaires. La plus émouvante prière qui
soit sortie de lèvres humaines est cette prière d'Iphigénie, au
clair de lune, où elle implore la déesse de ne pas lui faire
verser de sang :

Car les immortels aiment — les générations pullulantes et
bonnes des hommes. — Ils prolongent volontiers la vie fugitive
des mortels, — et pour un temps leur accordent et leur laissent
de bon gré — la douce contemplation de leurs cieux éternels, qui
les associe à leurs joies.

Ainsi Iphigénie sera purifiée par sa propre aspiration.
Quel hasard l'a fait naître de cette lignée farouche de Tantale?
Elle en est pourtant; et d'abord par l'amour qu'elle garde
à cette race maudite, et par la fierté qu'elle a de lui appartenir;
par l'énergie dont elle remercie les dieux et qui interdit à la
fille d'Agamemnon d'obéir jamais à l'injonction d'un homme;
enfin par la haute intelligence des Tantalides, qui est leur droit
véritable et héréditaire à la table de Jupiter, *geerbtes Recht an Jovis Tisch*. Si elle y ajoute cette prudence dans la mesure,
cette sagesse dans la patience qui faisaient défaut au grand
aïeul, dira-t-on que ce sont des vertus de femme? On n'était
pas en droit d'y compter chez la fille de Clytemnestre. C'est
par la réflexion qu'elle les a acquises et purifiées, et qu'est-ce
qui la faisait réfléchir? Sa destinée seule, le fait miraculeux

de survivre, lui a révélé que les dieux ne veulent pas de sang.

Il faut bien comprendre ici le spinozisme sentimental dont Goethe est plein toujours, bien qu'il ne l'épuise pas. Cette Artémis adorée d'Iphigénie est la Nature gouvernée par l'Intelligence. Aux yeux de l'intemporelle sagesse, il n'y a pas de mort.

Tu es sage, si tu vois le fond de l'avenir

Et le passé pour toi n'est jamais révolu (v. 545).

Devant l'Absolu, l'être fini n'existe pas. Il n'y a qu'une immense solidarité des êtres finis. Ils se tiennent comme un ensemble bien lié. Dieu les aime, parce qu'il les sait joints entre eux et à lui par l'existence intelligible où ils participent avec lui, et qui ne peut pas s'éteindre. Pour la conscience obscure seulement, il peut y avoir des raisons de haine; et sa haine vise à détruire l'objet détesté. Spinoza ne l'avait-il pas dit? Mais la haine absolue, la haine des dieux, est impossible, parce qu'elle supposerait la rupture de tous les liens entre le divin et les créatures. La longue durée des haines est la servitude, qui prolonge les barbaries. Si nous voulons imiter Dieu, commençons par ne pas verser le sang.

C'est l'expérience faite par Iphigénie le jour où elle a tremblé sous le couteau. De ce jour, elle a pensé qu'elle se devait de conserver la vie à tous ceux que le destin et des croyances barbares menacent, comme le jour où elle fut elle-même livrée à Calchas. La pitié qui se reconnaît dans la souffrance d'autrui n'est qu'une forme de la justice; et c'est le premier degré de la purification.

Elle facilite cette obéissance aux dieux qui est l'affranchissement dans sa forme la plus belle. Et là encore que de dangers! Quels aspects d'effroi ne peut prendre la volonté des dieux, quand elle se montre? Oreste paraît. Mais si les dieux, selon la croyance des ancêtres, ont exigé d'Oreste qu'il vengeât Agamemnon, n'exigent-ils pas maintenant d'Iphigénie qu'elle venge Clytemnestre? Voilà où se place la révolution intérieure qui va promouvoir à un palier plus haut le genre humain tout entier. Les dieux ont fait surgir le hasard énorme, providentiel, qui commandait à Iphigénie le fratricide sacré. Par un seul acte d'amour, elle décide de mettre fin à toute cette épouvante, d'accueillir, de sauver ce frère couvert du sang maternel et traqué par les Furies.

Il est bon de regarder de près cet Oreste, dont Goethe a fait la première âme guérie par Iphigénie. C'est peu de dire qu'il n'est pas abject. Ses amitiés prouvent sa valeur humaine. Sa véracité devant la prêtresse inconnue encore, son courage qui se sacrifierait volontiers et resterait la seule victime des barbares, s'il pouvait ainsi faciliter la fuite d'Iphigénie, attestent l'héroïsme foncier. Mais c'est un héros plongé dans cette extrême dépression où l'être sensible renonce à l'être et consent à sa propre destruction. Le remords lui dépeint son propre passé de couleurs de délire qui le déforment. Posons la question en termes aigus : Si Oreste se purifie par le repentir, la pièce est chrétienne. Répondons : Oreste ne se purifie pas par le repentir. Et admirons l'art qui mène à une crise cette âme pétrie d'énergie louable, mais aussi de toutes les angoisses qui, la défigurant à ses propres yeux, paralysent en elle l'amour, éteignent l'espérance au moindre moment d'oubli. C'est ici le secret d'Iphigénie. Guérir n'est pas faire oublier, mais faire comprendre. Elle sera la dernière Érinnye, mais son appel évoquera cette fois les dieux secourables.

La crise ne souffre pas une simple explication naturaliste. Quand Oreste entend l'appel d'outre-monde (*Es ruft! Es ruft!*), quand il plonge dans les profondeurs de la folie, qui lui fait prendre Iphigénie pour une Ménade assoiffée de sang, le sens de cette convulsion, d'où il sortira dans un épuisement sans nom, n'est pas un simple dédoublement de la personnalité. Il s'agit d'une descente aux régions du mystère, d'une initiation où l'on n'est pas admis sans le risque d'y laisser sa raison, mais où apparaissent les formes éternelles.

Car, pour ce visionnaire qui explore les Champs Élyséens, surgissent les Atrides, mais réconciliés : Clytemnestre au bras d'Agamemnon, Atrée devisant avec Thyeste. Entre les hommes aperçus sous l'aspect d'éternité, il ne subsiste plus de haine, mais seulement de l'amour. Quand nous nous saisissons à la source de notre être, il n'y a plus de distinction entre ce que nous sommes et ce qui nous fait être nécessairement. La béatitude est cette vision claire que nous aurions d'une nécessité entièrement comprise, c'est-à-dire dans ses lois. C'est là notre savoir de l'immortalité. Voilà pourquoi Oreste a la vision de toute son ascendance, mais lavée de ses crimes et réconciliée.

N'oublions pas ici un fait important. Un seul ancêtre

manque dans la série bienheureuse. Dans le mythe, il s'appelaient Tantale.

Malheur à moi ! les Tout-puissants
Sur son cœur de héros ont rivé des tourments
Cruels avec des chaînes d'airain que rien ne rompt (v. 1307).

De même, dans le « chant des Parques » d'*Iphigénie*, il apparaît exilé dans de profondes cavernes, et songeant à sa descendance chargée de forfaits, il hoche la tête. Cet ancêtre est la Faute initiale. Où est-elle ? Enchaînée à jamais. La faute meurt tout entière avec la passion. Celui qui n'a été que passion ne prend pas pied dans l'immortalité. Y a-t-il eu de tels hommes ? On ne le sait. S'il y a eu dans un premier aïeul un libre arbitre initial, une révolte pure, elle est pure négation. Elle n'existe que dans la relégation éternelle. Elle est rayée du monde, et, en ce sens, le drame de Goethe n'est pas chrétien.

Pourtant ce mysticisme païennement panthéiste souffre une retouche, quand s'achève la guérison d'Oreste. Elle s'achève par l'union intime avec Dieu. L'artifice du poète est d'élever Oreste à cette jouissance supérieure par intuition subite, sans démarche rationnelle, sans victoire conquise. Brusquement l'amour, le contact miraculeux d'Iphigénie, l'initie à la loi vraie. Ceci ressemble à la grâce chrétienne, à ce christianisme du moins qui parlait dans le poème des *Mystères*, et qui ressemble parfois à la philosophie de Saint-Martin, quand il parlera un peu plus tard, dans l'*Homme de Désir*, de la « femme pure, doux intermédiaire que la gloire divine a mis entre nous et elle ». Alors dans l'esprit d'Oreste il n'y aura plus de nuages. L'épouvante, l'angoisse, se fondront en pleurs de joie et de reconnaissance. Les Euménides retourneront au Tartare dont les portes seront refermées à jamais ; et ce sera le renouveau de la nature et de l'homme.

A ce point culminant du drame, l'affranchissement de l'âme semble acquis. Il faut cependant retourner à Iphigénie. La philosophie serait trop simple, si elle se résolvait en cette simple effusion d'amour. La transformation intérieure exige d'être consolidée par un effort d'intelligence.

Certes, ce frère auquel les dieux, par le contact d'Iphigénie, ont révélé leur loi, mérite plus que jamais d'être sauvé. Mais pour la douce thaumaturge de cette guérison miraculeuse,

voici d'autres trances, des périls sans nombre, un souci qui la ballotte entre l'espoir et la terreur. Pour sauver cette chère tête d'Oreste, ne faut-il pas abandonner l'œuvre accomplie en Tauride; laisser dans sa barbarie tout un peuple qu'une mansuétude nouvelle, apportée par Iphigénie, allait humaniser? Longue fluctuation de l'âme. Spinoza l'avait décrite. Mais il n'avait pas connu cette admirable nuance, que Goethe puise dans sa connaissance du cœur : la fermeté douce que donne à Iphigénie, dans son doute même, sa dignité de femme. Car il est d'une femme de ne pas douter, quand il s'agit de sauver des vies humaines.

La grande tentation, c'est celle du mensonge, inévitable selon les prévisions de l'humaine prudence. S'il faut sauver Oreste et rapporter en Grèce la statue de l'Artémis de Tauride, il faut le prétexte de la lustration dans la mer de l'image divine; il faut mentir sur les rites sacrés; faire du sacerdoce un prétexte destiné à couvrir des calculs de ruse. Est-ce licite? n'est-ce pas la force des choses, comme le dit Pylade?

Tu refuses en vain, car la nécessité
Ordonne d'une main d'airain; son signe grave
Est la suprême loi, qui courbe jusqu'aux dieux (v. 1680).

Ainsi la purification par le pardon, qui semblait acquise, serait ternie par l'imposture, s'il faut tromper Thoas et le payer de ses bienfaits par cette infamie. Une éternelle malédiction semble renaitre qui souillerait à jamais le grand pardon accordé à tous les hommes. Il faut admirer sans réserve ici l'enseignement de Goethe. Il croit à une pureté morale infinie contenue dans l'intellectualisme. A la résolution intérieure de la divine douceur s'ajoute celle de la pure vérité. Iphigénie n'opposera à Thoas qu'une fermeté inébranlable, mais désarmée et véridique. Elle ne cachera rien au roi de son dessein. C'est peut-être appeler le danger mortel, anéantir la dernière chance. Il y aura peut-être, dans le sanctuaire, cette bataille corps à corps contre un ennemi prévenu. Les Grecs sans doute ont pour eux l'épée d'Agamemnon, et la jeunesse de Thoas est bien inexpérimentée. Mais il ne faut à aucun prix en venir à cette épreuve sanglante. L'héroïsme d'Iphigénie, plutôt que de consentir à un triomphe par l'épée, accepte la défaite, la

captivité et la mort ; et elle repousse une réussite par la ruse, pour sauver son âme de la trahison.

Quand Thoas approche avec les siens, elle fait remettre au fourreau le glaive d'Oreste. L'affranchissement est dans la force d'âme contagieuse que donne la vérité. Cette force obtient qu'on accède à sa prière sans répugnance. Iphigénie quittera ces bords de Tauride avec un geste de bénédiction et des pleurs. Elle emporte non la rancune du roi, mais son approbation mélancolique, enfermée dans le plus concis des adieux et le plus chargé de douleur. Ceci toutefois n'est encore que la pensée de Goethe, transposée dans la sentimentalité la plus forte et la plus tendre ; et en art, la pensée et le sentiment ne sont encore qu'une matière. Cette matière, il s'agit de la mettre en forme. Cette sentimentalité pensante, il faut en faire une tragédie.

L'ÂME CLASSIQUE DE LA TRAGÉDIE D'IPHIGÉNIE »

On appelle tragédie une forme d'art destinée à montrer l'essence des âmes dans sa pureté. Les cimes de l'existence humaine, atteintes dans un moment terrible de clairvoyance et de résolution, sont le seul thème qu'elle choisisse. Elle laisse à la poésie lyrique la description des états d'âme fugaces ou les grands élans collectifs, les tendres plaintes, les pleurs ou les vaticinations. Elle abandonne aux genres narratifs toute la peinture des milieux, des obstacles, des accidents fortuits où se meuvent des âmes incomplètes, que les circonstances poussent et qui jamais ne les maîtrisent.

La tragédie fait apparaître une âme humaine dans sa perfection, en la soumettant à une souffrance poussée jusqu'à la torture. Cette âme prend conscience d'elle-même dans une crise où elle apparaît dans sa nature la plus intime, dans son essence infrangible, qui jaillit miraculeusement d'un tourment qui la révèle à elle. Une telle crise est seule propre à lui découvrir sa moralité, sa justice propre, sa qualité la plus profonde. Chimène a pour essence intérieure d'être la pure amante. Mais quand pourra-t-elle en faire l'aveu ? Quand le roi même a annoncé la mort de Rodrigue.

Enfin est Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.

Les tragédies de Racine sont d'ingénieux appareils à supplicier les âmes, afin de leur faire rendre leur son le plus intérieur dans un grand cri. *Andromaque*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, font avancer leurs héroïnes ou leurs héros à travers des tortures où se prépare enfin un renoncement qui montrera à nu leur qualité profonde. A ce compte les drames classiques de Goethe sont d'une facture toute française. Ils égalent le plus fort Corneille, surtout le meilleur Racine ; mais, plus rapprochés de nous par une hauteur de pensée plus moderne et par une tendresse mystique approfondie, ils nous saisissent davantage le cœur. Sans Racine pourtant ils seraient inconcevables.

Ainsi Iphigénie est destinée à être saisie avec des serres de vautour. Des souffrances s'amoncellent, qui lui tirent un long gémissement ; et, à la fin, elle en vient à douter des dieux, elle la prêtresse. Dans sa conscience comment alors rétablir leur image obscurcie, quand s'est éteinte l'espérance dont elle vivait, celle de faire un jour, d'un cœur et d'une main pure, la lustration de sa demeure natale et de l'asile sanglant qui l'a accueillie ?

On pourrait démontrer que les procédés de forme dont se sert Goethe sont ceux de Corneille et de Racine. Une exposition exacte ouvre une claire perspective sur les conflits du temps passé, sur les conflits futurs, enfin sur l'obscurité présente de l'âme obligée de dissimuler et qui, dans cet effort, a épaissi sur elle-même des brumes qu'elle ne réussit pas à dissiper. Les procédés extérieurs qui viennent faire la lumière sont agencés pour augmenter le tourment. Des messages morcelés comme dans *le Cid*, dans *Horace*, dans *Andromaque* complètent peu à peu une information dont chaque parcelle ajoute à la douleur. Ce n'est pas tout que de savoir le passé des Atrides et de le révéler à Thoas, quand on est Iphigénie. Pylade apporte sa provision de nouvelles terrifiantes : la chute de Troie, la mort d'Achille et d'Ajaj ; et la mesure n'est pas comble. Il faut apprendre encore la mort d'Agamemnon, et le crime de Clytemnestre, auquel Iphigénie n'est pas étrangère, puisqu'il a été amené, pour une part, par le ressentiment d'une mère dont on a immolé la fille. Il faut apprendre que cette mère est elle-même assassinée et l'apprendre par le parricide lui-même, ce frère, attendu comme un libérateur, et qui vient, couvert de

sang, maudit des hommes et des dieux, et aspirant à la mort.

Il convient d'ajouter maintenant que la tragédie ne se réduit pas à ce cheminement à travers les obstacles, les malédictions divines, jusqu'à un faite où la fureur des Titans, ses ancêtres, se réveille dans la calme Iphigénie elle-même et jusqu'à la révolte contre les dieux de la plus pure des prêtresses. Elle nous mène à une croisée des chemins où tout se décide. On ne comprend rien à aucune tragédie, tant qu'on n'a pas repéré ce carrefour, où le héros ou l'héroïne sont mis en demeure de choisir.

Ils choisissent entre des idées, auxquelles ils se dévouent, ou, comme on dit, entre des *valeurs*, puisqu'ils révèlent leur qualité intérieure. Mais, ce faisant, ils font choix entre des fatalités ; car chacune de ces idées a une irrésistible puissance. Nous subissons cette puissance fatale des idées, précisément quand nous la méconnaissons, et comme notre choix consiste toujours à en méconnaître une, il consomme notre destin.

Voilà longtemps que cette analyse a été faite par Hegel et Richard Wagner à propos de quelques grandes tragédies antiques, mais surtout l'*Antigone* de Sophocle. Plus près de nous, un nouveau poète dramatique, Paul Ernst, a eu raison de dire que la loi du *carrefour tragique* est la loi même de la tragédie française ; et c'est pour ressusciter cette tragédie, comme une œuvre particulièrement forte et belle, qu'il y a insisté.

On voit nettement la croisée des chemins, où Sophocle a placé son Antigone. Le citoyen qui fait la guerre à sa propre cité natale, mérite la mort et la privation de sépulture. C'est le devoir civique. Mais les survivants de la famille du mort lui doivent des funérailles rituelles et un tombeau. C'est le devoir religieux. Dans Sophocle, Créon représente l'exigence de la cité ; Antigone, l'exigence de la religion. Le poète était libre de choisir son héros. Il pouvait choisir Créon ; et il aurait construit le drame de la cité imposant sa loi, peut-être contre une révolte de prêtres et de femmes, où Créon succombait. Il a préféré choisir Antigone, faible et seule. Il a voulu que, pour ensevelir son frère, comme le prescrivent les lois divines plus vieilles que toute loi civile, cette vierge engageât seule la lutte contre les colères de la cité tout entière en armes. L'émotion de ce drame nous ressaisira tou-

jours, alors même que nous ne pouvons plus croire aux fatalités religieuses des Grecs. Antigone est au carrefour entre deux devoirs, et elle sera écrasée par l'un pour avoir choisi l'autre. Ainsi la pure qualité de sa piété aimante pourra apparaître; et c'est avec un attendrissement sans mesure que nous voyons se refermer la tombe où elle est murée vivante.

Or, c'est sur ce modèle que sont construites toutes les vraies tragédies. Laissons parler seulement nos souvenirs les plus vieux. Chimène dans *le Cid* est placée entre l'amour et le devoir. Venger son père est son devoir de fille. Aimer Rodrigue serait sa destinée de femme. Le carrefour tragique est, pour elle, de choisir entre la consommation lente par le chagrin, et le bonheur vulgaire dans le déshonneur accepté. Espagnole de grande race et cornélienne, comment hésiterait-elle ?

Horace de même n'est-il pas placé entre son devoir de Romain, et ses sentiments de frère et d'époux ? C'est un conflit intérieur que sa dureté romaine peut masquer, sans qu'il cesse d'être le contenu même de la pièce; et le tourment l'en obsède jusqu'à l'acte désespéré où il tuera Camille. Toutefois, Corneille, une fois assurée la qualité de ses héros, sait s'ingénier pour qu'ils ne tombent pas dans l'embûche mortelle que le destin leur tendait, à moins qu'une dernière illumination mystique leur fasse chercher le martyre.

L'Iphigénie de Goëthe a une telle structure française. Restera-t-elle la vierge immaculée, à qui parlent des dieux plus hauts que les dieux connus des autres hommes ? Ses sentiments de sœur l'induiront-ils à un compromis ? La solitude de la femme, de l'exilée, lui fera-t-elle accepter l'offre de partager un trône, où elle pourrait être bienfaisante ?

Il n'y a d'issue que par l'*illumination*. C'est ce que pensait le mysticisme de notre vieux Corneille. La tragédie définit un rapport entre l'âme et son destin, car son destin la juge. Elle n'est grande que si elle accepte la mort. Il lui faut, dira de même Goëthe :

Pousser jusqu'à la mort son œuvre commencée,
Bis in den Tod treiben Alles Begonnene.

Alors elle s'éveille, se détermine, miraculeusement. Mais elle perd son moi temporel avec tout son sang, au

moment où elle l'a posé devant sa conscience dans sa pureté.

Cette loi dure et cette extrême exigence, faut-il remarquer une fois de plus que nos grands tragiques ont essayé de l'éluder ? Le renoncement de Cinna, d'Auguste, est trop présent à notre mémoire. Une inspiration de divine clémence parachève en Auguste la maîtrise de soi ; et elle fond en dévouements les haines coalisées contre lui. Pour cela il faut croire à un « grand moteur de belles destinées » (*Cinna*, acte V, 3). Cinna reconnaît bien les signes divins :

Le ciel a résolu votre grandeur suprême.

Livie, quand elle apportait son conseil si féminin de clémence, sentait

Qu'une céleste flamme

D'un rayon prophétique illuminait son âme.

Et les dieux exigent, quand ils l'ont rendu possible, le dénouement qui épargne le sang. Dans Racine, le renoncement de Mithridate, d'Atalide, de Bérénice, procèdent de la même illumination. Ainsi dans l'*Iphigénie* de Goethe vient-il un moment où tous les mystères se dévoilent. L'oracle ambigu qui a failli mettre toutes les âmes au bord de l'abîme découvre son sens vrai ; il n'y a plus qu'à dire :

Et mon cœur à présent a pleine certitude,

Gewiss ist nun mein Herz (v. 2081),

pour que l'apaisement des passions mortelles, la lustration intérieure, amène l'adieu qui ne versera pas de sang.

« TORQUATO TASSO »

Autrefois, à l'époque de Kuno Fischer (1890), il était séduisant et peut-être facile d'écrire un beau livre sur *le Tasse* de Goethe. Il n'y fallait que l'extraordinaire ingéniosité, la clarté toute française et le tact délicat du grand historien. On se demandait si dans le *Tasse* actuel on ne découvre pas les sutures d'un drame plus ancien, d'un *Ur-Tasso*, qu'une opération chirurgicale hardie réussirait à découper, sans le léser, dans les tissus vivants du drame définitif. Un rapprochement des *Tagebücher*, récemment parus au jour, des lettres, des faits

biographiques relatifs au voyage d'Italie, découvrirait que ce *Tasso* original, commencé le 30 mai 1780, abandonné, repris maintes fois, a dû différer beaucoup du *Tasse* définitif. La source unique de Goëthe, la biographie du Tasse par Manso (1634), a été complétée depuis par la lecture de l'abbé Serassi (1783). On a pu démontrer que le *Tasse* d'aujourd'hui a été composé à rebours, en commençant par l'acte IV et V, que Goëthe a dû écrire entre son départ de Rome et son retour à Weimar.

Ces recherches merveilleusement conduites ne nous laissent pas indifférents. Il faudra toujours y revenir comme à un chef-d'œuvre de méthode. Mais elles donnent l'impression d'un fini qu'on ne peut dépasser. Personne ne peut se risquer à renouveler cet exposé.

Ce premier drame du *Tasse* n'offrait aucun personnage du nom d'Antonio; et c'est donc la complication principale du drame actuel qui faisait défaut. Peut-être y avait-il un autre adversaire du Tasse, un sophiste haineux, de nom inconnu aujourd'hui, une sorte d'Iago shakespearien et subalterne, un chenapan cynique, comparable au Carlos de *Clavijo*. Le noyau de l'*Ur-Tasso* aurait été la tragédie du Tasse et de la princesse Léonore d'Este. L'exigence passionnée d'un werthérisme plus désespéré se serait heurtée à une affectueuse résistance. La princesse était un idéal de beauté morale, qui attache le pur amant de la perfection, mais aussi qui le juge et l'anéantit, s'il est méconnu dans sa pureté. Le reste aurait été une intrigue basse, qui a laissé quelques traces. Le Tasse trébuchait dans cette intrigue. Mais la pièce n'apportait pas encore son jugement le plus sévère, la justification du réel devant le rêve.

Il s'agit aujourd'hui de comprendre la pièce achevée, telle que Goëthe nous l'a livrée, non sans quelques regrets. Nous ne nous demandons plus ce qu'a pu être un *Tasso* sans Antonio, mais quels embarras, puis quels ravages produira l'arrivée subite de ce vieil ami oublié, grand seigneur qui vient de s'illustrer par une mission difficile, et qui trouve sa place dans l'affection et dans l'admiration de la cour de Ferrare et de ses femmes les plus exquises, occupée par un intrus, de médiocre qualité, obscur hier encore.

Le vieux problème werthérien des droits anciens qui barrent la route au mérite est posé à nouveau. Il est le problème du temps d'avant et d'après la Révolution. Goëthe en est

fasciné, et il le recherche. Sa tentative nouvelle offre une difficulté aussi grande que les précédentes, car elle suppose un renouvellement de toute la langue poétique. *Götz* avait acclimaté dans la poésie le langage des gens de basse condition, et aussi le langage spécial des reîtres ou des basochiens. Les drames bourgeois de Goëthe, quoique plus tendres et plus mêlés d'élans lyriques, n'innovent pas sur le style de la haute comédie de mœurs, créée par Lessing dans *Minna von Barnhelm*, haussée jusqu'à la tragédie en prose dans *Emilia Galotti*. Le *Tasse* de Goëthe idéalise le langage de cour. Depuis les Français du *xvii^e* siècle, aucune création aussi difficile n'avait été réussie. *Iphigénie* même avait des modèles, qu'elle dépasse. Le *Tasse* n'a rien qui lui soit strictement comparable. Le recul, qui situe le drame en pleine Renaissance italienne, rend plus intelligibles certaines conventions. Mais le miracle est grand de cette langue courtoise qui, sans euphémisme, avec un naturel qu'on dirait d'hier, et en termes qui seront toujours le modèle du bon ton, déroule sa casuistique amoureuse ou politique, sait traduire les faits pathologiques sans réalisme, et engager les altercations les plus graves sans passer la mesure de ce que supporte la bonne compagnie. Ce Belriguardo, près de Ferrare, est un Weimar stylisé, qui a appris la meilleure langue des poètes de Versailles, avec cette chaleur plus grande qui vient de ce que les sentiments comme les personnes sont plus rapprochés de nous.

C'est dans une langue aussi nuancée que pouvait apparaître, comme l'a remarqué Hugo von Hofmannsthal, cette gêne amenée par le retour inattendu d'Antonio Montecatino. Ce ne sont que des compliments tournés avec agrément, de délicates flatteries un peu réticentes, des silences, et enfin tout ce qu'il faut pour témoigner d'une légère infidélité à celui qui, chargé d'une mission lointaine, s'en est acquitté avec trop de conscience pour n'être pas un peu oublié. Dès qu'il paraît, c'est une deuxième tragédie qui se noue à la première. Tous les drames de Goëthe sont à double révolution, en sens inverse. On l'a vu pour *Götz*, pour *Egmont*, pour *Iphigénie*. *Faust* serait-il le drame mystérieux qui renouvelle et agrandit la *Tempête* de Shakespeare, si à l'explication avec les dernières

(1) Hugo von Hofmannsthal, *Unterhaltung über den Tasso von Goëthe* (Prosaische Schriften, t. II, 1907).

puissances qui mènent le monde ne s'enroulait la tragédie de Marguerite ou la tragédie d'Hélène ? Le *Tasse* ne pouvait se compléter, tant qu'il se réduisait à la tragédie d'un impossible amour. Il y fallait aussi le conflit avec l'entourage, cette impossibilité de vivre avec les hommes d'action, qui prépare l'irréparable catastrophe. Le drame se meut par deux forces. Le drame primitif ne disait que l'attrait qui rattache le poète à une angélique apparition. Le drame actuel y ajoute la répulsion entre le Tasse et Antonio. L'altercation prolongée avec Antonio fait entrevoir un rapprochement lointain. La mystique attirance entre le Tasse et Léonore d'Este aboutit à l'éclat d'une irréparable rupture. Les deux malentendus mènent à une catastrophe mentale, qui peut-être sera sans guérison.

Quand on cherche dans le Tasse les traits de Goethe, on n'a pas tort. Il a été écrit là-dessus des pages d'une critique qu'on ne peut dépasser. Il n'est plus temps de les récrire. On reconnaît Goethe dans le Tasse, comme on le reconnaît dans l'Oreste d'*Iphigénie*, ou mieux encore dans *Werther*. Mais on le reconnaît tout autant dans le raide et supérieur Antonio. On a cherché à ce grand seigneur des modèles weimariens, le ministre Fritsch, le comte Görz, qui tous deux ont eu de l'aversion pour Goethe. Mais Goethe revenant d'Italie produisait l'effet de cet Antonio. La froideur de son attitude étonnait et blessait. Il se retranchait dans une réserve nouvelle, gardait ses distances. Plus d'un, accueilli jadis dans sa familiarité, était tenu à l'écart. Il sortait de cette réserve pour serrer la main à Schiller. Mais il ne se donnait plus à tous, sans compter.

La vérité est que *Tasso* bénéficie de toute l'expérience de Goethe. Il décrit les dangers dont Goethe a parfois senti l'obsession mauvaise, et contre lesquels il s'est mis en garde. *Werther* était la monographie de l'adolescent allemand de 1772, si sensible, si révolté et si fragile ; et le mal du siècle s'est aussitôt révélé européen. *Tasso* reprend cette analyse sur un homme fait, déjà riche d'œuvres, mais incapable de vivre hors de son rêve. État d'âme morbide, trop général, et qui prépare des paroxysmes redoutables. On l'avait vu par J.-J. Rousseau. On le reverra peu d'années après, dans Novalis, dans Hoelderlin, dans Kleist, dans Clemens Brentano, dans Th. A. Hoffmann, dans Zacharias Werner. La catastrophe mentale n'en épar-

gnera aucun. *Tasso* est l'image visionnaire de cette menace, que Goethe sent planer sur toute cette époque, et sur lui-même. Il la décrit dans un style qui fait deviner la réalité pathologique, sans l'exprimer. Racine seul avait su dire avec cette discrétion les délires de Phèdre, les appétits juvénilement monstrueux de Néron, les suspectes velléités d'Agrippine, la démence d'Oreste. Le naturalisme contemporain aurait fait de cette déchéance du Tasse un tableau clinique répugnant. Or, un naturalisme commençant avait envahi les poètes de *Sturm und Drang*. Goethe, après avoir été leur complice, revient aux classiques français, qui gardent de la passion la forme seule.

Il nous montre savamment la croissance de cette névrose. L'esclandre récent avec Antonio réveille les souvenirs de tous les témoins. On se rappelle à présent les manies qui annonçaient le grand accès. On n'oublie pas ses rêveries de promeneur solitaire, si choquantes dans un siècle d'une si parfaite sociabilité ; la mauvaise éducation de l'enfant gâté qui comptait sur l'indulgence de tous et répondait avec un dédain incivil aux avances les plus courtoises. Caprices tolérables chez un adolescent. N'y a-t-il pas quelque astuce et une insupportable simulation à prolonger dans l'âge mûr ces enfantillages qui appellent à son secours l'obligeance apitoyée des hommes et des femmes ? Combien de fois Tasso les récompense par sa bouderie, et, après la bouderie, par des scènes furieuses !

Peux-tu nier, dira Antonio à Léonore Sanvitale, que, dans le moment de la passion, il n'ose contre le prince, contre la princesse elle-même proférer de blasphématoires outrages ? (v. 2142).

N'est-il pas vain de son corps, de sa toilette, comme une femme ? Sa fantaisie ne connaît de mesure en rien ; et sa vie dérégulée, adonnée à la gourmandise, aux boissons fortes, qui le privent de sommeil, ne peut que nourrir son hypocondrie. C'est pourquoi ses nerfs surmenés peuplent de cauchemars ses nuits, le livrent à une mythomanie inventive d'effroyables romans où d'imaginaires persécuteurs interceptent ses lettres, entrent chez lui par effraction, le menacent du poignard et du poison (v. 2926).

Un tel homme exige de tous ceux qui l'entourent une longue patience. Or non seulement on le tolère ; mais on le

choie. Comment mérite-t-il ces indulgents égards ? Mais qui, si ce n'est lui, donne l'impression du génie ? Une lumière émane de lui, qui se répand sur tout ce qu'il touche. Il est initié aux profonds accords naturels. « Ce que l'histoire nous offre et ce que nous tend la vie », aussitôt son cœur l'accueille et son esprit l'élabore. Enthousiaste comme un enfant, il est aussi le voyant qui dépasse le présent, pour atteindre aux régions immortelles.

Je vous parais absent ; je ne suis qu'en extase (v. 561).

Et c'est dans une telle extase que, mêlant les rêves de la chair aux contemplations du pur platonisme, il ose le geste qui détruit à jamais sa vie. Est-ce un acte de vésanie ? Il est bien difficile de faire croire à un public français qu'il y ait un irréparable outrage de la part d'un poète à serrer dans ses bras une princesse. La société d'après la Révolution témoignera toujours de la sympathie à Ruy Blas amoureux de la Reine. Le baiser du Tasse sur le front de Léonore d'Este ferait éclater en applaudissements le parterre, et c'est pourquoi la pièce, si uniquement belle, paraît impossible à jouer sur un théâtre français. On interromprait par un effet comique la scène où va sombrer une grande intelligence. Qu'on ne s'y trompe pas ! C'est pour ménager les spectateurs que le duc Alphonse d'Este, à l'acte V, ne fait pas entrer les gardes pour mettre les menottes au poète délirant. Mais faut-il tenir pour des courtisans serviles ceux qui sont abasourdis de l'événement « monstrueux » que leurs yeux ont vu, et qu'ils n'ont pas su empêcher ? Cela nous oblige à bien saisir le caractère de la princesse.

On en a disserté beaucoup, personne avec plus de délicatesse que Hugo von Hofmannsthal. Il imagine un jeune couple d'esthètes très cultivés, qui ont vu Kainz, au Burgtheater de Vienne, jouer l'un de ses rôles les plus grands, le Tasse. Après dîner, on discute de ce drame dont le sujet peut-être est irréprésentable. Une jeune femme invitée fait en rougissant cet aveu :

« Ah ! cette princesse, je ne l'aime pas ! Tant qu'elle parle de ses maux, de sa vie manquée, on la supporte ; oui, comme on supporte une malade ; et ce n'est pas encore, il s'en faut, de la

sympathie... Mais sa façon de parler au Tasse amoureux est loin d'être plaisante; sa façon de parler de lui, simplement affreuse :

Je l'ai poussé, et il s'est donné tout à moi.

Avec quelle ferveur, il s'est livré entier!

Quel ton! Voilà une Altesse qui parle comme une gouvernante bel esprit... Avec cela, elle ne sait pas ce qu'elle veut... Que veut-elle? Que ne veut-elle pas? Mettre des couronnes sur le front des gens, leur faire des déclarations à demi voilées. Puis tout à coup :

Pas un geste de plus, Tasse! Il est des choses

Qu'on a le droit de saisir avec passion.

Mais d'autres, c'est seulement par la mesure

Et le renoncement qu'elles peuvent être nôtres.

De ce nombre est, dit-on, l'Amour, songes-y bien!

Goûte cela qui voudra. Je la déteste. Je la déteste.»

Voilà une vive attaque ; mais on conçoit qu'on puisse présenter un plaidoyer, comme fait l'autre couple d'Hofmannsthal.

Éléonore d'Este est digne de pitié, parce qu'il ne semble pas y avoir pour elle de place dans le monde. Elle n'est pas forte et aimable comme Dorothée; elle n'est pas aimable dans sa faiblesse, comme Odile; comment gagnerait-elle les cœurs? Elle n'existe qu'en s'effaçant. Son jeune cœur connaît déjà le calme étrange, la sympathie toute clairvoyante des plus sages vieillards. Sa vie a été un tissu de douleurs; et elle ose dire « que l'univers est beau »! Savoir à son âge que la souffrance est salutaire, que le bonheur est fugitif, et refléter le monde comme une onde transparente reflète sa rive, c'est toute sa vie ignorée. Elle est comme une Vestale romaine, mais sans licteurs. Elle obéit à des lois non moins sévères; ce ne sont pas celles de la cité seulement, mais celles de son âme, secrètement sanctifiée par la douleur. Qui ne sent que toute cette cour d'Este perdrait sa parure, et jusqu'à sa raison de vivre, si cette pure flamme s'éteignait? Le Tasse n'a pas compris qu'il portait la main sur le secret même de Ferrare, et sur tous les biens les plus invisibles des hommes, le jour où il

oubliait que l'amour de la princesse lui était donné sous la condition du renoncement. Alors il ne lui reste que la folie, dont un accès éclate sous nos yeux.

* * *

De cette affabulation, qui témoigne d'un werthérisme renforcé, comment tirer un drame? La tragédie française fournissait seule une machine à supplices assez cruelle. Sous ces dialogues d'une marche si chantante, d'un contre-point si étudié dans l'alternance des mouvements contraires, devinons l'engrenage serré, qui à chaque avance du mécanisme, enfonce une pointe dans la chair des victimes. Celui-là n'a pas tort parmi les commentateurs allemands (c'est Steinweg) qui a dit que *Tasso* est composé sous l'influence de la *Phèdre* de Racine.

Sans doute le problème est inverse. *Phèdre*, c'est « Vénus tout entière à sa proie attachée »; et cette proie est une femme grande par le caractère, mais qui souffre d'une terrible hérédité. Éléonore d'Este est la Vestale, qui toutefois apprend un jour qu'elle est femme. Dans les deux drames, c'est une confession lente qui livre finalement le secret de l'amour refoulé. On apprend tout ce qui pèse d'avance sur deux existences royales et condamnées. De quel triste augure sont pour *Phèdre* les égarements de Pasiphaé, sa mère, et la séduction de sa sœur Ariane! Ainsi la princesse de Goethe ne se promet pas une vie plus heureuse que Renée de France ou que la belle et magnanime Lucrèce, duchesse d'Urbin, sa sœur.

Éléonore, comme *Phèdre*, subira sa destinée. Son sentiment, pour être d'une autre nuance, ne sera pas moins soudain. Elle ne dira pas comme *Phèdre*, songeant à la première rencontre d'Hippolyte :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.

Les vœux d'Éléonore n'appartiennent pas à la terre. Le poète que sa sœur lui a amené le jour de sa guérison providentielle, lui a paru un envoyé de Dieu; et elle en a gardé dans son cœur l'ineffaçable image :

Il m'a fallu l'aimer, parce que par lui ma vie

Est devenue une vie, que je n'avais pas connue (acte III, 2).

La nostalgie des lieux hantés par son héros la remplit comme Phèdre. Elle cherche sous les lauriers et les myrtes ses sentiers familiers.

A mesure que les deux situations se dévoilent, les deux tragédies se ressemblent mieux. Ce n'est pas sans raison que Goëthe a pris exemple sur ce que Racine a conçu de plus fort et de plus tragique. L'amour de Phèdre se consumait d'une fièvre résignée devant le jeune guerrier chaste qu'elle croyait insensible à l'amour. Quand elle apprend qu'elle a une rivale, cette délirante passion se soulève en elle fougueusement. Car elle s'était méprise sur le cœur d'Hippolyte ; et de là l'immense dissonance qui dénoue la pièce dans l'épouvante. Chez Goëthe, la princesse obéit à une illumination mystique, d'une égale soudaineté. Mais celui qu'elle idéalise, parce qu'il s'offre à elle dans cette gloire où son propre rayonnement se confond avec le rêve dont il est l'objet, n'est que trop attiré vers elle. Et la catastrophe est amenée par ce malentendu entre l'amour céleste et l'amour profane. Vieux thème que les peintres italiens, un Titien, un Giorgione, avaient souvent choisi. Chez Goëthe, il y a là une profondeur de cœur qu'il ne nous avait pas encore ouverte : la femme révélée dans sa *qualité pure*, qui serait amour sans addition de passion humaine. Toutefois cela même se conçoit-il ? Il y a des moments où la princesse en doute, devant sa confidente Léonore Sanvitale.

Je devais mieux cacher, et même devant toi,
Combien faible je suis, et dans quelle langueur !

Il se peut que l'amour du Tasse ait discerné quelque chose de cette faiblesse.

Voici donc les deux personnages, Éléonore menée insensiblement, le Tasse amené par brusques saccades, au carrefour tragique, où il faut se décider pour sa qualité propre. Ce choix, quel qu'il soit, on sait qu'il entraînera la mort. Deux tragédies seront miraculeusement emboîtées l'une dans l'autre, celle de la princesse, et celle, à double révolution elle-même, du Tasse.

Pour Éléonore, il s'agit ou de rester la pure platonicienne ou d'obéir à la révélation de l'amour. Si elle est amoureuse, elle cesse d'être elle-même, d'être idée et renoncement ; elle abandonne sa propre essence. Elle mourra gémissante,

dans la consommation où la laissera son rêve, comme une Ariane blessée qui aura elle-même forcé à fuir son ravisseur. Si elle n'est que la Psyché ailée qui n'accepte pas d'être effleurée par un Éros de chair, et dont on ne conçoit pas même qu'elle soit une épouse, elle doit repousser tous les hommages trop osés, ces brûlantes déclarations, ces sonnets, que son poète attachait pour elle aux buissons de Belriguardo, comme des fleurs. Dans les deux cas, elle se sépare de celui qui lui a révélé l'amour, pour en préserver la pureté; et il faut redire pour elle : *Scheiden ist der Tod*.

Pour le Tasse, il s'agit de savoir s'il est poète ou s'il est homme d'action. S'il vit dans le siècle, à la cour, s'il se mêle aux ambitieuses visées des diplomates ou des princes, il doit apprendre l'art de s'y conduire, le tact qui ne passe aucune mesure. Le courtisan sait qu'il faut ménager. Il ne se querelle pas avec les puissants. Il sait à quelles femmes porter ses hommages; et ce ne seront ni des princesses du sang ni des esprits purs. Mais il ne vivra pas avec les héros du temps passé. Il n'écrira pas la *Jérusalem délivrée*. Il ne cherchera pas l'immortalité par la poésie. Il ne sera pas le Tasse.

Ou bien, il sera poète. Il croira que les princesses lointaines sont faites pour être aimées comme des femmes. Il croira que les Clorindes du poème peut-être vivent parmi nous. Il s'apercevra que le monde réel est dur à qui le méconnaît. Car le réel a sa logique, comme le rêve a la sienne. Le réaliste ne se trompera pas sur le monde, mais sur la poésie, ce qui n'a pas d'importance, puisque la poésie n'est qu'un jeu divin. Le poète se trompe nécessairement sur tout ce qui n'est pas le songe; et, en suivant le songe, il rencontre à chaque pas la réalité qui le broie. Toutefois cette lutte contre le réel le découvrira à lui-même. Et par ce miracle qui fait de toute tragédie une lustration de l'âme, où elle s'affirme dans la mort, il préférera sa ruine certaine. Car il lui reste le don d'immortaliser la douleur, dùt-il en souffrir jusqu'à la démence. Après quoi il consentira à gravir sous le froc les ruelles de Naples, à être ce pèlerin aux yeux creux qui va finir ses jours au cabanon de San Onofrio.

Comment lire dans les derniers vers une réconciliation des adversaires qu'on y a si souvent cherchée? Le Tasse sent trop bien son naufrage. S'il tend la main à Antonio, c'est là

un de ces dénouements conciliants à la Corneille que Goëthe préfère. Nulle part on ne voit que le poète ait appris de l'homme d'action son art de vivre, ou que l'homme d'action ait accepté le songe du poète. Chacun a suivi sa loi intérieure; et du conflit avec le monde le poète est sorti vaincu, tandis que l'autre victime est la femme sur laquelle il avait jeté les yeux. L'Intelligence pratique offrant son secours au Rêve, ce n'est qu'un tableau vivant, une apothéose d'opéra comme celle de Claire apparaissant dans la prison d'Egmont, ou la pensée de la Liberté dans la prison de Gœtz. La destinée ultérieure de l'humanité les réconciliera peut-être. Sur cette terre-ci, l'Intelligence ne peut que briser le Rêve jusqu'à le mener à la ruine mentale, d'où rien ne le relève.

* * *

Il reste de Goëthe des fragments de tragédie puissants qui ont tenté les commentateurs les plus forts et les plus ingénieux, *Elpénor*, *Iphigénie à Delphes*, *Nausikaa*. Georges Dalmeyda a suffi à la restauration de toutes ces ruines. Mais est-ce sur des fragments qu'il faut juger le poète de la perfection? D'autres poèmes ne sont des drames qu'en apparence. *Pandora*, dans la magnificence nouvelle de son vers iambique à six pieds, chante le désespoir de l'homme séparé à jamais de la beauté. Mais un poème philosophique dialogué est-il un drame? *La Fille Naturelle* a beau découper, avec une symétrie française, les Mémoires d'une émigrée, qui fut peut-être une aventurière, et qui se faisait appeler Stéphanie Louise de Bourbon-Conti. C'est un beau scénario où des personnages allégoriques échantent des réflexions sur les événements qui les roulent comme des vagues. Goëthe n'a pas été le Shakespeare qui eût tiré de la prodigieuse épopée du siècle un drame gravitant autour du centre même de l'univers; et il n'a réussi qu'à moitié à faire de Stéphanie Louise une héroïne racinienne.

Torquato Tasso est donc le dernier dans la série des drames de Goëthe. Mais tous ces drames vivront, parce qu'on y sent une croyance qui lutte et essaie de prendre corps. Ce que Goëthe essaie, c'est de préciser le rapport du libre arbitre avec la destinée.

Il faudrait ici M. Henri Bergson pour conclure. Son grand livre récent, quand il traite des deux sources de la Morale,

révèle implicitement les sources du drame. Avons-nous au fond de nous, comme le croyait la poésie française du ^{xvii}^e au ^{xviii}^e siècle, et encore Lessing, des *caractères-types* qui déterminent tous nos actes? Ces caractères sont-ils moulés ou modifiés par la caste, la classe sociale, comme le pensait Diderot? Que font de notre caractère les cataclysmes révolutionnaires qui, en effritant la croûte superficielle des coutumes et des croyances commandées par le rang social, mettent à nu la qualité des âmes?

La pensée de Goëthe, c'est qu'au fond de nous il y a une irréductible et vivante personnalité, que la tragédie racinienne dégage mieux, tandis que le drame shakespearien la réalise en l'enveloppant. En quittant Shakespeare et Diderot pour revenir à Racine, le drame goëthéen nous ramène donc à nous-mêmes. Nous eût-il trainés à travers toutes les aventures de Faust, c'est là forcément que tout drame aboutit. *Faust* n'est qu'une grande féerie symbolique, comme la *Tempête* de Shakespeare, mais conduite par un magicien autrement inventif que Prospéro; une immense cathédrale de rêve, où dans toutes les cryptes, dans toutes les chapelles latérales dorment des drames, dont un seul, la tragédie de Marguerite, a été achevé. Le motif central, c'est toutefois que tout drame et d'abord le drame de la vie, en nous ramenant à nous-mêmes, nous ramène à Dieu. L'illumination mystique, comme l'avaient entrevue Corneille et Racine, est le fond du libre arbitre qui choisit notre destinée.

CHARLES ANDLER.

A CHANTILLY

Messieurs et chers confrères (1),

Le fondateur du Musée Condé a voulu, en réunissant les manuscrits et les objets d'art qui font de Chantilly un trésor unique en France (trésor qu'il a confié à la garde de l'Institut), donner aux lettrés, aux érudits, aux artistes, une incomparable occasion de travail. Jamais nous n'avons pu le constater avec plus de force qu'au cours de cette année, et que cette occasion n'étant pas offerte seulement à la France, elle devait s'étendre même à l'étranger. De Rome, de Milan, de Londres, de Cambridge, de Belfast, d'Amsterdam, de La Haye, de Bruxelles, de Barcelone, de Copenhague, des demandes de recherches nous sont parvenues, si fréquentes qu'il n'est pas possible de les énumérer, non plus que les travailleurs venus puiser des renseignements, soit au cabinet des livres, soit dans nos différents fonds d'archives. Il faut me contenter de vous dire que la variété de leurs recherches, qui ont porté sur toutes les époques, depuis le moyen âge jusqu'à notre dix-huitième siècle, est le meilleur témoignage de la richesse de notre cabinet de livres, constitué par le duc d'Aumale avec une rare sûreté de méthode. Toutes les branches des connaissances humaines y sont représentées par des exemplaires de choix.

Laissant donc de côté, à mon grand regret, le détail des travaux individuels, je signalerai que cette année le nombre des écoles admises à une visite privée s'est élevé exactement au double de ce qu'il fut l'an dernier, 96 en 1932 contre 48 en 1931. Dans ce chiffre n'entrent pas, bien entendu, le groupe des officiers étrangers de l'École de guerre, ni les Conférences-Promenades

(1) Rapport lu à la séance trimestrielle de l'Institut du 13 octobre 1932.

organisées par le Musée du Louvre, et qui furent dirigées par M^{lle} Guillaume, diplômée de l'École, non plus que des groupes d'Alliance française. La Société des Études historiques, qui se prépare à fêter l'an prochain son centenaire, visita longuement Musée et parc, sous la conduite intelligente de M. Henri Malo, notre si dévoué conservateur-adjoint, qui était cette année son président. Le conseil de la Maison de poésie, en 1932 comme en 1931, fêta à Chantilly ses lauréats. Les sociétés archéologiques de Soissons et de Villers-Cotterets, l'Institut national pour le développement de la vie intellectuelle en France, l'Association philotechnique, l'Association sténographique qui étend ses ramifications sur toute la France, les participants étrangers du Congrès d'Électricité conduits par M. Paul Janet, de l'Académie des Sciences, président du Congrès, et une cinquantaine de sociétés diverses ont fait cette année le pèlerinage d'art qu'est une visite au Château. Notre illustre confrère, M. le maréchal Pétain, membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques, accompagna dans nos galeries M. le général Pershing, commandant en chef de l'armée américaine pendant la guerre de 1914, et M. William D. Guthrie, président du Comité France-Amérique de New-York.

Pour la première fois cette année, partant de ce principe que, le Musée Condé ne pouvant *prêter* à l'extérieur, il était opportun de *faire voir* ce que contiennent les vitrines, M. Henri Malo, avec l'agrément des conservateurs, a eu l'heureuse idée d'organiser des expositions temporaires de manuscrits et d'imprimés tirés du cabinet des livres. Il avait tenté un essai l'an dernier en exposant les ouvrages de géographie, de marine et de voyage, en l'honneur de divers congrès qu'intéressaient ces spécialités et qui s'étaient réunis à Paris à l'occasion de l'Exposition coloniale. Ces livres ont été énumérés et décrits dans un précédent rapport, et je n'y reviendrai pas. Ils furent exposés, cette année, du 16 avril au 1^{er} juin. Les expositions suivantes s'adressaient encore à des spécialistes, mais elles ont été aménagées pour intéresser aussi le grand public.

La deuxième comprit quarante-six manuscrits religieux, tous de qualité exceptionnelle. Ils ont été réunis par le duc d'Aumale de façon très judicieuse, et sans prétendre même à indiquer tout ce que contient en ce genre le cabinet des livres, il a été possible

d'y choisir des spécimens jalonnant l'histoire de l'enluminure depuis le ^x^e siècle jusqu'au milieu du ^{xix}^e, sans une lacune.

En tête, le *Sacramentaire* de l'abbaye de Lorsch : c'est un riche manuscrit du ^{xi}^e siècle, aux lettres d'or sur fond pourpre et aux ornements romans imbus d'influences carolingiennes. M. Malo lui a joint deux évangélistes du ^{xii}^e siècle ; le fameux Psautier de la reine Ingeburge, qui appartient ensuite à saint Louis et dont les miniatures sur fond d'or sont parmi les plus belles et les mieux conservées de cette époque ; enfin, un psautier liturgique du ^{xiii}^e siècle.

Le ^{xiv}^e siècle était représenté par une Bible en français, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, le Livre de la Vie de plusieurs Saints ; le second volume du petit Bréviaire de Jeanne d'Évreux, femme de Charles le Bel, l'une des plus élégantes productions de la calligraphie et de l'enluminure française de ce temps ; un antiphonaire et trois Livres d'heures, dont celui de François de Guise.

Pour le ^{xv}^e siècle, M. Malo a tiré de nos réserves un exemplaire de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, qui fit partie de la « librairie » du duc de Berry ; un Livre de l'*Apocalypse* ; deux petits Livres d'heures, l'un flamand, l'autre italien, marquant à merveille la différence des deux styles ; les Heures de Nicolas le Camus, de Marguerite de Coëtivy, de Séguier, du pape Jules II, de Philippe de Béthune, d'Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, de Gros de Bruges, de Jeanne de Laval, de Jacques Morin d'Arfeuille ; trois autres Livres d'heures, dont l'un contient un quatrain qui donne ce conseil judicieux : « Qui peut choisir ne doit prendre le pire », et un autre, une curieuse représentation d'enseignes de pèlerinages ; des *Lettres* de saint Jérôme, en in-folio, une *Vie de Jésus* en allemand, et de nouveau le roi des manuscrits enluminés du moyen âge, les *Très riches Heures* du duc de Berry, ouvertes à la page de tête représentant ce seigneur à sa table.

Un évangile en arménien marquait dans cette exposition la limite du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle. Du ^{xvi}^e, on a pu voir l'*Horologe de la Passion* de Jean Quentin, le Rituel de Renée de Bourbon, abbesse de Fontevault, un *Ordo evangeliorum solemnitarum principalium* exécuté à Bologne, les Heures de La Tour et Taxis et celles du connétable de Montmorency. Pour le ^{xvii}^e siècle, des Évangiles en arménien, curiosité exotique plutôt qu'œuvre d'art

véritable, et trois manuscrits illustrés par Nicolas Jarry, le plus célèbre enlumineur de son temps. On y mesure la décadence de cet art, qui s'est accentuée dans un *Office des Chevaliers du Saint-Esprit* de 1745 et des *Heures* en français de 1842.

Il n'en reste pas moins que plusieurs des manuscrits exposés sont de purs chefs-d'œuvre et l'ensemble donnait une impression de somptuosité de couleurs, de richesse artistique qui ne s'effaçaient plus de la mémoire.

La troisième exposition montra des manuscrits à peintures d'auteurs profanes, poètes et prosateurs du moyen âge, au nombre de trente-trois, tous d'une qualité rare. C'étaient de ces ouvrages moraux comme le *Trésor de Sapience* de Gerson, le *Livre des bonnes mœurs* de Jacques le Grant, les *Fleurs de toutes Vertus et l'Enseignement de vraie noblesse*, et le *Livre des Cas des nobles hommes et femmes* de Boccace, exemplaire portant la signature de l'amiral Prigent de Coëtivy. Puis viennent des poèmes comme le *Chevalier délibéré* d'Olivier de La Marche, ouvrage historique consacré à Charles le Téméraire. L'exemplaire porte au premier feuillet, sur la voile de la grande nef représentée là, les armes de l'amiral Louis Malet de Graville. On a pu voir auprès de ce chef-d'œuvre quatre exemplaires du *Roman de la Rose*, dont un du *xiii^e* et trois du *xiv^e* siècle, d'autres romans : le *Livre des hauts faits et vaillances de l'empereur Othovien*, exécuté pour Philippe de Croy ; le *Roman d'Alexandre*, où le conquérant arrive aux Indes et rencontre des éléphants d'une anatomie extraordinaire. Cet exemplaire-ci appartient à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours. Mentionnons, en outre, une délicate et charmante complainte d'amour ; un manuscrit minuscule des *Sonnets* de Pétrarque, vrai miracle de patience ; le poème de l'*Amant infortuné*, à quatre personnages, l'Amant, la Dame, la Fortune et l'Acteur. Ce dernier n'apparaît qu'à la fin du récit pour consoler l'Amant en lui promettant de chanter ses malheurs. Le *Livre des cent ballades* contient des conseils à un chevalier pour agir loyalement. Nous possédons aussi le *Coche ou le Débat d'amour*, le seul des deux manuscrits connus de ce poème de la reine de Navarre orné de miniatures ; le seul exemplaire connu du *Songe* de Chasteaulens ; une Chanson décrivant les Vertus et les Sciences par Bartolomeo de Bologna di Bartoli, et un chansonnier de Marcuello, qui fut présenté à Jeanne la Folle, dont une miniature reproduit l'image avec celles des rois catholiques Ferdinand et Isabelle.

Plus loin, on rencontrait sous nos vitrines les dessins aqua-
rellés d'une étonnante vigueur, d'une précision et d'une habileté
surprenantes ornant la traduction allemande des *Fables* de Bidpai,
du xv^e siècle ; un superbe manuscrit de Bombelles, jurisconsulte
blésois ; un Panégyrique de François I^{er} le louant d'avoir pour-
suivi la lutte contre les luthériens ; et deux recueils de minia-
tures des xv^e et xvi^e siècles, dont l'un conte une histoire
d'amour par l'image, d'une fraîcheur et d'un pittoresque exquis,
dont le texte est ignoré. Une autre vitrine contenait des manu-
scrits relatifs à la vénerie et à la fauconnerie : le *Livre du roi*
Modus et de la reine Ratio, un traité exécuté en 1459 pour Fran-
çois Sforza, un superbe exemplaire du *Livre de chasse* de Gaston
Phébus, le *Livre de fauconnerie* de Jean de Franchières, et l'admi-
rable scène de hallali du sanglier devant le château de Vincennes,
emprunté de nouveau aux *Très riches Heures* du duc de Berry. Pour
terminer, il convient de citer l'un des plus curieux traités d'ana-
tomie que l'on connaisse à cause des peintures qui le terminent,
celui de Gui de Vigevano, de 1345 : c'est un document unique.

Ces expositions ont remporté un vif succès auprès du public.

Le programme des expositions de l'an prochain n'est pas encore
dressé définitivement, mais il comprendra certainement une expo-
sition de dessins et une de reliures du xix^e siècle. Le duc d'Aumale
s'était toujours adressé pour faire relier ses livres aux meilleurs
reliureurs de son temps. Ce faisant, nous sommes sûrs d'agir confor-
mément aux volontés de ce grand Prince et de contribuer, grâce
à lui, au rayonnement de l'art et de la pensée de notre pays,
à l'expansion de la civilisation française dans le monde.

Vous m'excuserez, mes chers confrères, si ce rapport, rédigé
d'après des documents circonstanciés qui m'ont été fournis gra-
cieusement par M. Malo, a pris les allures d'un catalogue. Il n'est
qu'un modeste commentaire de cette grande devise qui fut celle du
duc d'Aumale : « servir ». Que ce Musée Condé, qui fut l'œuvre der-
nière de sa vie, « serve » ainsi après sa mort, quel plus bel éloge à
faire de ce Prince qui a dit, un jour, dans un douloureux procès, la
parole clèbre : « Il y avait la France » et qui fut vraiment dans
tous les domaines, à Chantilly dans celui de la paix, comme il
l'avait été en Afrique dans celui de la guerre, un bon ouvrier de
la grandeur nationale.

PAUL BOURGET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'IMPERIUM SACRUM

Avec les discours que le chancelier du Reich a prononcés le 12 octobre à Munich et le 16 à Paderborn, nous sommes en présence d'une doctrine politique précise, originale et puissante. On n'accusera pas M. von Papen de dissimuler sa pensée et ses desseins ; il suffit de l'écouter et de le comprendre pour être édifié sur ce que doit être « la nouvelle Allemagne ». Ce qui est prodigieux, ce n'est pas qu'une doctrine, nous ne dirons pas aussi réactionnaire parce que le mot prête à équivoque et a été détourné de son vrai sens dans les luttes de partis, mais aussi archaïque et aussi opposée à tout le courant de l'histoire contemporaine, puisse devenir un programme de gouvernement, c'est que le Chancelier s'imagine que la réalisation en soit possible sans guerres, et c'est encore qu'il ne dresse pas aussitôt contre lui tous ceux qui ne veulent pas la destruction de l'Europe actuelle et la fin de l'indépendance des peuples. Mais il faut juger sur pièces : quelles sont donc les conceptions de M. von Papen ?

Le chancelier explique, à Munich, pourquoi il poursuit ce qu'il appelle « l'égalité des droits ». « Ce que nous voulons, ce ne sont ni de nouveaux désordres, ni une course aux armements, ni une aventure guerrière. Notre but, c'est une Europe pacifique, ordonnée conformément aux lois éternelles de l'équité et de la libre disposition des peuples. C'est parce que nous avons confiance dans ces principes que nous avons déposé les armes en 1918. » A peine est-il besoin de souligner l'audacieux mensonge du Chancelier : il a oublié que l'Empire allemand n'a déposé les armes qu'à la dernière extrémité parce qu'il était battu et sur le point d'être envahi. Nous

retrouvons là cette extraordinaire capacité de déformer les faits qui est l'un des traits de l'esprit allemand : « Lorsque nous combattons, continue le Chancelier, pour l'égalité des droits et pour une sécurité égale à celle des autres États, pour un désarmement mondial véritable, le but que nous nous assignons est une Europe unie et fraternelle dans laquelle l'Allemagne occupera la place qui lui revient et non pas une place inférieure à celle des autres peuples. »

Quelle sera donc cette place que « les lois éternelles de l'équité » doivent assurer à l'Allemagne ? Voici : « Le peuple, le Reich et les « pays » doivent construire la nouvelle Allemagne. Puisse l'idée-force du *Sacrum imperium*, l'idée indestructible de l'Empire allemand se répandre à travers tous les pays allemands des Alpes jusqu'à Memel. En avant, avec Hindenburg, pour une nouvelle Allemagne ! » A Paderborn, M. von Papen insiste ; il veut une Europe « où il n'y aura aucune hégémonie et aucun système d'alliance politique, mais où des peuples, dans une estime réciproque pour leurs individualités collectives et culturelles, pourront s'efforcer de réaliser leurs buts d'humanité... L'idée de l'*Imperium sacrum*, du Saint-Empire allemand, dont j'ai dit à Munich qu'elle constituait l'aspiration des générations à venir, des Alpes jusqu'à Memel, cette idée n'est pas née « au siècle des nationalités ». Contrairement aux allégations d'une partie de la presse étrangère, cette idée n'est pas impérialiste au sens du désir d'hégémonie. Elle est bien plus l'expression d'une grande alliance internationale de l'Occident, comme l'a formée l'Église catholique pendant des siècles. Elle est l'expression de la mission civilisatrice de l'Allemagne en Europe centrale, vers laquelle, au milieu du matérialisme quotidien, nous orientons les regards des jeunes générations. »

Nous nous excusons de cette longue citation, mais de si étranges et si inquiétantes paroles ne doivent être déformées par aucune analyse. Ainsi, c'est vers le Saint-Empire du moyen âge que le nationalisme et le militarisme allemand, dont M. von Papen est le porte-parole, orientent « les regards des jeunes générations ». Ces conceptions s'appellent, de leur vrai nom, le pangermanisme, origine et cause directe de la grande guerre. Les conceptions historiques du Chancelier sont accommodées selon les besoins de la politique de Grande-Allemagne, à une époque qui ne ressemble guère à celle de Gerbert, le pape Sylvestre II, ou des empereurs de

la maison de Souabe. En croyant faire revivre des conceptions qui, en leur temps, furent grandes, mais qui se révélèrent toujours impraticables, il oublie d'abord que la Réforme a déchiré « la robe sans couture » et que l'Empereur de demain, comme celui d'hier, serait non pas le successeur de Charlemagne, partageant avec le Pape la direction matérielle et morale d'une Chrétienté unie, mais l'héritier des rois de Prusse, *summus episcopus* de l'Église luthérienne. M. von Papen, qui est catholique, doit savoir que l'avènement d'un tel empire aurait pour effet inéluctable de provoquer un nouveau *Culturkampf*. C'est le développement des nationalités, c'est leur indépendance ombrageuse qui ont fait craquer les cadres du Saint-Empire. Ce grand mouvement d'émancipation n'est pas achevé, en Europe, avec l'unité italienne et l'unité allemande ; les plus petites nationalités cherchent aujourd'hui à se définir et à se dégager comme l'ont fait les peuples slaves et roumain de l'Europe orientale. L'unification des procédés de la vie matérielle, loin de produire, comme on l'avait cru, l'unification des esprits, accentue et précipite la différenciation des peuples et leur goût de l'indépendance.

Nous touchons ici au point névralgique de la conception de M. von Papen. Derrière toute cette ferblanterie moyenâgeuse se dissimulent mal les intérêts et les ambitions du germanisme. Les projets grandioses de domination universelle que devait réaliser la guerre de 1914 et qu'a brisés la défaite de 1918, contre la renaissance desquels le traité de Versailles a pris ces sages précautions qui exaspèrent le nationalisme allemand, reparaissent dans le programme du cabinet von Papen. L'Allemagne « de Memel aux Alpes » et aussi de Bratislava (Presbourg) à Metz et à Gand, — le Chancelier n'ose pas encore tracer cette seconde diagonale, mais sa presse est moins prudente, — aurait un point commun avec l'*Imperium sacrum* des Hohenstaufen, elle poursuivrait cette lutte acharnée, ce refoulement, cette dénationalisation des peuples slaves qui commence avec les conquêtes de Charlemagne pour ne s'arrêter qu'après les partages de la Pologne et cet échec de la domination autrichienne sur le Balkan slave d'où est sortie la guerre de 1914. La fonction de l'Empire d'autrefois, c'était la lutte contre ce qui était alors la barbarie païenne de l'Europe orientale ; mais, très vite, sous couleur de propagation du christianisme, c'est la conquête germanique qui se réalisa. La renaissance du slavisme, voilà ce que les Allemands

ne pardonnent pas aux traités de 1918 et toute la pompeuse phraséologie du Chancelier, — dont il est peut-être dupe lui-même, tant les philosophes et les historiens ont inculqué aux Allemands la volonté de puissance et la conviction d'une prédestination à la domination, — aboutit à cette question de la Poméranie polonaise que les Allemands, en dépit de la volonté de la majorité de la population, prétendent ressaisir.

Et c'est pour cela, pour réaliser un nouveau partage de la Pologne, pour consommer à nouveau une criante iniquité, que l'on agite l'Europe et qu'on la jette dans les difficultés économiques d'où peuvent sortir, après la misère et le chômage, la guerre et la révolution! Et M. von Papen se croit pacifique! Et il s' imagine qu'on ne voit pas, même à Londres, où il veut en venir! A Memel, c'est la Lithuanie qui est menacée; sur les Alpes, c'est l'Italie et le germanisme tyrolien et autrichien qui est si différent du germanisme prussien; en Poméranie, c'est la Pologne; en Slesvig, le Danemark; à Eupen, la Belgique; en Alsace, la France. Le chancelier allemand se proposerait de justifier les mesures du traité de Versailles pour empêcher l'Allemagne de nuire qu'il ne pourrait s'y prendre autrement. L'histoire connaît « la mission civilisatrice » de l'Allemagne; elle sait qu'il existe une grande civilisation germanique que personne n'a jamais empêché de se développer; mais elle sait aussi que, surtout à l'Est, elle ne s'est imposée à ses voisins que par les armes et la conquête. La « nouvelle Allemagne » de M. von Papen, comme aussi le troisième Reich des hitlériens, ressemblerait trait pour trait à la grande Prusse de Bismarck, avec cette circonstance très aggravante qu'elle absorberait le germanisme méridional qui, avec l'État autrichien, a toujours constitué une unité nationale distincte. L'existence d'un pareil État ne laisserait aux autres peuples d'Europe que le choix entre la vassalité ou la guerre.

Mais le programme du ministère des barons, qu'il serait plus exact d'appeler le ministère de l'État-major, a le mérite de bien poser l'alternative qui s'impose à l'Europe. L'émiettement économique de l'Europe centrale, orientale et baltique complique et paralyse à l'excès les relations et les échanges entre les peuples: il faut recoudre. On n'aperçoit que deux moyens de mettre de l'ordre dans cet enchevêtrement de douanes et de frontières: ou bien le programme du nationalisme allemand, ce que M. von Papen appelle la « grande alliance internationale de l'Occident »,

que dominerait, par le seul poids de sa masse, la « nouvelle Allemagne », ou bien la réalisation progressive d'une fédération européenne économique et politique qui respecterait les droits de chaque peuple et son indépendance. C'est dans cette voie que les nations de l'Occident doivent s'orienter : *tertium non datur*. Ainsi, en effet, l'Allemagne, comme le veut M. von Papen, aura sa place, mais rien que sa place. Là gît le secret de la paix et de la prospérité. Depuis Richelieu, le problème de la politique européenne, c'est d'articuler une Allemagne pacifique à une Europe pacifiée. Qu'il y ait un péril allemand, qui justifie des précautions d'ordre militaire, c'est, dans les circonstances actuelles, ce qu'il faut avoir le courage de dire officiellement et tout haut.

Mais la réalisation indispensable et urgente d'un tel programme de fédération européenne suppose d'abord, dans les pays où l'abus des institutions parlementaires a laissé s'énervier le principe d'autorité, une réforme de l'État. C'est la carence de l'autorité qui engendre la tyrannie. On n'évitera de recourir à la dictature que si les réformes nécessaires sont acceptées de bon gré et ne sont pas radicalement faussées par l'abus du système parlementaire. Le ministère de l'État-major a parfaitement compris que son programme pangermanique n'était réalisable qu'à la condition préalable de renforcer l'autorité de l'État. La dictature pseudo-constitutionnelle fondée sur l'article 48 ne peut être que transitoire ; elle a pour mission de détruire la constitution démocratique de Weimar et l'Europe de 1918 : c'est la double condition pour construire « la nouvelle Allemagne ». La future constitution allemande est en voie d'élaboration ; elle sera soumise à un grand comité de juristes, puis au Conseil du Reich, enfin au Reichstag qui va être élu le 6 novembre ; mais si les députés font de l'opposition, on n'en tiendra nul compte ; car, comme l'a dit récemment l'évêque de Berlin, le Parlement n'est pas une fin en soi, mais un moyen.

Le discours de Munich, en même temps qu'il ramène l'Allemagne à l'époque du Saint-Empire, esquisse un programme de réforme de l'État qui ramènerait l'Allemagne, bien au delà de Bismarck et de son suffrage universel, jusqu'à l'époque aristocratique d'avant 1848. Le trait caractéristique de la nouvelle constitution serait la création d'une Chambre haute qui prendrait une part prépondérante au vote des lois et ferait contrepoids aux décisions du Reichstag dictées par les intérêts de partis. Le qua-

lisme entre la Prusse et le Reich serait supprimé par la fusion des organes principaux des deux gouvernements. Ainsi serait résolue par la première alternative la question si importante pour l'avenir : est-ce la Prusse qui absorbera le Reich ou l'Allemagne qui absorbera la Prusse ? Les « pays » ne disparaîtraient pas ; ils recevraient même une large autonomie dans le choix de leur constitution. Ainsi rien ne s'opposerait au retour des dynasties fugitives ; l'achèvement de l'œuvre du ministère des barons postule, comme la clef de voûte de l'édifice, le rétablissement de l'Empire. Que serait l'*Imperium sacrum* sans son *Kaiser* ?

Ces projets de révolution réactionnaire et conservatrice rencontrent cependant quelque opposition. Les socialistes en font le thème de leur propagande électorale, mais, au pouvoir, ils ont lassé même leurs amis et ils semblent perdre de plus en plus l'audience populaire. Hitler et ses partisans sont fort embarrassés : le gouvernement qui les combat a pris ce qu'il y avait de moins utopique dans leur programme. Il semble bien que les élections vont marquer un recul sensible du national-socialisme. Quant aux catholiques du Centre, ils ne pardonnent pas à M. von Papen, qui fut des leurs, la manière dont il a supplanté M. Brüning. Le président du parti du Centre, Mgr Kaas, parlant le 18 octobre à Munster, a vivement attaqué la politique du ministère des barons : le gouvernement Brüning, selon lui, avait préparé avec prudence le relèvement de l'Allemagne à l'intérieur et sa libération à l'extérieur, mais le gouvernement Papen a préféré une politique de prestige plus soucieuse de discours éclatants et de démarches tapageuses que de résultats pratiques. Cette politique a échoué : le programme économique a jeté le trouble dans la production ; quant au programme constitutionnel, le Centre le combattra énergiquement, car il détruit la représentation populaire pour livrer tout le pouvoir effectif à une Chambre aristocratique. Mais ces résistances empêcheront-elles, même si les élections tournent contre le parti nationaliste, le Cabinet von Papen, fort de l'appui du Président, élu lui aussi par le suffrage universel, de mettre à exécution ses desseins ? Il aurait beaucoup moins de chances de réussir, si sa politique provocatrice éprouvait, à l'extérieur, un échec sérieux. Malheureusement, ce sont des succès que lui prépare M. Ramsay MacDonald.

LA CONFÉRENCE A QUATRE

Ainsi s'éclaire, à la lumière des discours de M. von Papen et de toutes les manifestations de l'opinion, la véritable portée de la réclamation allemande de « l'égalité des droits » ; elle n'est qu'un moyen, un marchepied pour la réalisation des plus dangereux desseins. La masse allemande, très éprouvée par la crise économique, entretenue dans un état permanent d'excitation nationaliste par un gouvernement de militaires et de hobereaux, est prête à toutes les folies. Les plus absurdes contes sont ceux qu'elle avale le plus aisément, telle l'histoire rocambolesque de l'escroc Hummel qui, ayant pris le nom d'un feldwebel disparu à la guerre, raconta que les autorités françaises, l'ayant gardé prisonnier après la paix, l'avaient incorporé de force dans la Légion étrangère, apitoya toute l'Allemagne et fit couler des torrents d'injures haineuses contre la barbarie française. Comment s'étonner que tout soit faussé, envenimé par un public en pleine crise de nationalisme délirant ? « L'égalité des droits » devient un symbole, et l'Allemagne une victime, comme Hummel, de la méchanceté de ses ennemis qui prétendent l'empêcher de poursuivre sa glorieuse carrière prédestinée à gouverner le monde. Jamais, depuis les mois qui précédèrent l'agression de 1914, la situation n'a été aussi délicate.

M. Herriot a conscience du danger. Son discours au déjeuner du Syndicat des quotidiens régionaux, le 19 octobre, a fait entendre des paroles attristées où perce une inquiétude trop légitime : « Notre pays est directement attaqué de certains côtés, il est mal compris d'autre part. C'est bien souvent que je me heurte à la fois à des hostilités et à cette redoutable incompréhension qui fait que même nos gestes les plus généreux ne sont pas compris. Nous sommes dans un moment étrangement critique. La France a besoin de toute sa vigilance pour assurer, non pas seulement sa tranquillité, mais celle des autres. » Quand un chef de gouvernement tient un pareil langage, c'est que l'heure est grave, et il convient de faire taire les divergences de partis pour se serrer, quel que soit son nom, autour du chef responsable des destinées de la patrie et de celles de l'Europe.

Quand il faisait entendre ces paroles angoissées, le président du Conseil revenait de Londres. C'est donc qu'il y avait trouvé une

opinion défavorablement prévenue. « L'accord de confiance » n'a pas eu pour effet de persuader l'Angleterre de l'intérêt à la fois moral, politique et économique qu'elle aurait à mettre, de concert avec nous, un terme aux libertés que l'Allemagne prend avec les traités. M. Herriot a laissé passer, par condescendance à l'égard du gouvernement britannique, l'occasion d'une négociation directe que souhaitait l'Allemagne. Sans doute, dans l'état actuel de l'opinion allemande, a-t-il eu raison ; il n'en reste pas moins que M. Ramsay MacDonald et sir John Simon auraient pu lui en savoir quelque gré. On se laisse tromper, au delà du Canal, par des apparences et par des mots savamment déformés à l'usage de la propagande allemande. L'expression « égalité des droits » ne correspond pas plus à ce que revendiquent les Allemands que le mot « corridor de Dantzig » ne répond à une réalité géographique et historique : cela suffit à faire impression sur la sensibilité britannique, toujours défiante à l'égard de ce qui vient de France, aisément crédule à ce que lui présente l'astuce germanique.

La démarche que les représentants des diverses Églises d'Angleterre et d'Écosse, ayant à leur tête l'archevêque de Cantorbéry, ont faite auprès du Premier ministre et du chef du Foreign Office, est caractéristique des tendances de l'opinion britannique et des affinités qui rapprochent, des deux côtés de la mer du Nord, les Églises réformées. Le gouvernement britannique et l'opinion populaire disposent d'un moyen efficace pour hâter la réduction des armements : c'est, pour le premier, de déclarer, et, pour la seconde, d'approuver qu'il ne sera pas touché, si ce n'est par le libre consentement des parties intéressées, au statut territorial de l'Europe tel que l'ont établi les traités ; faute d'une telle initiative, que le clergé d'Angleterre veuille bien se souvenir que ce n'est pas son pays que menacerait l'*Imperium sacrum* de M. von Papen. Le *Times*, commentant favorablement la démarche cléricale, reconnaît pourtant que les inquiétudes de l'Europe centrale et orientale ne sont pas sans fondement. Nous admettons volontiers, avec lui, que l'Angleterre est qualifiée pour prendre, dans la situation confuse de l'heure actuelle, l'initiative d'une solution ; mais nous croyons que celle qu'a choisie M. MacDonald et qu'il persiste, malgré des échecs réitérés, à poursuivre, ne peut conduire qu'à des déboires.

C'est un axiome, en diplomatie, que si l'on tient l'avantage d'être défendeur, il faut se garder d'y renoncer pour se faire

demandeur. C'est la faute capitale qu'a commise la diplomatie britannique. L'Allemagne s'est retirée en claquant les portes de la Conférence de Genève et elle a déclaré qu'elle n'y reparaitrait pas tant qu'elle n'aurait pas obtenu, comme entrée de jeu, toutes les satisfactions qu'elle réclame. Aller la solliciter de condescendre à une rentrée, c'est lui offrir l'occasion d'étaler son intransigeance et de se prévaloir d'un succès moral : puisqu'on semble ne pouvoir se passer d'elle, comment ne tiendrait-elle pas la dragée haute ? Il eût été plus adroit d'établir sans elle, le plus vite possible, un programme acceptable de réduction des armements et de la mettre dans l'alternative de l'accepter et de s'en contenter, ou de le refuser et de faire échouer la Conférence. Le Reich demandeur serait resté demandeur et il aurait fait, tôt ou tard, sa rentrée à la Conférence. On a fait le contraire ; on l'a sollicité, on a insisté, et il s'est plu à trouver de mauvaises raisons pour refuser.

Le choix de la ville où aurait lieu cette absurde Conférence à quatre, que M. MacDonald tient absolument à greffer sur la Conférence de Genève, devient l'objet d'une de ces épreuves de force où se complait la méthode diplomatique allemande. Le lieu de la Conférence n'a, évidemment, aucune importance intrinsèque ; il en a pris une par l'acharnement de Berlin à rejeter ceux qu'on lui propose. Les Allemands ont mis dans ces refus tant de morgue hautaine, qu'ils se sont attiré les critiques acérées et justifiées de plusieurs grands journaux italiens. M. Herriot, à son corps défendant et par condescendance pour les désirs du gouvernement de Londres, a fini par accepter, à certaines conditions, de participer à une Conférence à quatre, mais les Allemands ont persisté dans leur refus intransigeant qui arrête tout travail utile. L'échec de la Conférence, n'est-ce pas précisément ce que souhaite la politique allemande, afin d'en prendre texte pour les réarmements qu'elle veut ? Dans le neuvième volume des *Souvenirs* si intéressants du Président Poincaré, il est relaté, à la date du 20 décembre 1916, que M. Lloyd George dit à la Chambre des communes : « L'Allemagne nous tend un nœud coulant, mais nous n'y mettrons pas le cou. » L'Angleterre d'aujourd'hui ne veut plus voir le nœud coulant, sans doute parce que c'est nous et non pas elle qui y mettrions le cou.

Que, d'ailleurs, l'Allemagne n'ait pas attendu d'être relevée de ses engagements pour y manquer, c'est ce qu'a établi la communication faite, au nom du gouvernement français, par M. Massigli

À la Conférence de Genève. Les preuves, tirées de sources allemandes, que le gouvernement et l'état-major du Reich ne songent en réalité, malgré leurs dénégations, qu'à un réarmement, surabondent ; le caractère militaire des forces de police est démontré sans contestation possible. Sur cette pente qui conduit le peuple allemand, sous la direction des hobereaux prussiens et de l'état-major, vers une politique de domination de l'Europe centrale d'où la guerre ne peut manquer de sortir, c'est maintenant, et non dans un ou deux ans, qu'il est encore possible de l'arrêter sans perte ni fracas ; plus tard, il sera trop tard. Encore une fois, la clef de la stabilité européenne et de la paix est aux mains du gouvernement britannique ; c'est un devoir pour nous de le mettre en face de ses responsabilités. S'il se dérobe, il restera à prendre résolument, avec nos amis continentaux et avec tous les amis de la paix, dans le cadre de la Société des nations, les précautions nécessaires pour ne pas nous trouver, en un jour de malheur, en face du Saint-Empire ressuscité sur les ruines de l'Europe asservie.

LE GOUVERNEMENT ET LE DÉFICIT

La pratique s'est généralisée depuis la guerre d'envoyer les chefs de gouvernement eux-mêmes siéger aux conférences internationales, à la Société des nations, et de multiplier les entrevues avec leurs collègues des autres pays : c'est, à tous les points de vue, une déplorable habitude. Aux hommes qui ont le pouvoir de décider, il n'appartient pas de négocier eux-mêmes ; c'est à cet effet que l'on a inventé les diplomates, que le chef de gouvernement a toujours la ressource de désavouer ; la tâche d'un président du Conseil, d'un ministre des Affaires étrangères, est assez lourde pour que lui soient épargnés de continuels déplacements. Entre Genève et Londres, M. Herriot, depuis le mois de mai, comme M. Tardieu et M. Laval avant lui, est sans cesse sur les routes. Comment pourrait-il exercer, avec l'application nécessaire, sa tâche gouvernementale ?

À l'intérieur, M. Herriot est aux prises avec des difficultés complexes. Le renouvellement d'un tiers du Sénat, le 16 octobre, sans modifier sensiblement la position respective des partis, est cependant nettement favorable à la politique du président du Conseil ; la formule cartelliste a été, en maints départements (Nord, Isère), rejetée, tandis que se réalisait spontanément la

concentration. Mais, à la Chambre, au sein de son parti et même de son ministère, la modération relative de M. Herriot, l'orientation nationale et patriotique de sa politique extérieure, font l'objet des plus vives critiques. Aux approches de la rentrée parlementaire, l'aile gauche du parti radical-socialiste s'éloigne de plus en plus des doctrines et des méthodes de son chef ; son autorité à l'extérieur ne s'en trouve naturellement pas renforcée, et, tandis qu'il voyage, les ambitions impatientes s'agitent et sèment sa route de pièges ; on parle, dans les couloirs, de la chute prochaine du Cabinet.

Il pourrait, en effet, sombrer sur l'écueil du budget. Les ministres des Finances et du Budget, M. Germain-Martin et M. Palmade, se trouvent en présence des conséquences fiscales de la crise économique. Malgré le succès de la conversion, le déficit, pour cette année, se chiffre au minimum par douze milliards de francs. Le projet de budget qui vient d'être soumis à la Commission des finances n'a pas le courage de prendre le taureau par les cornes et d'établir un programme draconien d'économies ; le gouvernement, malgré l'insistance des ministres compétents, a peur de ces sous-officiers électoraux que sont trop souvent les petits fonctionnaires et il n'ose ni en réduire le nombre ni en rogner les traitements ; il ne touche pas à cette retraite du combattant qu'il est scandaleux de faire commencer à cinquante ans. Le projet ne fait face au déficit que par quelques taxes nouvelles, notamment sur les véhicules à poids lourds, et par l'emprunt. M. de Chappedelaine calcule que, sous diverses formes, il sera émis, au cours du prochain exercice, plus de vingt milliards d'emprunts, et que, par là, se trouvera annihilé l'excellent travail d'amortissement réalisé par la Caisse autonome créée par M. Poincaré. Emprunter pour équilibrer le budget, est la pire des méthodes. Et à quel taux, après la conversion, pourrait-on émettre des rentes nouvelles ? Les finances françaises et même la monnaie ne résisteront pas longtemps à un tel régime. Il faut avoir le courage de porter le fer rouge sur les plaies ; sinon, l'infection gagnera tout l'organisme. Mais peut-on espérer que le parti radical-socialiste aura assez d'abnégation pour réaliser les opérations chirurgicales nécessaires ?

RENÉ PINON.

ne
on
es
re,
es
ur
ge,
s;

is-
al-
se
ur
de
n-
ar
le
a
es
en
du
te
es
ar
es,
il-
nt
ar
es
re
ie
u-
ra
te
les